4LE 3126

CAPITAINE TAM

A MADAGASCAR

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS D'ART
L. HENRY MAY — G. MANTOUX

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A MADAGASCAR

(10e Série.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE
ASE 3126 M.G

Capitaine TAM

A MADAGASCAR

Carnet de campagne d'un Officier

Illustrations de P. MARIE

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS D'ART
L.-Henry MAY - G. MANTOUX
9, RUE BONAPARTE, 9

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AVANT-PROPOS

Nous avons eu la bonne fortune d'avoir entre les mains des lettres qu'un officier du corps expéditionnaire de Madagascar avait écrites à un de ses amis resté en France. Nous en avons détaché les passages suivants qui nous ont paru présenter quelque intérêt. Ils permettront au lecteur de se former une idée très nette des dessous de cette campagne dont on a tant parlé et qu'on connaît si peu.

Il est certain que des fragments ainsi réunis ne sauraient avoir la prétention de fournir un historique complet de la question de Madagascar; mais, ce qui vaut mieux, il nous donnent des pages vécues, pleines de faits réels, et non de théories abstraites. Ils n'en paraîtront que plus intéressants au public, par suite de l'intimité qu'ils respirent et des petites indiscrétions qu'ils renferment.

Plutôt que de les dénaturer, sous prétexte de les mieux ordonner, nous les offrons tels qu'ils ont été écrits, ayant surtout à cœur de leur laisser leur caractère de sincérité. Nous espérons que le lecteur nous en saura gré.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE PREMIER

LA TRAVERSÉE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE PREMIER

LA TRAVERSÉE

A bord, le 29 mars à 3 heures du soir.

Mon cher ami,

Je t'ai promis de t'envoyer par toutes les occasions que je pourrais trouver des détails sur la campagne que je commence aujourd'hui. Tu sais combien j'aurais voulu partager avec toi fatigues, dangers, et il faut l'espérer aussi quelques rayons de gloire. Puisque cette satisfaction m'est refusée, j'aurai au moins celle de te tenir au courant de tout ce qui va m'arriver et de te faire participer de loin à cette expédition de Madagascar, où ta place était si bien marquée.

Nous sommes à peine en pleine mer et j'éprouve déjà le besoin de causer avec toi. Je crains de laisser s'évanouir mon impression de départ et je tiens auparavant à la consigner ici.

J'ai trouvé à Marseille un enthousiasme pareil à celui que rapportaient les journaux ces jours derniers, lorsqu'ils décrivaient les ovations faites partout aux compagnies qui ont quitté

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leurs régiments pour former le 200e. Ce vif mouvement de sympathie pour les partants, qui vient de secouer la France comme un frisson, a eu ici son écho. Aussi, dès le matin, une foule considérable se pressait autour de notre bateau, dont le départ était fixé pour dix heures. J'y suis arrivé une heure avant, en même temps qu'une compagnie du génie. Elle avait reçu de toutes les fenêtres, qui se sont ouvertes sur son passage, une ample moisson de bouquets, de couronnes et de fleurs de toute espèce. Rien de curieux comme de voir ces bons sapeurs, ainsi fleuris et enguirlandés, grimper à la file indienne le long de l'échelle du paquebot, tandis que la foule applaudissait et les acclamait. J'aurais voulu que tu fusses là pour jouir de notre petit triomphe. La musique du 141e régiment d'infanterie exécutait *les meilleurs morceaux de son répertoire;* on remarquait tout près du bord quantité d'officiers de la garnison et parmi eux un officier d'ordonnance en aiguillettes envoyé par le général en chef.

A dix heures précises, la musique militaire entonne la *Marseillaise*, le paquebot largue ses amarres et deux petits remorqueurs le détachent doucement du quai. Ils le guident comme un chien ferait d'un aveugle, à une allure des plus lentes, au milieu de la foule des bateaux qui encombrent le port. A ce moment éclatent les hourras de la foule, toutes les mains s'agitent. Nous répondons par le cri nourri de : « Vive la France ! » L'émotion est à son comble.

Le moyen de rester insensible à une pareille démonstration! Tu sais aussi bien que moi, pour l'avoir déjà éprouvé, que celui qui part pour une expédition lointaine, sent son âme envahie de sentiments bien divers. D'abord, c'est une note triste; car, pour si endurci que l'on soit, ce n'est pas sans regret qu'on abandonne famille et affections, avec la secrète pensée que l'adieu qu'on leur a

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fait est peut-être le dernier. Mais, par contre, on se sent débordé par cette joie de marcher, dont ne peuvent se défendre ceux qui ont un cœur de soldat; on éprouve un contentement intime indéfinissable, dû sans doute au sentiment du devoir et aussi à l'espoir qu'on caresse de trouver un jour l'occasion de se distinguer. Eh bien, quand tout cela est encore avivé par les encouragements d'une masse de Français, qui battent des mains et vous acclament, on sent comme une ivresse qui vous envahit et vous pénètre jusqu'aux moelles. Le soldat se rend compte alors que les plus cruelles épreuves n'auront pas raison de son courage et que sa vigueur physique et son endurance atteindront sans sourciller les dernières limites. J'ai éprouvé tout cela, et quand je vivrais des siècles, je ne l'oublierai jamais.

Je ne te parlerai pas du délicieux panorama qui charme les yeux de ceux qui s'éloignent de Marseille par un beau temps. Tu te rappelles combien les côtes de Provence sont merveilleuses et avec quelle admiration toujours nouvelle on jouit de leur ravissant coup d'œil. Nous ne nous sommes pas longuement attardés à les regarder, car le déjeuner ayant sonné, il a fallu se rendre au carré.

Après le repas, les côtes s'étaient bien éloignées. On ne voyait plus qu'une bande confuse à l'horizon, et malgré moi je pensais au décor monotone des longues traversées, dans lequel nous allions entrer, l'éternel cercle bleu dont nous occupons le centre et qui toujours se déplace avec nous.

Mais assez philosophé, je passe à la description de notre paquebot que je viens de parcourir d'un bout à l'autre.

La commission, chargée de présider à l'aménagement des affrétés, a vraiment bien fait les choses et tout ici respire un confortable de bon aloi. La cuisine est bonne et l'installation

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

parfaite. Les officiers supérieurs ont chacun leur cabine; les autres sont logés par quatre, mais jouissent d'un carré spacieux et commode, qui occupe tout l'arrière du navire. Les sous-officiers sont par quatre ou par huit, et ceux qui ne peuvent bénéficier de cette faveur ont un dortoir fort bien conditionné. Enfin les hommes ont tous une couchette avec matelas et traversin. Quel progrès depuis la guerre du Tonkin! Car je ne puis oublier ces transports de l'État bondés de malheureux, auxquels on n'allouait qu'un méchant hamac, toujours roulé le jour et qui ne se déroulait la nuit que pour ceux qui n'étaient ni de quart, ni de service au loch. Le rôle de passager n'était pas rose en ce temps-là sur nos navires de guerre et je me rappelle toujours des sergents-majors qui avaient rendu leurs galons pour obtenir de faire campagne comme simples soldats, c'est dire avec quelle ardeur ils étaient partis de France. Je les ai vus tellement démoralisés par cette vie énervante, et surtout tellement brusqués et malmenés par messieurs les seconds-maîtres du bord, qu'après un mois de traversée ils disaient tout haut : « Mon Dieu, puissions-nous mettre le pied sur le plancher des vaches n'importe où, fût-ce au milieu des sauvages, car plutôt que de continuer un pareil voyage, nous déserterions et disparaîtrions pour toujours. »

Rien ici, Dieu merci, ne rappelle ces tristes moments. Chacun a sa place marquée sur le pont et dans les batteries. Pas de service à bord pour les hommes de l'armée de terre, et pour chacun d'eux une couchette confortable, sur laquelle celui qui est fatigué peut prendre le repos nécessaire.

Si les hommes sont convenablement traités, il en est de même des chevaux. Une grande écurie de 100 places est aménagée à l'avant dans les conditions les plus favorables.

. . . . . .

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le temps est beau et un peu froid. A certains moments, le roulis devient sérieux, puis le calme reprend. Nous filons 11 nœuds et demi dans la direction des Baléares.

. . . . . .

30 mars. — Au réveil, nous sommes en vue de Minorque. La jolie ville de Port-Mahon se détache blanche sur un fond sombre de rochers gris, portant, de-ci de-là, quelques traces d'une verdure foncée. Beau temps, bonne mer, 17° dans les cabines. Le soir, la mer moutonne et le navire commence à être secoué assez vigoureusement.

. . . . . .

31 mars. — Nous arrivons en vue d'Alger.

Cette ville coquette dont les blanches maisons sont étagées de la Kasbah jusqu'à la mer, avec Saint-Eugène à droite et Mustapha à gauche, présente l'aspect le plus riant qui se puisse voir. Elle est gaie, ensoleillée, et je comprends en la regardant que nombre de Français, surtout des retraités, aillent s'y fixer pour y finir leurs jours.

Nous allons passer quarante-huit heures en rade, car nous devons embarquer un bataillon de tirailleurs algériens, des chevaux, des mulets et de sérieuses provisions d'orge.

En arrivant au mouillage, nous frôlons le yacht du prince Georges de Russie. Quel splendide bateau ! L'officier de quart est en grande tenue de service. Tout à bord est propre et brillant.

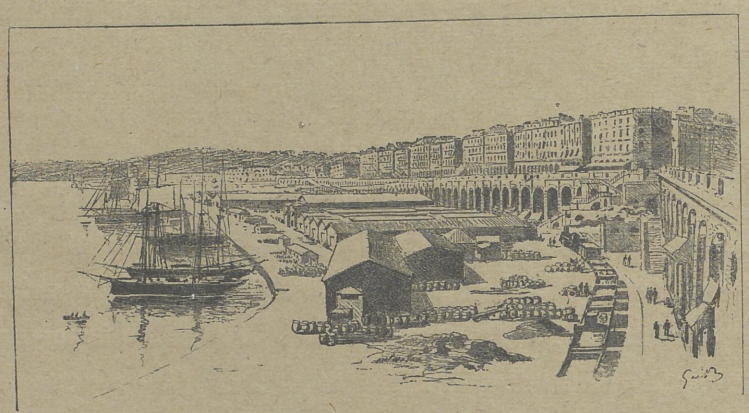
. . . . . .

1er avril. — La municipalité d'Alger nous offre un vin d'honneur au square Bresson. Cette petite fête, des plus originales, se termine par un discours en langue indigène, adressé par un Arabe de distinction à ses coreligionnaires, les tirailleurs algériens, qui vont s'embarquer avec nous. C'est aux membres de la Croix rouge

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que nous devons l'initiative de cette réunion. J'ai eu la bonne fortune de recevoir des mains de Mme de Saint-Léger, la présidente, un gentil bouquet, auquel j'ai été fort sensible. J'emporte ces fleurs à bord, elles me porteront bonheur...

Nous partons à cinq heures. Nous passons près du yacht du prince Georges. Tous les matelots, en grande tenue, sont assemblés sur le pont. Ils poussent trois vigoureux hourras en notre honneur. Nous sommes empoignés, et c'est avec un frisson que nous répon-



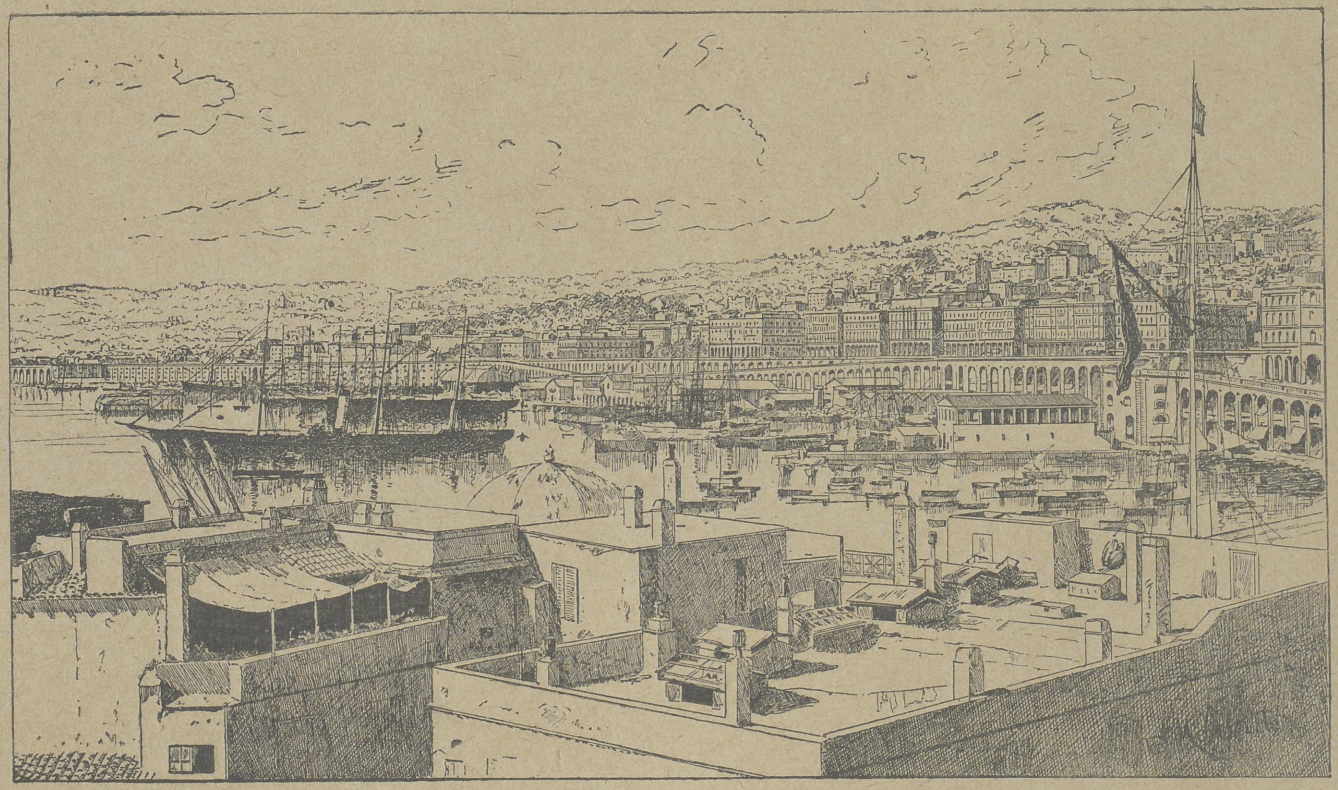
Le port d'Alger.

dons : « Vive la Russie! » Le prince est à l'arrière et nous salue.

A peine sommes-nous sortis du port que la mer devient mauvaise. Nous sommes terriblement secoués, à telles enseignes que dans le rouf de la dunette, où les officiers supérieurs sont à table, le commandant du bord est brusquement jeté sur le dos et reçoit sur sa poitrine assiettes et sauces de toute espèce. Deux officiers supérieurs tombent du même coup sur le flanc et se relèvent un peu contusionnés.

Au carré des officiers, il y a aussi une légère bagarre, mais, somme toute, c'est la vaisselle qui en fait surtout les frais. Personne n'est sérieusement atteint.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Vue générale du port d'Alger.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

. . . . . .

3 avril. — Beau réveil. Au sud la côte est en vue. Une jolie ville apparaît avec trois mosquées. Mais la brume qui se lève ne permet bientôt plus de rien distinguer.

Vers trois heures, nous passons à hauteur de Pantellaria, séjour des forçats italiens. On y voit des bandes de terrain cultivées avec une méthode parfaite. Cette vue nous fait penser à la Nouvelle-Calédonie. Peut-être y verrions-nous aussi des merveilles agricoles, s'il nous était donné d'y aller.

. . . . . .

4 avril. — On est passé de très bonne heure en vue de Malte. Il fait beau, le froid a presque disparu. Tous les jours, de midi à une heure, la *Nouba* des tirailleurs se fait entendre sur le pont. Il faut avoir ouï cette musique étrange pour s'en faire une idée. Le tambour, sous plusieurs formes et une sorte de flageolet suraigu, en sont les facteurs principaux. Certains airs ont un cachet africain bien caractérisé, tout en offrant quelque analogie lointaine avec des bourrées d'Auvergne. Les fils de Mahomet se pressent pour l'entendre; le plaisir qu'elle leur cause se lit sur leurs figures. Quelques-uns, emportés par la mélodie, esquissent une danse du ventre très goûtée de leurs camarades.

Le commandant des troupes embarquées, en réglant lui-même toutes les distractions qu'il offre aux hommes, fait preuve d'expérience en même temps que de sollicitude. Il sait que tout ce qui rompt la monotonie de la vie à bord et fait oublier pour un temps la longueur du trajet, exerce sur le moral des troupiers la plus heureuse influence.

. . . . . .

6 avril. — Je ne me suis pas levé de bonne heure. Il est huit heure et demie quand je sors de ma cabine. Au reste, pourquoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

commencer trop tôt la journée? La matinée n'est-elle pas assez longue? Une fois sur la dunette, on y reste jusqu'au déjeuner, et c'est une causette qui me paraît toujours interminable, car on a constamment devant soi les mêmes visages et rien de bien nouveau à se raconter. Le coup d'œil du bateau me paraissait très intéressant le premier jour, mais depuis lors, il n'a pas varié d'une ligne et je commence à le connaître. Sur le pont et jusqu'à l'avant, une foule compacte d'hommes venus là pour prendre l'air. Chacun a adopté la même place qu'à l'embarquement. Toute cette partie du bateau est pour les tirailleurs algériens, sans que jamais les compagnies se mêlent entre elles. Là, sont les ouvriers d'administration, boulangers et bouchers; plus loin, les sapeurs du génie. Tous ces gens causent, rient, s'intéressent aux moindres événements du bord; mais je te le demande, quels événements pourrait-il y avoir à bord?

Eh bien, pour une fois où je fais le paresseux et où je me paye une tirade sur la monotonie de la vie en mer, je tombe mal.

Un fait inouï, sans précédent, vient de se passer.

Et je suis arrivé trop tard pour le voir.

Une chasse a eu lieu à bord. Oui, une chasse, et une chasse à l'homme, qui plus est

Tu te demandes si je deviens fou. Il paraît bien que non.

Un être humain a été capturé et il est là enchaîné au pied du grand mât.

Dès que mes regards se sont portés de ce côté, j'ai vu une sorte de mendiant déguenillé, au regard mauvais et sournois, au chapeau noir cabossé, qui détonne au milieu de tous les uniformes. Il est accroupi et une de ses chevilles est passée dans la barre de justice.

Qu'est-ce que c'est que ce forban? Je t'assure qu'il a une tête de forban.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Rade de Port Saïd.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je n'ai pas tardé à avoir l'explication.

Cet être bizarre est un journalier qu'on avait embauché à Alger pour coopérer au chargement. La journée finie et payée, au lieu de s'en aller avec les autres, il s'est faufilé dans les soutes. Il n'en sortait que la nuit pour manger ce qu'il trouvait, et au petit jour rentrait prestement dans sa cachette, espérant faire ainsi son trajet pour rien. Malheureusement, il a été aperçu hier par le maître charpentier, qui l'a guetté ce matin, poursuivi, capturé et amené au commandant. Ce dernier l'a fait mettre aux fers et exposé sur le pont. Quand il aura ainsi fait assez ample connaissance avec ses compagnons de route, c'est de nous que je parle, on l'emploiera aux corvées jusqu'à ce qu'on puisse le débarquer à la prochaine escale. Ne le plains pas trop, il est encore mieux là que dans sa soute et va pouvoir vivre comme tout le monde.

. . . . . .

7 avril. Dimanche. — Le réveil est sonné par tous les clairons réunis et la Nouba des tirailleurs. Ça fait plaisir. Pourquoi? Parce que ça change et que vraiment à bord tout ce qui sort de l'ordinaire est agréable.

A cinq heures, nous voyons de loin un phare égyptien bariolé de noir et de blanc et Damiette à sa droite; à neuf heures et demie nous entrons dans le bassin de Port-Saïd.

Une arrivée de nuit à Port-Saïd est chose inoubliable.

Non seulement on passe de l'isolement de la pleine mer au spectacle si varié d'une rade encombrée de vaisseaux, dont les feux multicolores brillent comme des étoiles, mais tout ce qu'on voit revêt un caractère fantastique, grâce à la lueur étrange d'énormes torchères, portées par des pontons-charbonniers. Ces appareils primitifs d'éclairage consistent tout bonnement en des récipients grillagés dans lesquels on brûle constamment de la houille, lampes

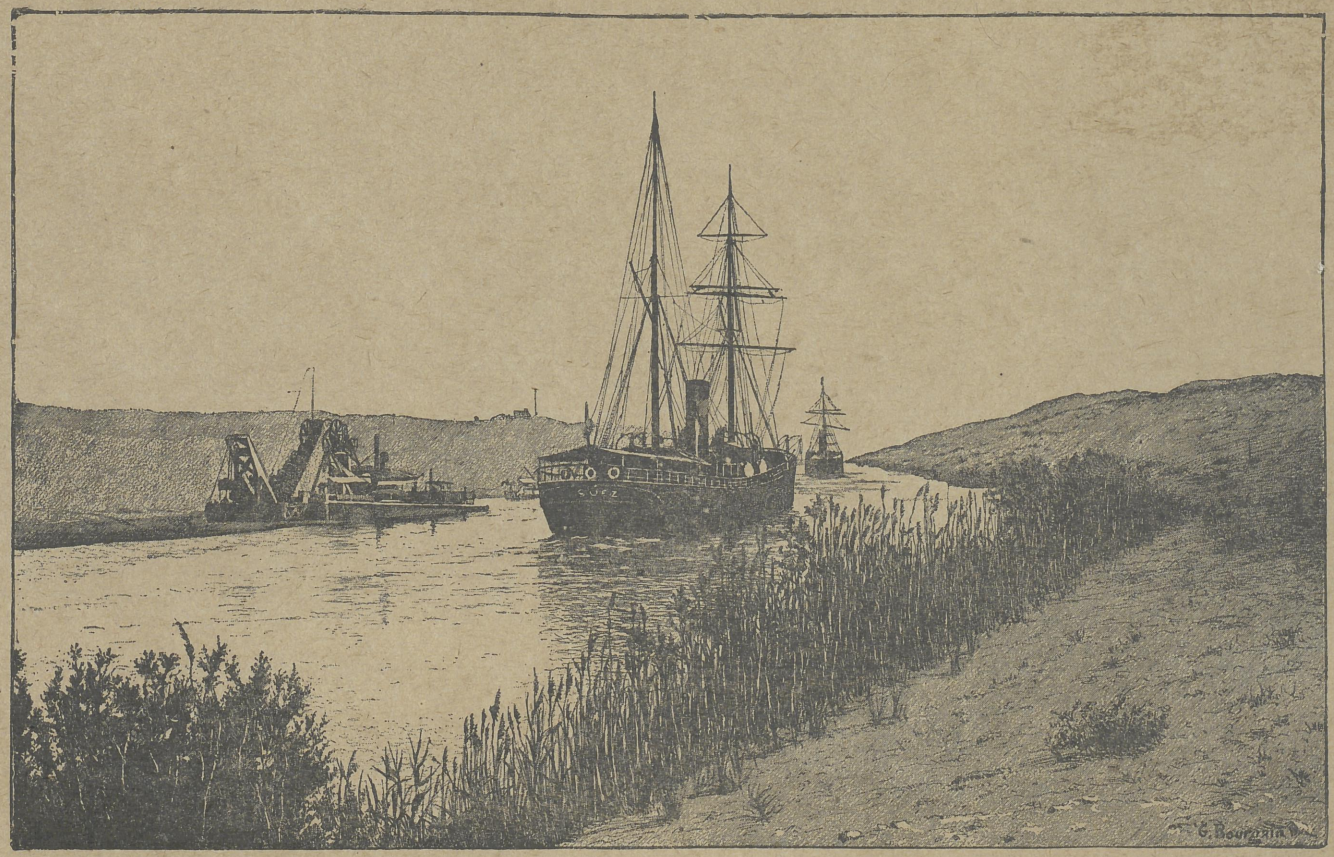
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

colossales et fumeuses, douées néanmoins d'un grand pouvoir éclairant et qui répandent sur tout le décor une lumière d'un genre absolument spécial. Leur raison d'être est d'éclairer le travail de nuit de bandes considérables de négros, troupe grouillante et déguenillée, chargée de renouveler en un tour de main la provision de charbon des arrivants. C'est qu'il ne faut pas oublier que Port-Saïd est un point de transit, dans lequel on voit surtout des gens pressés. La plupart des navires qui y stoppent cherchent à se mettre rapidement en mesure de prendre leur place dans le canal. Dans ces conditions, il ne saurait être question d'attendre le jour pour compléter sa provision de charbon. Voilà pourquoi, à toute heure, des pontons chargés de cette denrée n'attendent qu'un signe pour vous accoster. Et c'est un bruit perpétuel de rames, auquel succèdent le grincement des chaînes, puis les cris et vociférations des négros, et la chute du charbon dans les soutes. Malheureusement, cette dernière opération dégage une poussière noire, qui envahit tout et à laquelle le seul moyen de se soustraire est d'aller faire un tour à terre.

Aussi bien ne peut-on passer à Port-Saïd sans se rendre au télégraphe anglais, à la poste française et sans jeter un coup d'œil curieux sur cette ville cosmopolite et bizarre qu'on revoit toujours avec plaisir.

J'ai donc suivi les camarades à terre et j'ai pu constater que Port-Saïd n'a pas perdu cet aspect étrange de ville à demi européenne, à demi arabe, que tu lui connais. La grande rue perpendiculaire au port est toujours brillamment éclairée toute la nuit. Je suis entré dans un café, attiré par la musique viennoise, mais, hélas! combien ce spectacle est dégénéré depuis dix ans! Tu te rappelles ces orchestres complets exclusivement composés de femmes, la plupart jolies et qu'on disait honnêtes, Hongroises venues là pour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Courbe d'El Guisr, canal de Suez.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

se constituer une dot. C'était là la grande attraction au moment de la guerre du Tonkin. La musique était bonne et nous trouvions, nous autres Français, le coup d'œil des plus extraordinaires. Eh bien, mon cher, une seule chose n'a pas changé, les consommations, qui sont toujours de qualité détestable et d'un prix exorbitant. Quant aux orchestres, ils ont perdu les trois quarts de leur personnel, et dans ce qui reste il y a autant d'hommes que de femmes. L'exécution est devenue en même temps des plus faibles.

J'ai pourtant mauvaise grâce à critiquer, car à peine étions-nous entrés dans l'établissement, que nous avons été reconnus et que l'orchestre a entonné *Le Père la Victoire*. C'était gentil. Aussi sommes-nous restés pour pouvoir remplir l'escarcelle des quêteuses, qui en ont profité pour quêter et requêter.

Mais il ne s'agit pas de s'attarder dans les délices de Port-Saïd. Nous n'avons plus que le temps de garnir nos poches de quelques bons cigares, qui se vendent ici aux prix les plus doux et de regagner vivement le bord, car, pendant que nous écoutions la musique, on a orné l'avant de notre bateau d'un énorme projecteur électrique, et grâce à ce nouvel engin nous allons pouvoir repartir tout de suite.

. . . . . .

8 avril. — Nous nous réveillons en plein canal.

Dans la plaine basse couverte d'eau, nous apercevons des échassiers en ligne, qui exécutent une pêche méthodique. Mieux alignés que des soldats à la manœuvre, ils avancent avec une lenteur et une précision mathématiques. Quel modèle pour nous! Je doute fort que la marche-manœuvre que nous allons faire en pays malgache soit exécutée avec une semblable correction.

La température est basse. Nous sommes passés de 23° à 17°. Aussi voyons-nous des Turcs avec leurs houppelandes fourrées.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les abords du canal, toujours désolés, me semblent avoir un peu verdi, surtout près des gares.

Un train de chemin de fer nous double. Il y a un wagon-restaurant. On nous reconnaît. Tous les voyageurs, hommes, femmes, enfants, se mettent aux portières, agitent leurs serviettes et nous acclament.

Plus loin, c'est une maisonnette appartenant à l'administration du canal. Une femme d'un certain âge paraît à la fenêtre et nous fait des gestes sympathiques. Un gros homme en manches de chemise, son mari sans doute, sort en courant et arrive tout près du bord. Il ôte son chapeau qu'il agite en nous criant : « Bon voyage et beau succès! »

A trois heures on stoppe à Ismaïlia.

L'*Épervier*, bateau-pilote de la Compagnie du canal, nous accoste. Il porte trois jeunes Anglaises, minces, parfaitement gantées, voilées de bleu, avec des tours de cou en zibeline. Ça sent le monde comme il faut. Nous sommes visiblement impressionnés par le voisinage de si jolies personnes, et, ma foi, nous les regardons avec grand plaisir. Songe que nous sommes bien excusables; combien de nous, en effet, n'en reverront plus jamais.

J'ai remarqué ce matin, au réveil, des effets de mirage absolument curieux.

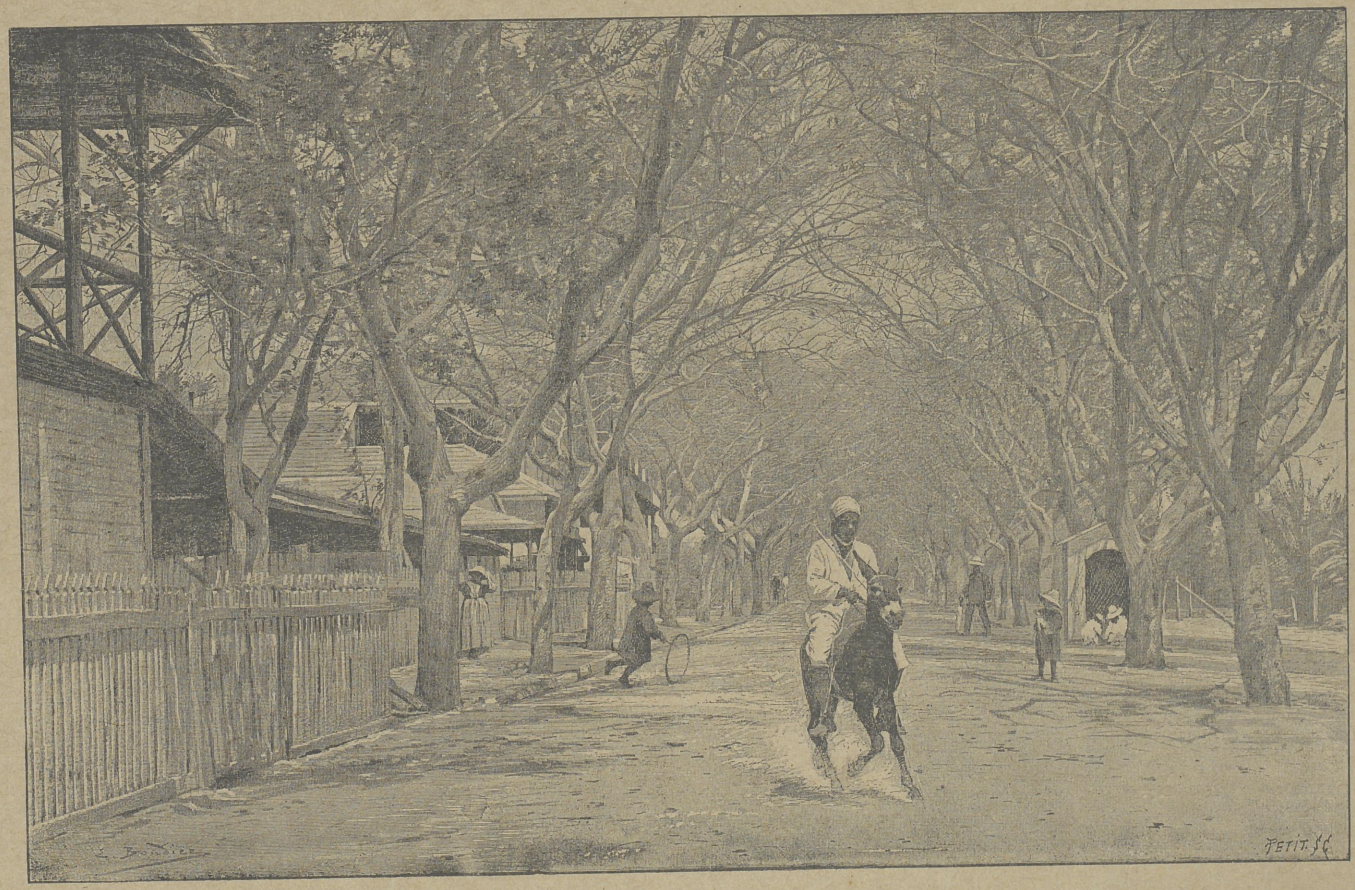
Nous côtoyons un moment une falaise percée de trous où se cachent des martinets.

Un chacal circule à 30 mètres de nous et ne paraît pas le moins du monde incommodé de notre présence.

Enfin, nous entrons en mer Rouge à minuit et demi. La température est agréable, 22°.

. . . . . .

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Une avenue à Ismaïlia.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

9 avril. — On sort du golfe de Suez, laissant à gauche le Sinaï et la Fontaine de Moïse.

. . . . . .

10 avril. — Beau temps. Bonne température, 24° dans les cabines. Plusieurs passagers commencent à s'habiller en toile. Je lis avec intérêt le récit de la campagne du Dahomey par le capitaine Aublet, de l'infanterie de marine.

. . . . . .

11 avril. — Bonne matinée avec assez de brise, 27° dans les cabines.

. . . . . .

12 avril. — La chaleur commence, 30° dans les cabines. Grande humidité. Le sommeil devient difficile. J'ai absorbé à déjeuner 50 centigrammes de quinine, vieille habitude de Tonkinois, et je m'en trouve fort bien. Un cheval a eu un coup de chaleur dans l'écurie. Il ne veut plus ni manger ni boire. Il laisse aller sa tête et ses pattes comme s'il renonçait à vivre et n'est plus soutenu que par les sangles qui lui passent sous le ventre.

. . . . . .

13 avril. — Au réveil, on passe en vue d'îlots volcaniques aux formes bizarres. Je constate 35° dehors, 31° dans les cabines. L'humidité est toujours excessive. La nuit a été pénible. Nous arrivons à Périm à onze heures du soir.

La garnison anglaise se compose d'un lieutenant et de 36 soldats. Le lieutenant est gouverneur, et comme tel, grassement payé. Il habite au fort avec ses hommes. En dehors du fort il n'y a guère qu'un poste télégraphique anglais, la maison d'assurances *Le Lloyd*, oriental-hôtel tenu par des Hindous, et les cases que la compagnie de charbonnages a construites pour ses négros. Ces gens reçoivent le logement, le chauffage, l'eau et le produit de leurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

journées de travail. Quand on veut les licencier, on les expulse.

Il existe à Périm un club européen de dix membres. On ne voit pas un brin de végétation dans la campagne. Pour la vie matérielle on tire tout d'Aden.

. . . . . .

14 avril. — A la tombée de la nuit nous avons la bonne fortune de voir la mer phosphorescente. Nous nous efforçons de nous rendre compte de ce phénomène dont on a tant parlé, et la majorité estime que la multitude de points brillants, qui s'allument et s'éteignent instantanément, surtout dans le remous du navire, sont dus à des infusoires qui présentent quelque analogie avec nos vers luisants. Le mouvement des vagues les retourne, ce qui explique qu'ils donnent un feu que la continuation de leur mouvement éteint aussitôt.

Le cheval qui a eu un coup de chaleur, et qui allait mieux, est maintenant en train de rechuter. Laissant aller ses membres comme s'il était mort, il est pris de temps à autre de mouvement fébriles et désordonnés.

Le thermomètre a donné 35° sur la dunette, 29° dans les cabines.

. . . . . .

15 avril. — Légère détente de la température. Bonne matinée. On se décide à extraire de la batterie le cheval malade et à le hisser sur le pont. Il s'abat trois fois pour parcourir dix mètres, après quoi on l'enferme dans une loge capitonnée.

Nous voyons des bandes d'oiseaux blancs qui courent à la surface de l'eau et ressemblent à des queues de cerf-volant.

. . . . . .

16 avril. — Nous doublons le cap Guardafui, ce point si dangereux de la côte africaine pour les navires qui viennent du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sud. Le temps est beau et nous pouvons le détailler à loisir.

La grosse difficulté de la navigation dans ces parages provient de ce qu'il y a deux Guardafui, le vrai et le faux. Le faux toujours visible est un roc élevé, qui ressemble à un vieux château fort. C'est entre les deux que se trouve le passage dangereux, où deux grands navires ont sombré en 1885. Ayant tourné le roc et ne voyant pas la terre basse, ils sont allés donner dans le sable et se sont perdus.

A peu de distance du vrai Guardafui se trouve *la Tête de lion*, que nous avons vue avec la plus grande netteté.

. . . . . .

17 avril. — L'océan Indien est superbe. Nous avons perdu de vue la côte et voguons en belle mer. Le thermomètre accuse 35° sur le pont.

. . . . . .

19 avril. — *Passage de la ligne.* — On a 33° dehors et 30° dans les cabines. On est gai malgré la chaleur accablante et lourde, malgré l'humidité exagérée dans laquelle on vit; et pourtant on soupire après le plancher des vaches. On est las du bateau. Le mal de mer n'y est pour rien, mais on se sent tellement les uns sur les autres qu'il semble qu'on ne puisse plus respirer.

. . . . . .

21 avril. — Nous passons en vue de l'île de l'Assomption, terre plate sans intérêt.

Le soir, la mer est encore phosphorescente.

. . . . . .

23 avril. — Dès le matin nous sommes en vue de Mayotte, grande île avec beaucoup de relief. Le soir, on nous montre à bâbord une ligne brumeuse à l'horizon. C'est, paraît-il, Diego-Suarez.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La voilà donc enfin, la grande île dont je ne reviendrai peut-être jamais. En mettant le pied sur elle le sacrifice de ma vie est fait. Ce n'est pas sans regret qu'il faut renoncer à tout ce que j'ai aimé en ce monde, mais voici le moment de se conduire en homme. Je sens à cette pensée une larme mouiller le coin de ma paupière; pourtant mon cœur ne tremble pas, il est prêt à tout.

A bord, l'arrivée prochaine produit un regain d'activité ; chacun boucle ses malles.

Il fait une chaleur orageuse : le thermomètre marque 30° dans les cabines.

. . . . . .

23 avril. — On se réveille en vue de Madagascar, et à dix heures on stoppe devant Majunga, à 500 mètres de terre. Le profil de la côte, vue du large, donne l'idée d'un énorme caïman couché sur l'eau.

A peine sommes-nous arrêtés qu'une nouvelle navrante se répand : le bord est consigné jusqu'à trois heures.

Tu te figureras difficilement l'état d'énervement dans lequel nous nous trouvons. Depuis vingt-cinq jours nous n'avons qu'une préoccupation : arriver. Nous sommes enfin à Madagascar et nous ne débarquons pas! Nous restons là immobiles à attendre. Attendre quoi?

Ah ! dame, il ne faudrait pourtant pas te figurer qu'il est aussi aisé de débarquer d'un navire que de descendre de wagon. Ce serait la plus grave des erreurs.

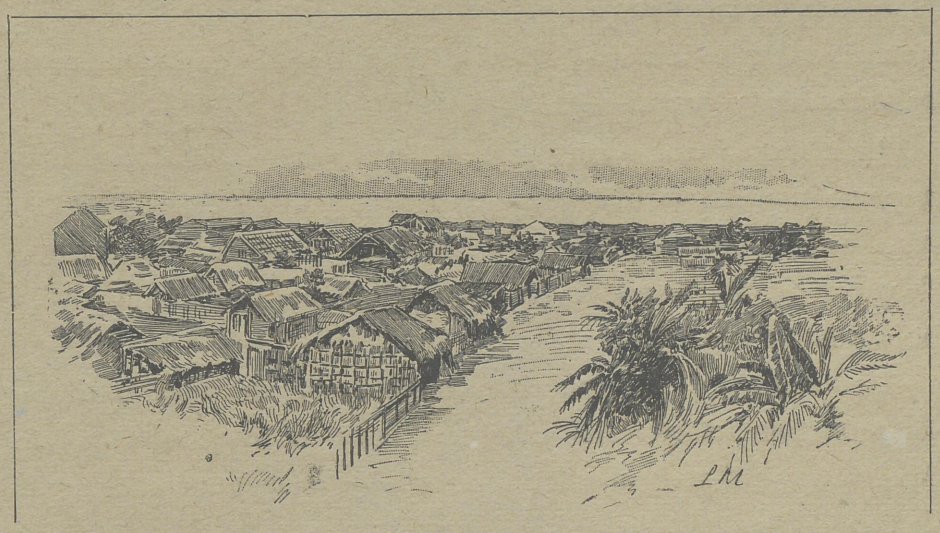
D'abord il y a « la santé ». Les communications ne pourront exister entre le bord et la terre qu'autant qu'un médecin sera venu nous accoster et qu'après avoir opéré toutes les constatations d'usage sur l'état sanitaire des passagers, il nous aura donné libre pratique. Mais cela n'est rien. Il faut encore et surtout,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que la direction du port nous envoie des moyens de débarquement.

Or, la direction du port ne paraît nullement pressée de nous fournir son matériel, et c'est ce qui explique combien nous semblent longues nos cinq heures d'anxiété.

Enfin j'ai pu monter dans un canot vers trois heures, et atteindre



Vue de Majunga.

la terre ferme environ trois quarts d'heure après, absolument rôti et sans le moindre bagage.

Majunga me fait l'effet d'un village n'ayant guère que deux rues qui se coupent à angle droit. La première est parallèle à la mer. A un bout, se trouve le magasin des subsistances, à l'autre la direction de l'artillerie. On y voit un certain nombre de maisons en pierres, dont la plupart appartiennent à des Français et ont l'apparence de factoreries. L'autre rue, perpendiculaire à la précédente vers son milieu, n'est guère bordée que de paillotes. C'est là que se trouve l'unique restaurant où peuvent manger les officiers.

En dehors de ces deux rues, on trouve encore deux monuments

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en maçonnerie : la Résidence et une mosquée, puis des paillotes placées sans aucun ordre, des cases infiniment petites où grouillent des noirs de races diverses.

Voilà pour ce qu'on est convenu d'appeler la ville.

Sur une éminence escarpée, en arrière, s'élève le *rova* (prononce *rouve*), ancienne demeure du gouverneur hova (prononce *houve*), et de tous les fonctionnaires et soldats de la même nation. C'est un grand rectangle de murs à demi démolis, renfermant nombre de paillotes. On y organise l'hôpital.

Le mot malgache *rova*, qui paraît synonyme de citadelle, désigne une enceinte fortifiée que les Hovas ont coutume d'installer dans tous les postes qu'ils occupent, pour y mettre leurs cases à l'abri d'un coup de main. Le rova est toujours distinct de la ville et la domine généralement.

La défense de Majunga est complétée par un vieux fortin en forme de tour, placé à 800 mètres au nord du rova, sur la pointe Anorombato. Il sert pour le moment de caserne à une compagnie de tirailleurs sakalaves.

Pour compléter la description de la ville, je ne puis passer sous silence la *pointe de sable*, qui me paraît appelée à jouer un rôle important. C'est une grande presqu'île sablonneuse, qui s'étend vers la mer en avant du magasin des subsistances et où la marine fait jeter pêle-mêle tout ce qu'elle extrait des vaisseaux en fait de matériel, laissant aux services intéressés le soin de classer et d'emporter ce qui leur revient. Il y a déjà là un beau désordre. Que sera-ce dans quelques jours quand les arrivages battront leur plein? Le soleil y brûle, et pour comble de malheur, marcher dans ce sable, où on enfonce jusqu'à mi-jambe, entraîne une fatigue considérable.

Ce qui m'a le plus frappé dans mes courses à travers la ville,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

c'est la diversité des habitants. J'y vois des gens peu vêtus comme les Sakalaves, reconnaissables à leurs cheveux, qui présentent un nombre considérable de petites tresses, puis des noirs venus de Mozambique, des Comoriens aux grandes blouses blanches, enfin des Hindous complètement habillés, qui paraissent avoir le monopole du commerce. Les Hindous et les Comoriens sont musulmans. Je n'ai pas encore vu un seul Hova.



Village malgache.

J'ai remarqué, non sans quelque étonnement, dans les rues de Majunga, des corvées de soldats ou de coolies menant des voitures Lefebvre. Ces voitures, composées surtout d'un grand coffre en tôle, sont assez basses et pourvues chacune de deux roues et d'un brancard permettant d'atteler un mulet. Le mulet absent est provisoirement remplacé par un bœuf à bosse, aux cornes longues et acérées. On le conduit au moyen d'une corde fixée à un anneau de fer qui passe dans son nez.

Mais la nuit arrive. On s'entasse chez les camarades déjà pourvus d'une installation quelconque. J'ai la bonne fortune d'y dénicher un fauteuil de paille sur lequel je m'installe, car mon lit de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

camp est à la traîne avec tous nos bagages. La marine, après les avoir fait placer sur un chaland, a trouvé qu'il était trop tard pour les débarquer et a envoyé le chaland chargé passer la nuit en rade, loin de toute communication. On n'est pas plus gracieux, et tu la reconnais bien, n'est-ce pas!

Inutile de dire que je dors mal dans ces conditions par une température de 32°. Pourtant au petit jour je commençais à m'assoupir, quand je suis réveillé par une psalmodie suraiguë, qui part du sommet de la mosquée voisine. C'est le chant du muezzin :

La Ilah illa Allah!

On se croirait en Algérie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE II

HISTORIQUE DE LA QUESTION DE MADAGASCAR

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE II

HISTORIQUE DE LA QUESTION DE MADAGASCAR

Majunga, 1er mai.

Mon cher ami,

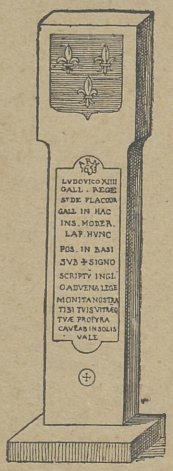
Nous allons avoir un peu de répit pendant le débarquement des troupes qui arrivent à chaque instant ; j'en profite pour résumer à ton usage les origines de la guerre de Madagascar, telles qu'elles résultent des renseignements que j'ai pu recueillir sur place. Tu pourras comparer cet historique avec ce qui se dit en France et voir si l'opinion publique n'est pas égarée sur quelque point.

Ce n'est pas sans raison que la France a invoqué dans la question de Madagascar des droits trois fois séculaires, car ils remontent à l'an 1601.

De cette année date notre première prise de possession de la grande île africaine, que Colbert baptisait soixante ans après l'*île Dauphine*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Exploitée d'abord par une société dite *Compagnie des Indes orientales*, à qui le ministre du grand roi l'avait donnée en toute propriété, l'île de Madagascar revint à la couronne après la liquidation de la Compagnie et resta possession française jusqu'en 1811.



Pierre élevée par Flacourt pour établir la domination de la France.

Les Anglais s'en emparèrent alors, à la faveur de nos démêlés avec les puissances continentales, mais l'occupation anglaise fut de courte durée, car cinq ans plus tard (octobre 1816), l'Angleterre, rappelée à l'exécution du traité de Paris, fut obligée de nous rendre Madagascar, malgré la résistance de sir Robert Farqhar, gouverneur de Maurice, qui refusait de l'évacuer, sous prétexte qu'elle constituait une dépendance de l'île Maurice.

Cette victoire diplomatique donna à nos droits une consécration officielle aux yeux des puissances européennes; malheureusement nous nous heurtâmes dans l'île même à des difficultés inattendues.



Médaille de la colonie de Madagscar.

Il fallut, pour affirmer ces droits, entrer en lutte avec les Hovas, peuple intelligent, actif et plein de vitalité, dont le roi Radama Ier, travaillé secrètement par sir Robert Farqhar, ne négligea rien pour maintenir sa situation prépondérante dans l'île et s'opposer à notre établissement.

A la suite de quelques échecs malencontreux infligés à de faibles détachements de troupes françaises, l'arrogance et le mauvais vouloir de Radama Ier et de son successeur la reine Ranavalo Ire, devinrent tels que le gouvernement de Juillet fut sur le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

point d'organiser en 1846 une importante expédition dans le but de mettre le peuple hova à la raison. Les hésitations des Chambres empêchèrent seules le roi Louis-Philippe de donner suite à ce projet.

La faiblesse dont fit preuve en cette circonstance le Parlement d'alors, fut naturellement exploitée par le gouvernement hova.



Palais de Radama Ier.

qui redoubla ses tracasseries à l'égard des Européens en général et des Français en particulier.

Un Français cependant, M. Laborde, établi à Tananarive depuis 1831, avait trouvé grâce devant lui et était parvenu à se créer une situation exceptionnelle auprès de la reine Ranavalo Ire. Ingénieur distingué, doué d'une grande finesse d'esprit et d'une grande fermeté de caractère, M. Laborde rendit de tels services au gouvernement hova, qu'il n'eut pas de peine à amener un rapprochement entre le roi Radama II et le gouvernement de Napoléon III. Ce rapprochement aboutit au traité de commerce du 4 août 1868, qui donnait aux Français entre autres avantages le droit d'acquérir en toute propriété des biens meubles et immeubles dans l'île de Madagascar et de se livrer à toutes les opérations commerciales ou industrielles.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Par une singulière ironie du sort, ce même M. Laborde, dont l'intervention avait été si favorable aux intérêts français, devait après sa mort être la cause originelle du conflit qui se déroule aujourd'hui.

Lorsqu'en effet les héritiers de cet homme de bien voulurent, en 1878, réaliser la fortune considérable que leur laissait le défunt, le gouvernement de la reine Ranavalo II refusa de les envoyer en possession, et ne craignit pas, en violation flagrante des stipulations du traité de 1868, de repousser insolemment l'intervention du gouvernement français.

Telle fut l'origine de la querelle, que les Hovas, enhardis par notre politique de temporisation, ne tardèrent pas à envenimer, en accumulant les mesures vexatoires contre les Français établis dans l'île.

Leur intolérance devint si insupportable que le gouvernement fut contraint de s'en préoccuper et se décida en 1882, à envoyer une escadre les rappeler à l'exécution des traités.

Au mois de février 1883, l'amiral Pierre, nommé commandant de la division navale de la mer des Indes, quitta les côtes de France avec la mission d'obtenir du gouvernement hova, soit par la voie diplomatique, soit par la force, des garanties effectives assurant l'exécution du traité de 1868. Il devait notamment exiger et poursuivre l'évacuation immédiate de tous les postes que les Hovas occupaient sur la côte nord-ouest de l'île au mépris du traité précité, qui plaçait les populations sakalaves sous notre protectorat.

Les forces navales dont disposait l'amiral comprenaient trois croiseurs, un éclaireur d'escadre, un aviso de station et une canonnière de mer.

Le 8 mai, il arrivait devant Majunga et jetait à terre ses com-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pagnies de débarquement, qui, après s'être emparées de la ville, forçaient les Hovas à abandonner précipitamment le poste avancé établi sur le plateau du gouverneur et à chercher un refuge dans les rovas qui jalonnent le cours moyen de la Betsiboka.

Maître de ce centre commercial important et de la magnifique rade de Bombetoke, l'amiral y laissa une garnison et partit pour Tamatave, dont il s'empara le 11 juin, après avoir rejeté les troupes hovas dans leur camp de Farafate, situé à 6 kilomètres à l'ouest de la ville.



Le contre-amiral Pierre.

Avec Majunga et Tamatave, nous avions, suivant l'énergique et pittoresque expression de l'amiral Pierre, « croché le sanglier aux deux oreilles » ; mais pour le terrasser et le réduire à merci, il fallait des renforts que le gouvernement, préoccupé des récentes complications survenues en Extrême-Orient, était peu disposé à envoyer.

Aussi l'amiral dut-il se borner à organiser sommairement Tamatave et Majunga, afin de mettre ces deux places à l'abri d'une insulte, et à croiser sur les côtes pour repousser les Hovas dans l'intérieur de l'île.

Cette première campagne, menée avec l'énergie et l'activité qui laisaient le fond même du caractère de l'amiral, avait épuisé ses forces et ruiné sa santé.

Le 16 août 1883, il fut obligé de remettre son commandement à son capitaine de pavillon et de rentrer en France. Rongé par la fièvre, contre laquelle il avait lutté jusqu'à l'extrême limite des forces humaines, il mourut le 11 septembre 1883, à son arrivée à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Marseille, sans avoir pu revoir les siens, montrant ce que peut le sentiment du devoir chez un homme de cœur, et donnant à tous un exemple dont la marine a le droit de s'enorgueillir.

L'amiral Galiber, qui succéda à l'amiral Pierre dans le commandement de la division navale des Indes, reçut pour instructions de continuer l'œuvre de son prédécesseur, sans engager d'opérations offensives, et de chercher à traiter avec les Hovas sur les bases de l'ultimatum précédent.

Dès son arrivée à Tamatave, 24 septembre 1883, l'attention de l'amiral fut appelée sur la situation sanitaire des troupes, qui laissait beaucoup à désirer. Les hommes, mal installés dans les ouvrages qu'on avait élevés à l'ouest de la ville pour fermer la presqu'île et surveiller le camp ennemi de Farafate, étaient décimés par la fièvre; les effectifs fondaient à vue d'œil. L'amiral Galiber fit construire des baraques spacieuses dont les planches furent isolées du sol; il prescrivit, à titre préventif, l'usage quotidien de la quinine et de l'alcoolé de quinquina, régla le service de façon à répartir également les corvées entre les troupes, prit en un mot toutes les mesures que comportait la situation.

Ces mesures prises, l'amiral envoya le *Beautemps-Beaupré* et le *Boursaint* croiser sur la côte nord-est, avec ordre d'achever la destruction de tous les établissements ennemis du littoral. Ces deux navires bombardèrent les postes militaires que le premier ministre avait échelonnés sur la côte depuis Diégo-Suarez jusqu'à Tamatave. Mais tandis que leurs obus battaient en brèche les rovas ennemis et incendiaient leurs cases, les Hovas, nous voyant occupés du côté de Tamatave, résolurent de porter tous leurs efforts sur la petite garnison de Majunga, dans l'espoir de jeter à la mer la poignée d'hommes isolée et privée de tout secours qui défendait cette place. Majunga fut attaquée dans la nuit du 13 novembre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'attaque fut repoussée, grâce à la vigilance de la garnison ; les Hovas en furent pour leur courte honte et pour quelques centaines d'hommes qu'ils laissèrent sur le sol. Cette chaude alerte démontrait néanmoins la nécessité de mettre la ville à l'abri d'un coup



Case de chef à Tamatave.

de main. Aussi le premier soin de l'amiral fut-il, en apprenant la tentative infructueuse des Hovas, d'ordonner la mise en état de défense de Majunga : une enceinte de palissades fut organisée pour protéger la ville, et un ouvrage en palanques construit sur le plateau du gouverneur.

L'hivernage étant venu, il fallut suspendre les opérations ; on se borna à renforcer les garnisons de Tamatave et de Majunga

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avec les deux compagnies de volontaires qui s'étaient formées à la Réunion.

La plus grande partie de la mauvaise saison se passa ainsi dans un calme et un repos relatifs, jusqu'au jour où l'amiral, informé que d'importants renforts avaient été dirigés par les Hovas sur le camp de Farafate, résolut de faire une reconnaissance de ces lignes.

Cette reconnaissance fut exécutée le 14 janvier 1884. Elle eut pour effet de nous éclairer sur le peu de valeur des troupes ennemies, mais aussi sur les difficultés de marche qu'éprouveraient les nôtres dans un pays couvert de rizières inondées et d'innombrables marais, le jour où l'on voudrait s'engager dans l'intérieur des terres.

L'effectif de la garnison de Tamatave, 400 hommes, était évidemment insuffisant pour rien entreprendre de sérieux, et l'on se trouvait condamné à l'immobilité, en attendant l'arrivée des renforts que l'amiral avait demandés avec instance à la métropole.

Pour gagner du temps, on négociait avec la cour d'Émyrne, mais sans succès ; car le premier ministre, fortifié dans ses projets de résistance par notre inaction même, qu'il considérait comme un aveu d'impuissance, élevait des prétentions de plus en plus inacceptables. Si bien que le gouvernement français dut, malgré ses répugnances, se résigner à envoyer des renforts, et à prescrire à l'amiral Miot, désigné pour remplacer l'amiral Galiber, d'agir avec énergie.

L'amiral Miot arriva à Tamatave au printemps de l'année 1884. Les instructions lui enjoignaient de prendre une attitude résolument offensive, d'occuper les points importants du littoral et de déloger les Hovas de leurs lignes de Farafate. Afin de permettre à l'amiral de réaliser ce programme, on avait renforcé la division

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

navale et augmenté l'effectif des troupes de débarquement. Malheureusement, ces renforts étaient notoirement insuffisants pour étendre notre action dans l'intérieur des terres et menacer Tananarive, c'est-à-dire pour entreprendre les seules opérations susceptibles d'impressionner le gouvernement hova. C'était le système des petits paquets, très en honneur à cette époque, et qui devait, cette année même, donner de si lamentables résultats au Tonkin. Aussi l'amiral Miot, réduit à un faible effectif de 1 500 hommes, fut-il contraint de limiter son action à des opérations de petite envergure contre les postes de la côte occupés par les Hovas. Ces opérations, qui embrassèrent toute la période comprise entre le mois d'avril et le mois de décembre 1884, se concentrèrent principalement autour de Tamatave et de Majunga. Elles furent marquées par divers combats — combat d'Anziaboury, 15 octobre ; occupation de Vohémar, 21 novembre ; combat d'Andrapanary, 5 décembre ; prise d'Amboanio — qui firent le plus grand honneur à la bravoure de nos troupes et à la vigueur de leurs chefs, et se terminèrent en 1885, après l'arrivée de nouveaux renforts, par le combat d'Andampy, 27 août, et l'affaire de Farafate, 10 septembre.



Types hovas.

Les opérations de l'amiral Miot, conduites avec autant de bonheur que de succès, eurent pour résultat d'amener la cour d'Émyrne, après de laborieuses négociations à conclure la paix. Un traité, négocié par l'amiral et M. Patrimonio, fut signé le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

17 octobre 1885; les Hovas reconnaissaient implicitement notre protectorat à Madagascar et nous cédaient en toute propriété le territoire de Diégo-Suarez.

Ce traité donnait satisfaction à nos légitimes revendications et paraissait mettre fin à la querelle. La paix honorable qu'il consacrait, nous assurait la tranquillité de ce côté et allait nous permettre de reporter tous nos efforts en Extrême-Orient, où les plus graves complications se produisirent à ce moment même.

Malheureusement, la mauvaise foi et la duplicité du gouvernement hova devaient nous arracher bientôt à cette quiétude. Le premier ministre, qui avait obstinément refusé de laisser introduire dans le traité le mot de protectorat, se promettait ultérieurement, après avoir repoussé le mot, de repousser la chose, dès que nos troupes rappelées en France auraient quitté l'île.

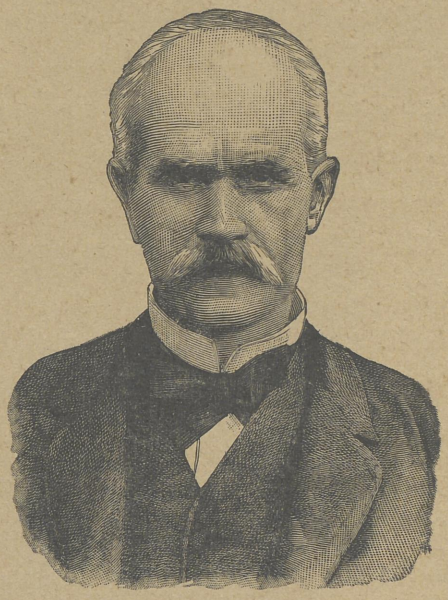
Les difficultés avec lesquelles nous étions aux prises en Indo-Chine vinrent favoriser à souhait ses desseins et l'encourager à recommencer la lutte, ainsi que ne tarda pas à s'en apercevoir notre résident général, M. Le Myre de Vilers. Ce haut fonctionnaire, perdu avec cinquante hommes dans ce vaste pays, fut systématiquement écarté des conseils de la reine. A ses plaintes, à ses remontrances, on opposa d'abord l'inertie et les réponses dilatoires; puis, encouragé par l'indifférence du gouvernement français aussi bien que par les excitations de quelques aventuriers anglais, dont il s'était entouré, le premier ministre ne craignit pas de lever le masque, lorsque se posa en 1888 la question de l'*exequatur*. Il refusa catégoriquement de souscrire sur ce point aux clauses formelles du traité de 1885 et affecta, à dater de ce jour, de ne tenir aucun compte des doléances de nos résidents généraux.

L'attitude dédaigneuse et provocante de Rainilaiarivony avait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rendu la situation de ces derniers singulièrement difficile; elle devint intenable, lorsque le gouvernement hova apprit en 1890 que l'Angleterre d'abord, l'Allemagne ensuite venaient, à trois mois de date, de reconnaître officiellement notre protectorat sur Madagascar.

Outré de ce qu'il considérait de la part des Anglais comme



M. Le Myre de Vilers.

une véritable trahison, le premier ministre perdit toute mesure et n'hésita pas à rouvrir brutalement l'ère des vexations et des tracasseries de toute sorte à l'égard de nos compatriotes; elles prirent bientôt un tel caractère de gravité, que non seulement les entreprises commerciales ou industrielles mais encore la vie même de nos nationaux furent sérieusement menacées.

Vainement le gouvernement français fit entendre d'énergiques protestations; elles restèrent sans effet et il apparut bientôt, même aux esprits les plus hostiles à une intervention armée, que

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le seul moyen d'en finir une bonne fois, avec l'insolence des Hovas, était d'envoyer quelques milliers de baïonnettes leur dicter des lois à Tananarive même.

Cette opinion, émise pour la première fois en 1893 en Conseil des ministres, rallia tous les suffrages. Une expédition fut projetée pour le printemps de l'année 1894; les ministres de la Guerre et de la Marine eurent mission de tout préparer dans ce but.

Le plan de campagne était arrêté et on allait entrer dans la période d'exécution, lorsque, au dernier moment, des difficultés surgirent entre les deux départements au sujet de la direction de l'expédition. Elles eurent pour conséquence de faire ajourner à l'année suivante l'expédition projetée au grand préjudice des intérêts français à Madagascar.

En 1894, le conflit s'étant apaisé et l'accord s'étant fait entre la Guerre et la Marine on se mit sérieusement à l'œuvre en vue d'une campagne décisive.

Toutefois, le gouvernement français, désireux d'affermir aux yeux de l'Europe ses intentions pacifiques, résolut de faire auprès du gouvernement hova une dernière tentative de conciliation avant d'en venir aux moyens extrêmes.

M. Le Myre de Vilers fut envoyé en mission à Tananarive pour tâcher de ramener la reine à une appréciation plus saine de la situation et obtenir de son gouvernement, même au prix de quelques concessions, la stricte exécution du traité Patrimonio.

Tous les efforts de ce diplomate, aussi énergique qu'habile, se brisèrent contre l'obstination du premier ministre. Le gouvernement hova, se jugeant inexpugnable dans la forteresse naturelle formée par la région centrale de l'île, repoussa avec hauteur nos justes prétentions.

M. Le Myre de Vilers, parti en octobre 1894, rentra en France

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans les premiers jours de décembre, avec le regret d'avoir complètement échoué dans une mission qui n'était pas sans danger, eu égard aux dispositions malveillantes de la population de Tananarive à notre endroit.

Nous n'avions plus désormais d'autre ressource que d'avoir recours aux armes pour faire respecter nos droits...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE III

L'ILE DE MADAGASCAR

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE III

L'ILE DE MADAGASCAR

Suberbieville, 13 juillet.

Tu m'as demandé, cher ami, dans une lettre que j'ai reçue par l'avant-dernier courrier, de te donner des renseignements généraux sur l'île, sur sa configuration géographique, et sur sa population. Tu me dis, en particulier, que tu voudrais des données sur les Hovas, leur organisation administrative et militaire, je vais tâcher de satisfaire ta curiosité en réunissant tout ce que j'ai pu voir ou apprendre depuis mon débarquement.

CONSTITUTION PHYSIQUE. — OROGRAPHIE

L'île de Madagascar, dont la superficie est à peu près équivalente à celle de la France et de la Belgique réunies, est divisée en deux grands versants par une arête dorsale orientée sensiblement du nord au sud, et dont les plus hauts sommets atteignent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

2 680 mètres dans le massif d'Ankaratra, à 65 kilomètres au sud de Tananarive.

Du côté de l'occident, cette chaîne faîtière donne naissance à des plateaux ondulés et largement épanouis, qui s'affaissent en gradins successifs jusqu'à la mer.

La plus élevée de ces terrasses, connue par les géographes sous le nom de Plateau central, embrasse la région la plus fertile et la plus saine de l'île. Adossée à la chaîne principale, cette région,



Femme betsiléo.

dont l'altitude moyenne est de 1 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, comprend l'Imérina au nord, et le Betsileo au sud. Elle offre à l'Européen, en même temps qu'un vaste champ d'exploitation ouvert à toutes les cultures, un asile sûr contre les fièvres mortelles qui règnent non seulement sur les côtes, mais encore dans toutes les contrées intermédiaires. Le climat y est doux et salubre; la température varie entre 0° et 27° centigrades; la végétation y est aussi abondante que variée; cette région est en un mot le véritable jardin de Madagascar, et il n'est pas surprenant que les Hovas, arrivés en conquérants dans l'île, s'y soient établis, après avoir refoulé les indigènes dans les pays sous-jacents.

Le centre le plus populeux de l'Imérina est la ville de Tananarive, capitale du gouvernement hova.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quant au Betsiléo, qui prolonge le Plateau central au sud, il a pour capitale la belle et florissante ville de Fianarantsoa, dont le séjour est vanté par les explorateurs comme étant le plus agréable de Madagascar.

Au-dessous du Plateau central, on rencontre, en descendant vers le canal de Mozambique, trois terrasses successives, étagées en ressaut par de hautes falaises calcaires, et dont l'aspect diffère entièrement des coteaux féconds et verdoyants du pays hova. Tandis que dans l'Imérina la végétation arborescente étale ses splendeurs sur le faîte des montagnes et des collines, cette même végétation dans les zones inférieures se réfugie au fond des vallées, dans les creux des vallons, laissant les sommets complètement dénudés, et protégés seulement contre les effets d'érosion des eaux pluviales par une herbe haute et drue, qui rappelle à s'y méprendre les prairies de l'Arkansas ou les savanes de l'Amérique du Sud.

Sur le versant oriental, la chaîne principale, flanquée de nombreux chaînons parallèles serre de près la côte, non loin de laquelle elle tombe en pentes rocheuses et abruptes. Le massif montagneux forme ainsi parallèlement au rivage une série de barrières en lames de couteau, dont l'escalade est des plus difficiles. Elles sont séparées par de profondes coupures, au fond desquelles s'étale après la saison des pluies l'eau croupissante d'innombrables marais, qui rendent ces régions extrêmement insalubres. C'est le domaine du paludisme et de la fièvre des bois.

HYDROGRAPHIE

La chaîne de montagnes, dont je viens de te parler, partage l'île de Madagascar en deux bassins hydrographiques déversant

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leurs eaux, l'un dans l'océan Indien, l'autre dans le canal de Mozambique. Ce dernier bassin, de beaucoup le plus important, alimente plusieurs grandes artères fluviales, qui ouvrent des voies de pénétration vers le Plateau central. Le premier de ces grands collecteurs, que l'on rencontre du nord au sud, est après la Mahajamba, dont le cours n'a pas encore été exploré, la Betsiboka, qui descend de la chaîne principale et se jette dans la baie de Bombetoke, après s'être grossie d'un affluent aussi important qu'elle, l'Ikopa.

Ce fleuve, dont la vallée a servi de ligne d'opérations au corps expéditionnaire dans sa marche sur Tananarive, prend sa source à 20 kilomètres environ au nord de cette ville près d'Ambohimanga, la ville sainte. Il coule à son origine du nord au sud dans des ravins profonds et encaissés, et vient s'ouvrir un étroit passage dans la falaise qui limite le Plateau central à l'ouest entre les monts Ambohimena et les monts Vohambohitra.

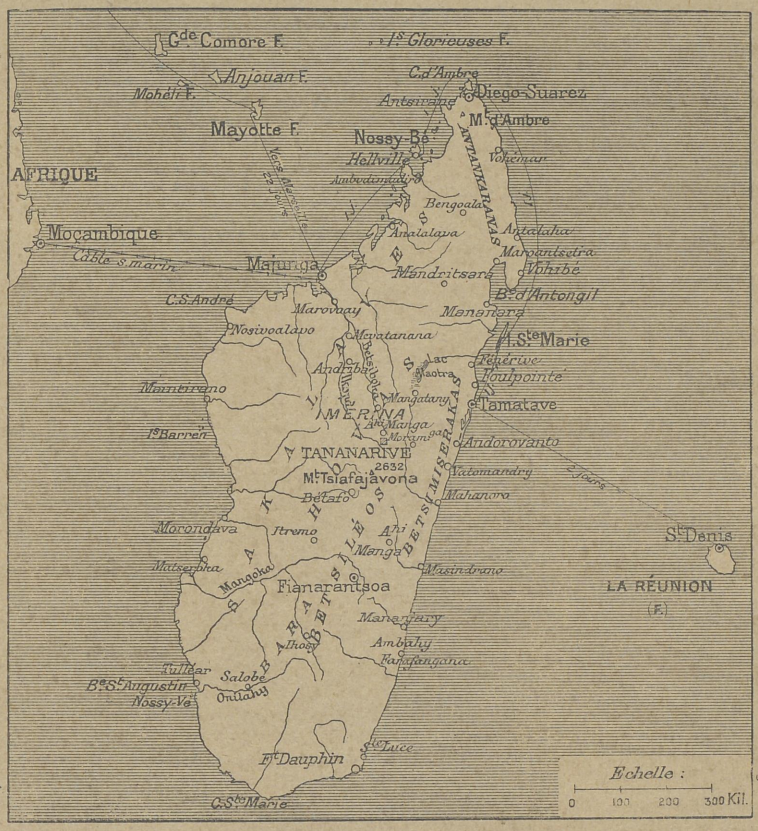
Au delà de cet étranglement, son cours s'infléchit vers l'ouest. De nombreux torrents viennent grossir ses eaux sans élargir son lit; ce n'est qu'après avoir pratiqué une brèche à travers les monts Ambohimenakely, qui séparent la troisième terrasse de la deuxième, que sa vallée s'élargit et que le fleuve coule en pente douce jusqu'à la baie de Bombetoke, en franchissant presque sans ressaut la ligne de collines assez indécise qui sépare à son tour la deuxième terrasse des terrains alluvionnaires de la côte.

La Betsiboka n'est ni navigable, ni flottable au-dessus d'Amparahibé, à cause des nombreux rapides que l'on rencontre en amont de cette localité.

En aval de ce point, sa largeur varie entre 500 et 800 mètres; elle est navigable par des boutres ne calant pas plus de $1^{m},60$. Il est bon d'ajouter toutefois que la force du courant empêche

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

souvent les embarcations de remonter le fleuve. La vitesse moyenne des eaux, qui est à la saison sèche de 4 nœuds à l'heure environ, atteint parfois à la saison des pluies 7 à 8 nœuds; les


Cde Comore F.
Anjouan F.
Mohéli F.
Mayotte F.
Nossy-Bé
Hellville
Cd'Ambre
Diego-Suarez
Mt d'Ambre
AFRIQUE
Moçambique
Majunga
C.S.André
Maroway
Nosivoalavo
Mevatanana
Mandritsara
Bengoala
Analalava
Antalaha
Mananjedra
Vohibé
Bd'Antongil
Menoreva
I.Ste Marie
Tamatave
Andorovanto
Vatomandry
Mahanoro
Maintirano
Ambato
Mangatany
Andriba
Ankaramena
Betsileos
Betsimisaraas
Antsihanaka
Lac Alaotra
Ankay
Morondava
Itremo
Ambohimanga
Fianarantsoa
Manerinary
Ambahy
Farafangana
Matsetsha
Mangoka
Ihosy
Tuléar
Salobé
Onilahy
Nossy-Ve
Fort Dauphin
Tuce
C.S.te Marie
TANANARIVE
2632
Mt Tsiafajavona
Betafo
Ankay
Ambohimanga
Ifanja
Ankaratra
Ambohimanga
Ivohibé
Ivohibé
Betsileos
Betsimisaraas
Antsihanaka

heures du jour annuler ou même renverser le courant fluvial.

A Ankaboka, la marée normale s'élève à 4 mètres au-dessus du bas-flot.

Au-dessous d'Amparahibé, la Betsiboka offre l'aspect d'une large nappe d'eau coulant entre des berges basses et sablonneuses partout accessibles; des prairies verdoyantes et des forêts magnifiques, dont les hôtes géants viennent jusque sur la rive demander au fleuve l'action bienfaisante de ses eaux, jettent sur le passage une note à la fois majestueuse et gaie, bien faite pour attirer le voyageur ou le touriste, si la fièvre qui le guette ne venait vite l'arracher aux séductions de ce pays perfidement enchanteur.

La portion maritime du cours de la Betsiboka s'étend de Majunga jusqu'à Ankaboka, dont le port est accessible aux navires ayant 4 mètres de tirant d'eau. Au delà de cette localité, le fleuve est praticable pour des canonnières à fond plat calant de $0^m,55$ à $0^m,60$. Le Delta formé par l'estuaire de la Betsiboka a son origine près d'Ankaboka; il est constitué par plusieurs ramifications qui, après avoir creusé leur sillon dans la plaine alluvionnaire du littoral, viennent toutes se déverser dans la baie de Bombetoke. Entre Ankaboka et Amparahibé, le fleuve très sinueux déroule ses capricieux méandres dans une vallée largement épanouie, qui n'a pas moins de 30 kilomètres de largeur moyenne.

Le principal affluent de cette grande artère fluviale est l'Ikopa, qui prend sa source à 50 kilomètres environ au sud de Tananarive. Il baigne le pied même de la colline sur laquelle est bâtie la capitale, et arrose les superbes rizières qu'on voit du haut du palais de la reine s'étendre à perte de vue jusqu'aux limites extrêmes de l'horizon. Sa vallée, large de 10 kilomètres environ près de Tananarive, ne tarde pas à se rétrécir pour permettre au fleuve, devenu

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Paysage de Madagascar.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

torrent, de s'ouvrir tumultueusement un passage entre les monts Ambohimena, qui séparent son cours de celui de la Betsiboka.

Il coule ensuite entre des berges abruptes et fortement encaissées jusqu'à ce qu'il sorte de la deuxième terrasse, près d'Ampasiry; à partir de ce point, sa vallée s'épanouit, son lit s'élargit et ses rives s'abaissent.

De même que la Betsiboka, l'Ikopa n'est ni navigable, ni flottable dans la partie supérieure de son cours; il ne commence à être navigable qu'en aval du premier rapide qui se trouve à 10 kilomètres environ du sud de Suberbieville. Il semblerait résulter des sondages que l'Ikopa est praticable jusqu'au premier rapide aux canonnières et aux bateaux ne calant pas plus de $1^m,50$. Il convient cependant de noter qu'en raison de la force du courant les commandants de canonnières ont renoncé, après quelques essais, à dépasser Marololo, village important situé à 25 kilomètres au nord de Suberbieville, et à 3 kilomètres en amont du confluent. La largeur moyenne de l'Ikopa en aval d'Ampasiry est de 400 mètres environ.

Indépendamment de la Betsiboka et de l'Ikopa, dont le cours a été minutieusement reconnu au cours de la dernière campagne, on rencontre sur le versant occidental, en allant vers le sud, deux fleuves importants, la Mangoka et l'Onilahy, ou rivière de Saint-Augustin, qui descendent tous deux du pays Betsiléo; leurs vallées n'ont été jusqu'ici que très imparfaitement explorées.

Sur le versant oriental, on ne trouve que des arroyos torrentueux descendant des pentes abruptes de la chaîne centrale, et n'ouvrant aucune communication avec l'intérieur. Deux d'entre eux méritent seuls d'être signalés. C'est d'abord le Mangoro, qu'on est obligé de traverser en allant de Tamatave à Tananarive. Son cours n'est qu'une succession de cascades produites par les nombreux contre-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

forts de la grande chaîne, à travers lesquels le cours d'eau est forcé de se frayer un passage.

Le deuxième est l'Ivondrono, qui prend sa source dans la chaîne



Maison en bois à Tananarive.

principale à l'est de Tananarive, et se jette dans l'Océan à 6 kilomètres au sud de Tamatave. Les indigènes affirment que sa vallée, facilement praticable pour des coolies ou des mulets, était jadis suivie par la seule bonne route qui existât entre Tamatave et Tananarive.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

RESSOURCES DU PAYS. — VILLES IMPORTANTES

En dehors de l'Imérina et du Betsiléo, où se trouvent les deux centres populeux les plus importants, Tananarive et Fianarantsoa, et qui offrent toutes sortes de ressources au point de vue de l'alimentation, les autres régions sont pauvres et peu peuplées. On trouve cependant dans les plaines basses du littoral du riz et des bœufs en abondance; avant notre arrivée dans l'île, le cheval, l'âne et le mulet étaient des animaux inconnus à Madagascar. Tous les transports se font à dos d'homme, mais la faible densité de la population rend très difficile le recrutement des porteurs, qu'on appelle ici bourjanes.

Au point de vue maritime, deux villes ont seules une réelle importance, Tamatave, sur la côte orientale, et Majunga, sur le canal de Mozambique. Les indigènes partent de ce dernier port pour aller en Afrique échanger le caoutchouc, la cire et le tafia contre des cotonnades. Tamatave est leur port de commerce avec Maurice et la Réunion, on y fait un grand trafic de bœufs, de riz et de rhum.

CLIMAT

Comme dans tous les pays tropicaux, il existe à Madagascar deux saisons fort distinctes : la saison sèche, et la saison des pluies. Pendant la saison sèche, qui commence en avril pour prendre fin vers le milieu de novembre, il ne tombe pas une goutte d'eau. A la saison des pluies, au contraire, des orages torrentiels s'abattent tous les jours, à heure fixe, sur le sol, qu'ils inondent en partie;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ils rendent les basses régions à peu près impraticables; c'est la saison de l'hivernage. La pluie commence vers cinq heures du soir, et cesse le matin. La foudre fait tous les ans de nombreuses victimes, ce qui explique l'emploi général qui est fait des paratonnerres, notamment à Tananarive.

EXPLOITATION DES FORÊTS. — CULTURES

Les forêts de Madagascar renferment de nombreuses essences d'arbres parmi lesquelles on remarque le rafia, dont l'usage est si répandu pour la construction des cases, le manguier, le palmier, le baobab, le caoutchouc, l'ébène, le bois de fer, le palissandre, le bois de rose, etc. Une exploitation rationnelle pourrait être la source de grandes richesses.



Fougère arborescente.

La principale culture du pays est celle du riz, qui sert de base à l'alimentation de tous les indigènes. Il y a des rizières à toutes les altitudes.

Cette culture est la plus répandue, parce que les indigènes paresseux et indolents ne cultivent le sol que juste ce qu'il faut pour vivre; mais l'île tout entière est apte à produire la canne à sucre, le café et le coton.

Dans l'Imérina et le Betsiléo, tous les genres de cultures peuvent être exploités. Le blé, la pomme de terre, la vigne, le café y viennent admirablement. Il n'est pas jusqu'aux légumes et aux fruits de France les plus savoureux et les plus variés qu'on

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ne puisse y cueillir. On mange à Tananarive des fraises, des cerises, des pêches, des raisins, des melons, des haricots, des asperges, etc.

Un colon français, M. Rigaud, a fait dans une concession obtenue à grand'peine du premier ministre une superbe plantation de caféiers, qui est actuellement en pleine production et donne de très gros revenus à son propriétaire.

Le café de Madagascar peut rivaliser avec les meilleurs cafés de Zanzibar et de Saint-Domingue. Le tabac y vient à merveille.

Indépendamment des légumes et des fruits qu'on peut faire venir à discrétion, le pays abonde en ressources alimentaires de toute sorte.

Les bœufs — bœufs zébus ou à bosse — sont l'objet d'un grand trafic et forment l'élément le plus important de l'alimentation carnivore. Ils sont de petite taille et donnent généralement à l'abatage de 70 à 80 kilogrammes de viande comestible; la bosse est un des morceaux les plus prisés des gourmets. Un bœuf moyen vaut de 15 à 20 francs.

Les porcs, poules, canards, oies et dindons pullulent dans l'Imérina.

La pintade vit à l'état sauvage. J'en ai rencontré souvent des bandes dans la broussaille.

ÉLEVAGE

Le bœuf est souvent utilisé comme bête de somme; le cheval est le seul animal domestique qui soit inconnu jusqu'ici dans les régions que j'ai parcourues; mais il serait on ne peut plus facile de l'acclimater et de faire de l'élevage. La race qui con-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

viendrait le mieux serait celle du cheval d'Algérie, qui s'accommode si bien des fatigues de la campagne. On pourrait tout aussi facilement y acclimater l'âne et faire l'élevage du mulet qui rendrait ici d'immenses services.

ANIMAUX NUISIBLES

Il n'existe pas de grands fauves à Madagascar. Les indigènes et les explorateurs ne signalent que des chiens sauvages qui se multiplient dans la broussaille. Ils ont les instincts voraces de leur race et viennent rôder la nuit autour des maisons et des campements pour chercher une proie à saisir; mais ils ont peur de l'homme et fuient à son approche.



La mellicorne.

En revanche, les caïmans pullulent dans tous les cours d'eau. Sur les rives de la Betsiboka, il n'est pas rare d'en voir jusqu'à vingt faire la sieste au soleil, rangés en file comme des soldats en faction. Ils fuient l'homme lorsqu'ils sont à terre et se jettent à l'eau au moindre bruit.

La présence de ces amphibies rend la fréquentation des rivières fort dangereuse. Malheur à l'imprudent qui, suffoqué par la chaleur, cède à la tentation de se baigner dans l'eau limpide qui coule à ses pieds; il court à une mort horrible et presque certaine. Au dire des indigènes, il est sans exemple qu'on ait revu un homme tombé accidentellement dans une rivière.

Il y a à Madagascar des serpents inoffensifs comme la couleuvre et le serpent python. Des explorateurs prétendent qu'il y a aussi des crotales ou serpents à sonnettes, reptiles fort dangereux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et dont il faut se méfier avec le plus grand soin, mais je n'en ai pas encore vu un seul.

Il est enfin d'autres ennemis qui, pour être moins dangereux, n'en sont pas moins gênants; je veux parler des moustiques et des petites mouches qui livrent à tout ce qui a vie, bêtes et gens, un combat acharné.

RICHESSES MINÉRALES DU PAYS

Des émergences du terrain carbonifère ont été constatées dans le voisinage de Nossi-Bé; on a trouvé du charbon en surface, mais les études de prospection n'ont été ni assez complètes, ni assez suivies, pour qu'on puisse encore rien conjecturer sur la richesse du bassin houiller, dont l'existence paraît cependant certaine. On présume que ce bassin embrasse la région sous-marine de la baie de Passandava et s'étend au sud dans l'intérieur des terres.

Les filons métallifères abondent dans la plupart des hautes vallées qui descendent du plateau central; on y trouve le fer, la calamine, la blende et la galène argentifères, on y rencontre aussi fréquemment des filons cuivreux. A ce point de vue, Madagascar offre un champ d'exploitation aussi fécond que varié; mais ce qui caractérise sa richesse minérale, c'est la présence du précieux métal : l'or.

Sur le versant occidental de l'île, l'or se rencontre partout depuis la mer jusqu'au plateau central. Tous les terrains alluvionnaires du bas pays sont aurifères.

Qu'on prenne en un point quelconque une brouettée de terre et qu'on la lave, on en retirera toujours une petite quantité, si faible soit-elle, de poudre d'or.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La présence de l'or a été constatée dans la plupart des grandes vallées qui descendent de la chaîne principale, celle de la Mangoka entre autres. Le fait est du reste logique, la nature géologique du sol démontrant que la formation de toutes ces vallées remonte à la même époque.

Dès qu'on pénètre dans la région montagneuse, les alluvions disparaissent pour faire place à des filons de quartz aurifère fort nombreux et dans lesquels on rencontre parfois de grosses pépites.

En somme, l'or abonde dans la grand île africaine, au point que certains explorateurs ont pu, sans être taxés d'exagération, la comparer à une véritable Californie.

Malheureusement le précieux métal est, tout autant qu'on en peut juger par ce qui se passe dans la vallée de la Betsiboka, tellement disséminé dans le sol, que sa récolte exige un travail considérable et n'est pas toujours, par suite, très rémunératrice.

Il y a de l'or partout, mais il y en a si peu dans un mètre cube de sable que les pépites qu'on parvient à extraire sont parfois un maigre salaire pour le laveur. C'est du moins ce que prétendent les chercheurs d'or. Il y a lieu toutefois de n'accepter ces affirmations intéressées que sous toutes réserves, car l'or est un métal capricieux. Dans tel endroit, il se raréfie au point de rendre les alluvions aurifères inexploitables, tandis que dans tel autre, on le trouve en abondance. Le tout est de chercher les gîtes, les nids et de les trouver.

Quoi qu'il en soit, les indigènes de la première terrasse entre l'Ikopa et la Betsiboka, en dehors de la culture du riz nécessaire à leur alimentation, se livrent tous à la recherche de l'or, ce qui tendrait à prouver qu'ils y trouvent leur compte. L'unique procédé qu'ils emploient consiste à laver une poignée de terre dans un plateau de bois ou de métal légèrement déprimé au centre, et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui, par suite, affecte la forme d'un cône très aplati. Ils se placent généralement près d'un cours d'eau, délaient la terre qui s'échappe par les bords, tandis que les parties lourdes restent au centre. Ils enlèvent les cailloux à la main et à la fin de l'opération il reste au sommet du cône quelques parcelles d'or, qui sont recueillies avec le plus grand soin.

Malgré la barbarie de ce procédé, il se fait un grand commerce de poudre d'or dans la région. Les chercheurs d'or viennent au marché avec l'or en poudre, soigneusement enfermé dans de petites pochettes de toile; ils le vendent, soit pour de l'argent monnayé, soit en échange des denrées dont ils ont besoin pour vivre et se vêtir.

La seule monnaie qui ait actuellement cours à Madagascar est la pièce de cinq francs française, que les indigènes coupent en morceaux soigneusement pesés, lorsqu'ils ont à payer une somme inférieure. Nous avons eu beaucoup de mal à leur faire accepter les monnaies d'argent subdivisionnaires, telles que les pièces de 1 ou 2 francs. Seules, les pièces de 50 et surtout de 20 centimes étaient appréciées, parce qu'elles leur servaient d'ornement pour mettre sur le côté des narines.

Avant la guerre, l'achat de l'or donnait aux marchands, qui faisaient métier de récolter le précieux métal, de très gros bénéfices, car ils l'achetaient aux indigènes avec un gain de 30 p. 100, eu égard aux cours d'Europe, défalcation faite des frais de fusion pour le réduire en lingots. Aussi les marchands d'or, des Hindous presque tous, étaient-ils nombreux, et il est à présumer que ce commerce prendra un nouvel essor à la suite de la conquête.

L'usine Suberbie, qui était parfaitement outillée pour la fusion, achetait tout l'or que les indigènes lui apportaient.

Dès que l'on quitte les parties basses des vallées pour entrer

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans les contrées montagneuses du pays, l'or se réfugie dans les filons de quartz, que M. Suberbie a eu l'idée d'exploiter concurremment avec les alluvions aurifères. Il a construit dans ce but son usine de Suberbieville, montée à grands frais et dans laquelle on trouve les appareils les plus perfectionnés.

M. Suberbie a trouvé, près de Mevetanana, deux filons de quartz aurifères, situés l'un à 2, l'autre à 3 kilomètres de la ville. Un chemin de fer Decauville les reliait tous deux à l'usine, qui est construite sur les bords d'une dérivation de l'Ikopa, et dont les machines sont actionnées par deux puissantes turbines.

Les quartz aurifères, arrivés à l'usine, sont réduits en petits fragments par des concasseurs à mâchoire, puis broyés très fin avec des broyeurs à cylindre, et enfin l'or est séparé de sa gangue par les procédés d'amalgamation. L'usine n'a pas d'appareils à affiner pour la concentration du minerai broyé.

Les quartz donnent, d'après les renseignements qui m'ont été fournis sur place, de 20 à 22 grammes d'or à la tonne de minerai. C'est un rendement assez médiocre, mais qui n'en est pas moins rémunérateur, car le prix de revient de la tonne de minerai, extraction, broyage et frais généraux compris, ne dépasse pas 40 francs; soit un bénéfice de 20 francs par tonne de minerai traité, à raison de 3 francs le gramme comme prix de vente.

Des essais faits avec les sables aurifères pris sur les rives de la Betsiboka, ont donné jusqu'à 15 grammes d'or par tonne de sable lavé, c'est-à-dire 7 grammes de plus que les plus riches alluvions aurifères de l'Oural et de l'Altaï.

En dehors de cette usine, qui est exclusivement affectée au traitement des quartz aurifères et à la fonte du métal, M. Suberbie a installé à Ampasiry des ateliers de lavage.

L'or recueilli dans les ateliers ou dans l'usine est fondu à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Suberbieville et expédié en France sous forme de lingots d'un kilogramme.

La production mensuelle est d'environ 100 kilogrammes, mais on estime à une quantité au moins égale l'or dérobé par les indigènes dans toute l'étendue de la concession.

La concession Suberbie comprend le versant ouest de la Nandrojia. Ce n'est qu'à grand'peine qu'elle put être obtenue du premier ministre, moyennant une forte redevance sur la production. Encore y a-t-il lieu d'ajouter que les autorités hovas mettaient tout en œuvre pour entraver l'exploitation de M. Suberbie et ne reculaient en ces derniers temps devant aucune manœuvre pour forcer la population à déserter ses usines.

Au début des hostilités, le personnel de M. Suberbie abandonna ses établissements et se retira à Majunga pour y attendre les événements. Ce personnel nous a fourni de précieux auxiliaires pendant la campagne.

ETHNOLOGIE

S'il faut en croire les ethnologistes, les Hovas sont d'origine malaise. D'après la tradition, l'île de Madagascar aurait été peuplée par des émigrations très anciennes de la Cafrerie et du Malabar, qui expliqueraient le partage de la population en deux races fort distinctes : la race noire et la race jaune personnifiée par le peuple hova.

Ce dernier représente le tiers à peine de la population totale de l'île ; il en occupe la partie la plus saine et la plus fertile, l'Imérina.

Très supérieurs aux noirs par leur intelligence et leur activité,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les Hovas devaient naturellement, après avoir conquis leur place au soleil, chercher à étendre leur domination sur le pays tout entier. Ils n'y parvinrent cependant que sous le règne du roi Radama Ier, que l'on doit considérer comme le véritable fondateur de la puissance hova à Madagascar.

Cette absorption progressive des peuplades d'origine africaine établies dans l'île, ne rencontra pas, à la vérité, de grands obstacles, les tribus à demi sauvages qu'il fallait soumettre étant par suite de



Tyoe Bara.

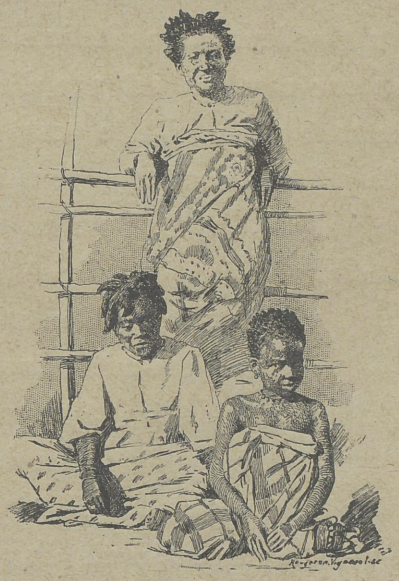
leur intempérance, du relâchement de leurs mœurs et de l'absence de toute organisation, hors d'état d'opposer une résistance sérieuse à l'ambition des Hovas.

Seuls les Sakalaves, dont le domaine s'étendait jadis sur la côte occidentale de la baie de Passandava jusqu'à Tulléar, ont montré quelque énergie dans la défense de leur indépendance. Leur soumission date à peine de trente ans, et si depuis ils ont subi la domination des Hovas, ce n'est pas sans avoir à plusieurs reprises essayé de secouer le joug de ces maîtres tyranniques, contre lesquels ils n'ont cessé de nourrir une haine vivace, ne demandant qu'à se manifester à la première occasion.

Aussi les Sakalaves ont-ils été nos alliés dans nos luttes contre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les Hovas. En 1883, ils embrassèrent ouvertement notre cause; ils nous fournirent des guides, des émissaires, des porteurs, et s'offrirent eux-mêmes à former des compagnies de tirailleurs auxiliaires, qui, faute d'une instruction suffisante, ne rendirent à cette époque que de médiocres services, mais que nous retrouvons



Femmes et enfant sakalaves.

aujourd'hui instruits, aguerris, pleins d'entrain et donnant à nos troupes le plus précieux concours.

En dehors des Sakalaves, la population de l'île comprend une foule de petites tribus noires, vivant du brigandage, aussi lâches que veules. Le gouvernement hova n'a eu aucune peine à les réduire.

Il est cependant une région au sud de Madagascar dans laquelle les Hovas n'ont jamais osé pénétrer; c'est celle qui s'étend entre Tulléar à l'ouest et Fort-Dauphin à l'est. Cette région est habitée par des tribus entièrement sauvages, vivant entre elles

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à l'état de guerre perpétuelle, mais très jalouses de leur indépendance et toujours prêtes à se coaliser contre l'ennemi du dehors.

MŒURS DES HOVAS

Les Hovas sont naturellement hospitaliers. En se présentant dans une maison ou une case, on est sûr d'être bien accueilli et d'avoir sa part de tout ce que l'hôte possède, à la condition d'avoir à la main la pièce blanche, car le Hova est cupide par tempérament.

L'ensemble de la population est divisé en deux grandes classes : la noblesse et le peuple. Ces classes elles-mêmes se subdivisent en un grand nombre de castes; il y a six castes différentes dans la noblesse; toutefois, il n'y a que deux personnages qui aient dans les conseils du gouvernement une influence sérieuse; ce sont le chef de la noblesse et le chef de la bourgeoisie. Les esclaves affranchis ont aussi leur chef, dont l'autorité est nulle; c'est un simple agent d'exécution des édits gouvernementaux.



Femme malgache.

La femme la plus honorée est celle qui a le plus d'enfants; la femme stérile dit naïvement que Dieu ne l'a pas protégée. Le mariage chez les Hovas est toujours temporaire; il ne dure que le temps qui plaît aux deux conjoints. Afin de faciliter la séparation, chaque époux gère sa

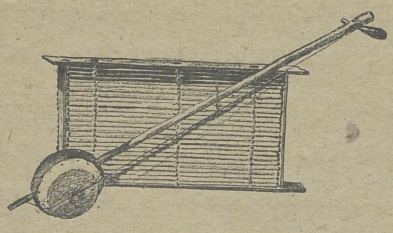
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fortune. Si pour une raison quelconque les époux se séparent, les enfants suivent toujours la mère. La séparation se fait généralement à l'amiable, et il n'est pas rare de voir une femme avoir recours à la bourse d'un ancien mari, si elle est dans la détresse. Ce côté chevaleresque du caractère hova est à noter, de même que la correction absolue d'attitude qu'affectent les femmes en présence de leurs ascendants et de leurs proches.



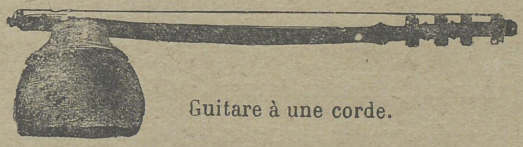
Guitare à trois cordes.

Les femmes seules confèrent la noblesse. C'est un principe auquel la population tout entière est très attachée. Ainsi le fils d'un noble et d'une esclave est esclave, tandis que le fils d'un bourgeois et d'une noble est noble.



Gadza et guitare à une corde.

Au reste, les femmes se gardent en général de toute mésalliance, et tandis qu'on verra fréquemment un noble se commettre avec une esclave, une femme noble, au contraire, ne consentira jamais à prendre un esclave pour mari; elle acceptera rarement un bourgeois. Hâtons-nous d'ajouter que pour les femmes malgaches tous les *vazahas* (blancs) sont nobles.



Guitare à une corde.

L'esclavage n'a pas ici l'apparence contre nature que nous nous imaginons, et qui résulte de ce que le maître nous apparaît généralement comme un homme ayant tous les droits et pas de devoirs. Il en est tout autrement en pays malgache. Le maître a bien le droit de vendre un esclave, mais par contre, il a

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le devoir de lui payer un salaire, s'il travaille; de le loger et de le nourrir, même s'il ne travaille pas; il doit en outre le soigner s'il est malade. Beaucoup de maîtres, qui ne sont pas assez riches pour nourrir leurs esclaves toute l'année, les envoient pendant une certaine période se placer au dehors. Ils doivent, dans ce cas, rendre compte d'une faible partie de ce qu'ils gagnent, le reste demeurant leur propriété. J'ai ouï dire bien des fois que des esclaves ont refusé leur liberté et affirmé à des Français que si leurs maîtres les chassaient pour les rendre libres, ils iraient immédiatement se vendre à d'autres, afin de n'avoir plus de souci de leur vie matérielle. Dans ces conditions, il est permis de douter que la suppression subite de l'esclavage soit un bien ; cette mesure humanitaire ne pourra porter ses fruits qu'après que les esclaves et leurs maîtres auront reçu une éducation appropriée. A mon avis, tous les efforts du gouvernement doivent tendre à substituer peu à peu la domesticité à l'esclavage, mais sans à-coup; car une mesure brusque, qui aurait pour effet de ruiner de nombreux patrons et de jeter sur le pavé des êtres embarrassés de leur liberté, entraînerait de funestes conséquences.

GOUVERNEMENT HOVA

Jusqu'en 1881, les Hovas n'avaient qu'une parodie de gouvernement, basée sur l'omnipotence du premier ministre, qui, depuis que la couronne était tombée en quenouille, avait, grâce à son habileté, su cumuler les fonctions de mari de la reine et de véritable maire du palais.

Il distribuait à son gré places et honneurs et disposait suivant son caprice de la vie aussi bien que de la fortune de tous ses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sujets; il était le commencement et la fin du gouvernement, et pendant plus de quarante ans, jamais homme n'a pu mieux que lui s'approprier la formule : « L'État c'est moi. »

En 1881, le premier ministre, obéissant aux conseils des méthodistes anglais, très en faveur à cette époque à la cour d'Emyrne, s'appliqua à singer les nations européennes. Il créa des ministères, nomma un conseil du gouvernement, fit une loi de recrutement, organisa en un mot sur le papier tout un mécanisme



Gouverneur général hova.

gouvernemental, dans l'unique but de prendre rang aux yeux de l'Europe parmi les nations civilisées et de nous ôter ainsi tout prétexte d'intervenir dans les affaires intérieures de l'État malgache.

Il est inutile de dire que ces institutions n'étaient qu'un trompe-l'œil. Elles demeurèrent toujours à l'état purement nominal, et l'ancien système resta plus que jamais en vigueur. Ce serait du reste mal connaître le premier ministre, Rainilaiarivony, que de se figurer qu'il était homme à abdiquer au profit de qui que ce fût les prérogatives régaliennes dont il s'était lui-même investi. Sous le masque hypocrite d'institutions mort-nées, il continua à exercer despotiquement le pouvoir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Chaque province a à sa tête un gouverneur, véritable dépositaire du pouvoir suprême et l'exerçant dans sa sphère par délégation du premier ministre au même titre et dans les mêmes conditions que lui. A côté de lui, Rainilaiarivony a placé un second fonctionnaire, espèce de sous-gouverneur, dont l'unique rôle consiste à surveiller étroitement les faits et gestes de son chef et à le dénoncer dès qu'il commet quelque acte contraire aux ordres et aux vues du chef de l'État.

Toutes les fonctions sont gratuites, ce qui ne les empêche pas de constituer pour les titulaires de riches prébendes très recherchées et très enviées, car l'exercice de tous les pouvoirs régaliens donne à leurs détenteurs des armes formidables pour pressurer le peuple, armes dont, à l'exemple des Orientaux, ils usent sans scrupule au bénéfice de leurs amis et au détriment de leurs ennemis. L'absence de tout état civil, en rendant tout contrôle impossible, favorise encore les exactions des gouverneurs. Le premier ministre ne s'en préoccupe pas autrement et reste sourd aux doléances de ses sujets, pourvu que les sommes qu'il a demandées à ses sous-ordres rentrent dans ses coffres.

L'ARMÉE HOVA

La loi de recrutement de l'armée hova fut promulguée et mise pour la première fois en vigueur en 1879.

Aux termes de cette loi, inspirée par les Anglais au premier ministre, tout homme libre et valide doit cinq ans de service à son pays, avec la faculté pour le gouvernement de le rappeler sous les drapeaux dès qu'il le juge nécessaire et spécialement en cas de guerre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indépendamment de ces contingents ainsi prélevés exclusivement dans la population hova, les provinces soumises sont tenues de fournir à la première réquisition ceux qu'on leur demande pour être versés dans l'armée hova. Une fraction de ces contingents — 12000 hommes environ — encadrée par des Hovas, est



Guerrier Bare.

répartie dans les provinces, afin d'assurer l'exercice régulier de l'autorité gouvernementale.

L'appel des diverses classes est prescrit par le premier ministre; il s'effectue dans les conditions suivantes :

Les chefs de district se rendent à Tananarive et font connaître au premier ministre l'état estimatif des hommes à appeler; l'état civil n'existant pas, il va de soi que les chiffres donnés par les chefs de district sont entièrement fantaisistes et toujours au-dessous de la vérité. C'est cet état qui sert de base à l'appel du contingent, dont la convocation a toujours lieu dans la capitale.

Rentrés dans leurs provinces, les chefs de district font la levée

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du contingent, qui devient pour eux une source de gros bénéfices, grâce au trafic dont elle est l'objet. Tout individu, en effet, peut se faire exempter; ce n'est qu'une question d'argent et il suffit d'y mettre le prix. Le gouverneur trouve toujours à remplacer ceux qui paient grassement par quelque vieillard infirme ou impotent, ou par quelque malheureux trop pauvre pour pouvoir assouvir la cupidité des recruteurs. Si bien que le contingent se compose pour plus de moitié d'éclopés ou de miséreux, attendant la première occasion pour déserter et aller grossir les bandes de *Fahavalos*, qui infestent et rançonnent le pays. Ces Fahavalos sont des pillards redoutables, parfois bien organisés, vivant de rapines et de meurtre; ils sont la terreur des indigènes.

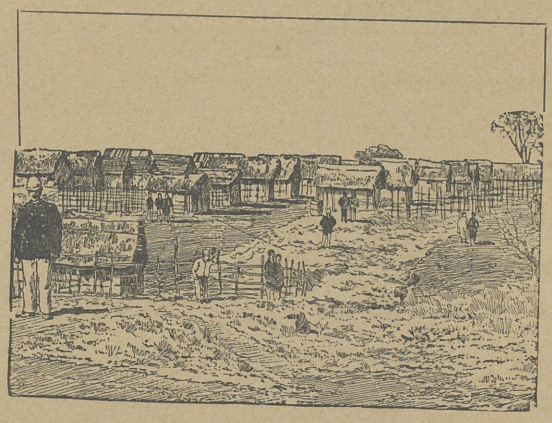
On comprend sans peine qu'avec un pareil recrutement l'armée hova ne doit pas avoir une bien grande valeur. D'autre part, l'instruction donnée aux divers contingents n'est pas faite pour compenser ces vices d'organisation. Les hommes appelés retournent dans leurs villages où, tout en vaquant à leurs occupations personnelles, ils apprennent à manier un fusil et à exécuter quelques mouvements de l'école du soldat et de l'école de bataillon par les soins des sergents instructeurs, établis à demeure dans les diverses localités.

Au bout de trois mois, leur instruction est terminée, et chacun regagne sa case. Seuls les hommes destinés à occuper les postes militaires, disséminés sur toute l'étendue des territoires soumis à la domination hova, sont immédiatement dirigés sur ces garnisons, où ils reçoivent une instruction complémentaire appropriée à leur rôle. Ils partent avec leur famille et se livrent soit au commerce, soit à la culture, tout en faisant métier de soldat. La plupart se fixent volontairement dans la contrée où leur mauvaise étoile les a envoyés et où on les oublie volontairement,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

afin d'établir en pays conquis de petites colonies hovas, dont la présence aura pour effet d'affermir l'autorité du gouvernement et de hâter l'assimilation des tribus insoumises.

Le soldat hova ne touche pas de solde; il en est de même de l'officier. L'un et l'autre sont obligés de subvenir eux-mêmes aux frais de leur nourriture et de leur équipement; les armes seules leur sont remises par le gouvernement; ils en sont responsables et doivent les rapporter à l'expiration de leur temps de service.



Camp des volontaires sakalaves.

Il n'y a pas d'uniforme dans l'armée hova, chacun s'habille à son gré et suivant ses moyens de fortune; il n'y a que les gardes de la Reine qui aient un uniforme composé d'une veste et d'un pantalon bleu marine avec une casquette de même couleur ornée d'un bourdaloue rouge. Quant aux officiers, leur tenue est laissée au choix et au goût de chacun. Très vaniteux par nature, il en est qui portent les costumes les plus étranges, empruntés à toutes les armées européennes. Tel capitaine s'affuble d'une tunique de général français et d'un pantalon de marin avec un fez galonné pour couronner cet assemblage. Tel général, au contraire, se contente d'un dolman de lieutenant. En règle générale

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les dorures et les galons sont en rapport avec la situation de fortune de l'officier.

Les règles de la mobilisation sont aussi simples que primitives. Pour la décréter, le premier ministre se borne à faire hisser un drapeau rouge dans les villages.

A ce signal, tous les hommes des diverses classes doivent se rendre à Tananarive pour y être enrégimentés. Là, après un grand *kabary* (prononce kabar), sorte de comice populaire où on acclame la Reine à grand renfort de cris, de danses et de pétards, celle-ci passe une revue solennelle de ses troupes avant de les lancer sur le chemin de la gloire.

D'après les résultats donnés par les divers appels de contingents, depuis la mise en vigueur de la loi de recrutement, le premier ministre peut, au début de la campagne, mettre en ligne un effectif de 50 000 hommes, dont il faut déduire environ 50 p. 100 de non-valeurs, ce qui réduit à 25 000 hommes les forces réellement organisées que nous avons devant nous.

Au point de vue de l'armement, les Hovas disposent environ de 30 000 fusils se chargeant par la culasse, en service ou en magasin et de 9 000 fusils à piston répartis entre les diverses garnisons.

Tous les postes sont dotés de canons lisses dépourvus d'affûts. Quant à l'artillerie de l'armée, elle comprend une centaine de bouches à feu se chargeant par la culasse, quelques canons-revolvers et douze mitrailleuses sans affûts.

Ce matériel, acquis à grands frais par Rainilaiarivony, aurait pu avoir quelque valeur entre des mains habiles et exercées; mais outre que les Hovas n'ont pas de canonniers vraiment dignes de ce nom, tout ce matériel est dans un si pitoyable état, les munitions sont si défectueuses, que tous ces engins doivent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

être entre leurs mains des instruments plutôt gênants qu'utiles.

En campagne, par une tradition empruntée peut-être aux armées romaines, les Hovas se rassemblent toujours dans un camp dont ils fortifient l'enceinte. Ils s'établissent sur les hauteurs, et rien n'est plus pittoresque que de voir se profiler sur le ciel bleu la silhouette d'une multitude de tentes au milieu desquelles émergent orgueilleusement les pavillons multicolores des chefs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE IV

OPÉRATIONS MILITAIRES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE IV

OPÉRATIONS MILITAIRES

PRISE DE MAROWAY. — COMBAT D'ANDROTRA

Majunga, 7 mai.

Mon cher ami,

Le général Duchesne a débarqué hier à Majunga, après s'être arrêté à Nossi-Cumba pour y visiter le sanatorium. Il s'était fait précéder de son état-major et des chefs des différents services, qui ont fait la traversée avec lui. J'ai tout lieu de croire que les opérations sérieuses commenceront bientôt; mais avant d'entreprendre le récit des faits auxquels je vais être mêlé, il est bon que je te dise en détail ce qui a été fait jusqu'à ce jour.

Dans ma lettre du 1er mai, je t'ai parlé des origines de la guerre. Je t'ai dit que M. Le Myre de Vilers, envoyé extraordinaire du gouvernement français, avait tenté anprès du gouvernement de la reine un dernier et suprême effort, pour obtenir l'exécution amiable du traité de 1885, avec l'occupation de Tama-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tave par une garnison de 2000 hommes comme garantie. Rainilaiarivony, plus résolu que jamais à repousser nos légitimes revendications, y répondit en préparant l'appel de ses contingents, en ordonnant aux gouverneurs de provinces de prêcher la guerre sainte et en inondant le pays de proclamations enflammées, dans lesquelles nous étions représentés comme d'odieux envahisseurs, venus pour rançonner les populations et réduire en esclavage le peuple malgache tout entier. Ces manœuvres et ces excitations ne tardèrent pas à porter leurs fruits.

Deux Français, MM. Louvemont et Gellé, furent assassinés dans la région d'Andranoumalazaï; plusieurs établissements français devinrent la proie des flammes, après avoir été pillés par les indigènes. Les biens de nos nationaux, et leur vie même, furent partout sérieusement menacés.

A Tananarive, l'effervescence provoquée par les perfides calomnies du premier ministre devint telle, que l'on put à bon droit concevoir les craintes les plus vives sur le sort de notre envoyé extraordinaire, perdu dans la capitale hova avec une maigre escorte, au milieu d'une population déchaînée et capable de tous les excès.

Telle était la situation lorsque M. Le Myre de Vilers quitta Tananarive en faisant connaître au gouvernement de la reine qu'il attendrait à Tamatave une réponse définitive à notre ultimatum, jusqu'au 12 décembre.

C'est le 26 octobre au matin qu'il fit son exode, emmenant avec lui toute une caravane d'employés, de colons, de prêtres et de religieuses; il arriva à Tamatave le 2 novembre sans être inquiété, après huit jours d'un fatigant voyage, rendu plus pénible encore par la désertion de nombreux porteurs. Il attendit dans cette ville sous la protection du *Primauguet*, du *Dupetit-Thouars*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et du *Papin* ancrés dans le port, l'expiration du délai notifié à la cour d'Émyrne.

Le détachement d'infanterie de marine, ayant à sa tête M. le vice-résident Ranchot, prit avec les plus valides de nos compatriotes le chemin de Majunga, où il arriva le 22 novembre. Pendant ces vingt-six jours de route cette poignée de braves gens vécut dans des transes mortelles, sous la constante menace d'une agression imprévue de la part des Hovas ou des Fahavalos. Ils surent, grâce à leur vigilance et à l'énergie de leur attitude, en imposer à tous, et parvinrent après mille traverses au but de leur voyage.

A Majunga, ce détachement s'embarqua pour la France. C'était la seule troupe qui eût été maintenue à Madagascar après le traité Patrimonio. Tamatave et Majunga avaient été successivement abandonnés par nous, si bien que M. Le Myre de Vilers fut obligé d'aller attendre la réponse définitive du gouvernement hova à bord du *Primauguet*.

Les instructions remises par le gouvernement à notre envoyé extraordinaire portaient que l'ouverture immédiate des hostilités devait suivre le rejet de notre ultimatum.

En prévision de cette éventualité, qui apparaissait désormais comme inévitable, eu égard à l'état des esprits de la cour d'Émyrne, le capitaine de vaisseau Bienaimé, commandant la division navale, se prépara à occuper Tamatave et Majunga.

Sans plus différer, il fit prendre à la Réunion quelques compagnies d'infanterie de marine embarquées sur le *Peï-Ho;* elles arrivèrent à Tamatave le 3 décembre. Ces compagnies étaient commandées par le lieutenant-colonel Colonna de Giovellina.

Le 12 décembre au matin, jour de l'expiration des délais accordés au gouvernement hova, le commandant Bienaimé ayant

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

appris que les Hovas, par crainte d'un bombardement, avaient évacué la ville et s'étaient retirés dans le fort circulaire qui ferme à l'ouest la presqu'île de Tamatave, ordonna le débarquement. Des chalands sont amenés jusqu'au *Peï-Ho*, avec l'aide des colons français établis dans la ville, pour prendre les troupes : elles débarquent sans accident et marchent sur le fort. Nos éclaireurs sont accueillis tout d'abord par une assez vive fusillade; mais celle-ci ne tarde pas à se ralentir, grâce à la terreur et à la confusion semées dans les rangs des défenseurs du fort par les obus du *Dupetit-Thouars*. Vivement impressionnés par les blessures de deux de leurs officiers et de quelques soldats, les Hovas abandonnent le fort et fuient à toutes jambes vers les lignes de Farafate, où ils vont chercher un refuge contre l'artillerie de la division navale.



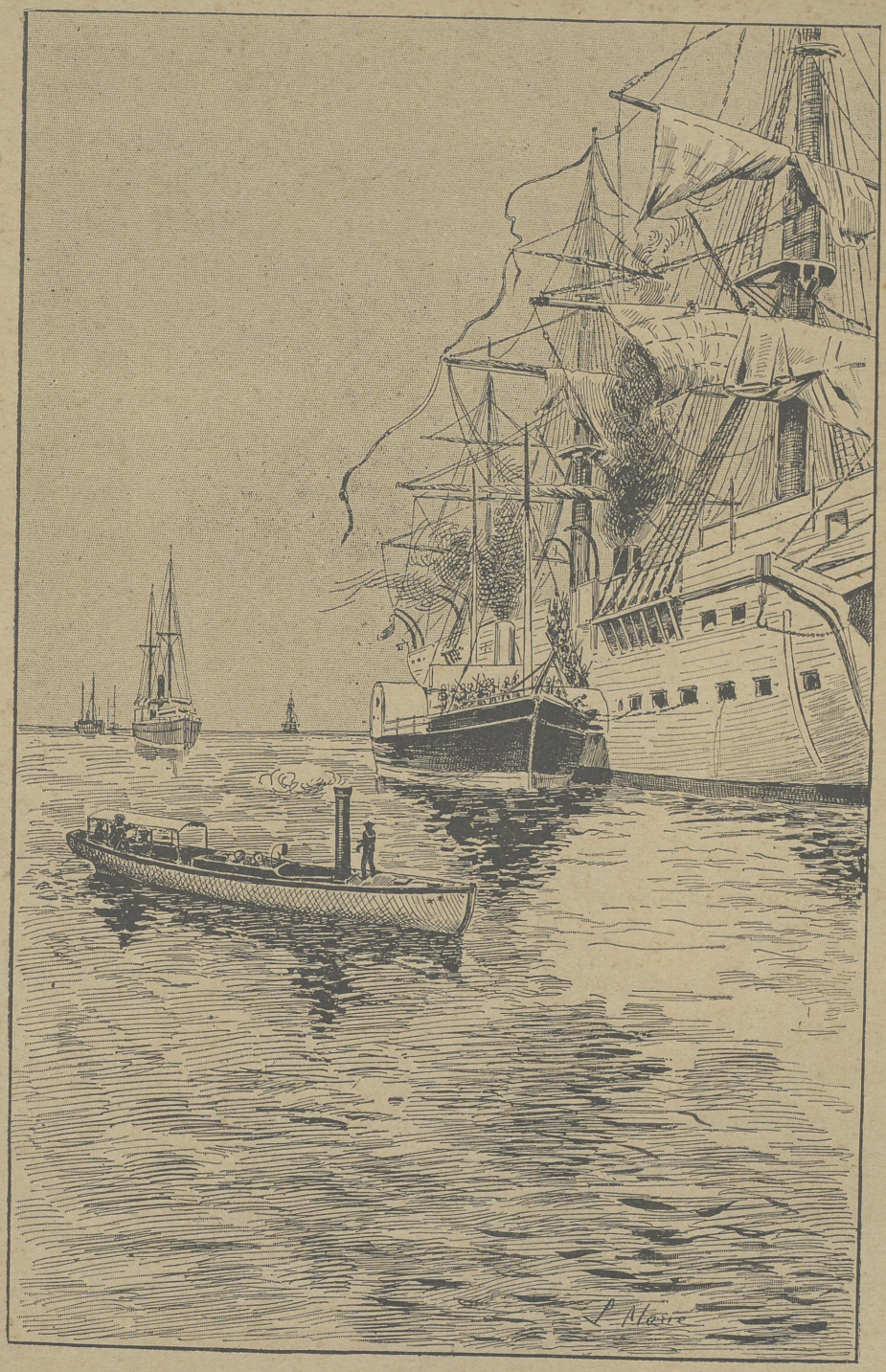
Le général Duchesne.

Le commandant Bienaimé est maître de la ville; mais il est hors d'état de poursuivre ses avantages avec le petit nombre d'hommes dont il dispose. Il déclare l'état de siège, et se borne à prescrire la restauration des défenses de la place et en particulier des forts de l'ouest pour se mettre en garde contre tout retour offensif de l'ennemi.

Quinze jours après ce premier succès, M. Le Myre de Vilers, considérant sa mission comme terminée, quittait le *Primauguet* et s'embarquait pour la France le 27 décembre.

La fin de ce mois et les premiers jours de janvier furent employés à fortifier la place de Tamatave et à observer les forces

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Les troupes débarquent du Peï-Ho.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ennemies retranchées derrière les lignes de Farafate. Cette attitude expectante, imposée à nos troupes par la faiblesse de leur effectif, — la garnison de Tamatave ne dépassa jamais 500 hommes, — se prolongea de ce côté jusqu'à la fin de la campagne. Les Hovas firent à la vérité quelques tentatives pour tâcher de nous jeter à la mer; mais elles avortèrent piteusement devant la bravoure de nos marsouins, qui en profitèrent pour leur infliger de sanglantes leçons. Ces échecs ne tardèrent pas à calmer l'ardeur de l'ennemi, car à partir du mois d'avril 1895 la garnison de Tamatave ne fut pas inquiétée.

Débarrassé de toute préoccupation du côté de Tamatave et sûr désormais d'avoir une excellente relâche sur la côté orientale de l'île, le commandant Bienaimé, après avoir donné ses instructions au colonel Colonna de Giovellina, fit route vers Majunga. Il prit, en passant à Diégo-Suarez, un détachement de 400 hommes d'infanterie de marine avec 100 artilleurs, sous les ordres du commandant Belin. Il embarqua ces troupes sur la *Rance* et la *Romanche* et vint jeter l'ancre dans la baie de Bombetoke le 14 janvier.

Les Hovas, suivant la même tactique qu'à Tamatave, avaient déjà évacué Majunga sans attendre le bombardement; ils avaient gagné les postes fortifiés échelonnés le long de la Betsiboka; aussi ce fut sans brûler une cartouche que le commandant Bienaimé put mettre ses marins à terre et s'emparer de la ville; il avait avec lui le *Primauguet*, le *Gabès* et le *Météore*.

Le 16 janvier, la *Rance* et la *Romanche* apportèrent le détachement du commandant Belin juste à point pour former la garnison de la place et la mettre sommairement en état de défense. On n'y fit, du reste, que peu de travaux; on se borna à réparer et à transformer en fortin le blockhaus, construit jadis sur le plateau

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du gouverneur au nord de la ville, afin de maintenir les Hovas à distance respectueuse.

La garnison se compléta à la fin de février par une compagnie de 250 Sakalaves venus de Diégo-Suarez.

Le 28 février, le *Schamrock* arrivait à Majunga avec le général Metzinger et le bataillon de tirailleurs algériens du commandant Debrou.

Les lettres de commandement du général lui conféraient le titre de commandant de l'avant-garde et mettaient sous ses ordres la division navale en même temps que toutes les troupes présentes à ce moment dans l'île. A Majunga même, l'avant-garde comprenait, à la date du 28 février, un bataillon d'infanterie de marine, le bataillon de tirailleurs algériens et une compagnie de tirailleurs sakalaves. Ces troupes furent grossies quelques jours après, par l'arrivée de l'affrété *Notre-Dame-du-Salut*, qui apportait une compagnie du génie, une batterie d'artillerie commandée par le capitaine Lavail, un hôpital de campagne, et un détachement des services administratifs dirigé par le sous-intendant Coppens de Norlandt.

Dès son arrivée, le général Metzinger s'occupa, de concert avec le lieutenant-colonel Bailloud et le capitaine de vaisseau Bienaimé, de compléter l'organisation de la place en vue des prochains débarquements de troupe.

Il fit construire des abris pour ses hommes avec les débris des paillottes abandonnées par les Hovas; il régla le service du port, dont la direction, vu l'importance des arrivages attendus, fut confiée au capitaine de vaisseau Marquez; il fit activer la construction de l'hôpital, élever des barrages pour loger le matériel et les approvisionnements, installer une manutention; puis il organisa le fonctionnement du service important des postes et de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE

la trésorerie. Les relations télégraphiques avec la France vont, du reste, se compléter bientôt par un câble que le *François-Arago* est en train de mouiller entre Majunga et la ville de Mozambique sur la côte africaine.

Tous les détails d'exécution de ces mesures ont été confiés au lieutenant-colonel Bailloud, qui, bien que pourvu du titre de directeur des étapes, a été chargé, dès le début, de l'installation complète de la base d'opérations, tandis que le lieutenant-colonel de Beylié a eu pour mission d'organiser, au plus tôt, le service des renseignements.

Les travaux indispensables dont je viens de parler ne furent pas sans entraîner de sérieuses fatigues pour la garnison. Ces fatigues, jointes aux cruelles épreuves de l'acclimatement, ont favorisé le développement de la fièvre, et déjà celle-ci a commencé à faire dans nos rangs de nombreuses victimes.

Aussi le général Metzinger, dans le but d'empêcher le moral de ses hommes de se laisser entamer par l'action déprimante de la maladie, prit-il la résolution de pousser une pointe hardie du côté de la Betsiboka, afin de se donner de l'air et de tâter les Hovas, dont la présence était signalée sur les deux rives du fleuve. Ceux-ci semblaient, il est vrai, garder une attitude expectante, mais ils occupaient en forces tous les postes militaires échelonnés le long de la rivière, et de plus, ils tenaient avec le gros de leurs troupes la forte position de Marowai, qui, combinée avec le fort de Mahabo situé sur la rive gauche face à Marowai, commandait en ce point toute la vallée.

La première quinzaine de mars fut consacrée à des reconnaissances hardies du cours de la Betsiboka, exécutées avec autant d'audace que d'habileté par le *Gabès* sous les ordres du lieutenant de vaisseau Serpette et le *Boëni*, petit bâtiment armé en guerre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

appartenant à M. Suberbie, commandé par l'enseigne de vaisseau Compagnon. Ces deux officiers poussèrent des pointes jusqu'à Marowai et jusqu'au fort de Mahabo, avec lequel ils échangèrent des coups de canon.

Le général, renseigné exactement par ces reconnaissances sur les forces et les positions de l'ennemi, se décida à balayer les deux rives du fleuve jusqu'à Marowai et Mahabo.

Le 24 mars, une compagnie de tirailleurs algériens, capitaine Rabaud, suivie d'une section d'artillerie, quittait Majunga, passait sur la rive gauche et marchait sur Mahabo, tandis que la colonne principale, formée avec l'infanterie de marine, trois compagnies de tirailleurs algériens, une compagnie de tirailleurs sakalaves et deux sections d'artillerie, s'avançait par voie de terre dans la direction de Marowai.

Le capitaine Rabaud bivouaquait le 26 au soir à Ankaboka à 8 kilomètres du fort de Mahabo, qu'il attaquait le lendemain au point du jour. En quelques heures, l'artillerie du fort était réduite au silence par les obus de la section d'artillerie et par ceux que le *Boéni*, embossé à 2 kilomètres de l'ouvrage, faisait pleuvoir sur les Hovas avec son canon-revolver. La compagnie du capitaine Rabaud s'empara du fort après avoir mis en fuite les Hovas par quelques feux de salve bien dirigés.

Pendant ce temps, la colonne principale, dont le général Metzinger avait pris le commandement, s'acheminait péniblement vers Marowai sous une chaleur accablante. Elle arrivait le 31 mars devant le poste fortifié de Meverane, juste au moment où les Hovas l'évacuaient. Le commandant Belin y entrait sans coup férir.

Le lendemain, 1er avril, le général marchait sur Miadana, village fortifié et fortement occupé par les Hovas. La colonne

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Les tirailleurs algériens sur la route de Marowai.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

arriva devant ce poste le 3 avril. Après une vive canonnade, suivie par quelques rapides feux de salve, nos troupes déployées s'élancèrent dans le village baïonnette basse et forcèrent l'ennemi à prendre la fuite dans le plus grand désordre. Les Hovas laissèrent dans cette première affaire une centaine de morts sur le terrain; de notre côté les pertes étaient nulles.

Cette marche en avant ne s'était pas exécutée sans de grandes difficultés. Les pluies continuelles, qui étaient tombées dans les derniers jours de mars, avaient inondé le sol et rendu les sentiers presque impraticables. Les bagages, l'artillerie s'embourbaient à chaque instant; la fièvre et le soleil faisaient leur œuvre de mort, le nombre des indisponibles allait tous les jours croissant, si bien que le général Metzinger renonça, pour le moment, à attaquer Marowai et se replia sur Majunga pour donner quelque repos à ses troupes. Il se contenta de maintenir à Ankaboka, sur la rive gauche, et à Meverane sur la rive droite, les troupes nécessaires pour garder ces deux postes importants, où il projetait d'établir deux dépôts de vivres en vue des opérations ultérieures.

Il va de soi, que ce mouvement rétrograde du général Metzinger fut célébré à Tananarive comme une victoire. La cour d'Émyrne exulta, des fêtes furent données en l'honneur de l'armée hova et des proclamations envoyées de toutes parts pour annoncer aux Malgaches l'extermination prochaine des Français.

Majunga, 8 mai.

La ville de Marowai, située à 75 kilomètres de Majunga, au nord d'un arroyo profond et encaissé, s'étend sur une longueur de plus de 2 kilomètres au pied d'une colline de 30 mètres d'altitude environ, qui domine toute la plaine. Marowai est après

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Majunga la ville la plus importante du Boëni. Reliée à Majunga par la voie fluviale et à la contrée tout entière par de nombreux sentiers, elle est le rendez-vous commercial de tous les gens du pays. Sa population se compose en majeure partie d'Indiens qui se livrent au commerce clandestin de l'or et pratiquent avec les indigènes des échanges de rafia et de cotonnades anglaises. Des potiers, en grand nombre, y fabriquent des vases de terre très appréciés dans la région.

En haut de la colline, sur les flancs de laquelle s'étage la ville, s'épanouit un étroit plateau, qui contient le rova et les logements de la garnison. Le rova est à 4500 mètres environ de la rive droite de la Betsiboka. Les versants sud et ouest sont abrupts et à peu près inaccessibles; le versant nord, au contraire, s'abaisse en pente douce du côté de Majunga.

Confiants dans la force de cette position, qui commande tous les chemins de la rive droite, les Hovas y avaient concentré 2000 hommes de leurs meilleures troupes, sous le commandement de Ramazombahaza, treizième honneur, que les troupiers français ont surnommé *Ramasse ton bazar*. Ce général avait mis à profit le répit qui lui avait été laissé après la prise de Meverane, pour relever les fortifications du rova et accumuler des défenses accessoires de toute sorte sur le plateau. Indépendamment de son artillerie de campagne, il disposait de pièces de gros calibre sans affût et placées sur le sol, de façon à battre le terrain dans toutes les directions. Elles étaient bourrées de mitraille jusqu'à la gueule.

Pour enlever cette position, qui avait été minutieusement reconnue par son état-major, le général Metzinger arrêta les dispositions suivantes :

L'attaque se ferait en trois colonnes avec le concours de la marine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La première colonne, sous les ordres directs du général Metzinger, marcherait à l'attaque par l'ouest en suivant le chemin de Suberbieville.

La deuxième colonne, commandée par le capitaine de vaisseau Bienaimé, débarquerait au sud de Marowai et exécuterait, une fois à terre, une marche convergente sur le rova de Marowai, tandis qu'un troisième détachement, formé avec les troupes stationnées à Ankaboka, traverserait le fleuve et viendrait par le sud-est menacer la retraite de l'ennemi.

Conformément à ces dispositions, les troupes de la rive droite, qui devaient prendre part à l'affaire, étaient transportées à Meverane et Ankaboka dans les trois derniers jours d'avril par les soins de la division navale, qui, de son côté, arrêtait son dispositif de combat.

La colonne du général Metzinger comprenait deux compagnies du bataillon de tirailleurs algériens du commandant Debrou, les compagnies d'infanterie de marine du commandant Belin, une compagnie de tirailleurs sakalaves et une section de 80 de montagne de la batterie Lavail.

Le commandant Bienaimé emmenait avec lui, outre la compagnie de fusiliers marins, une compagnie de tirailleurs algériens, capitaine Gatel, et une section d'artillerie.

Enfin la 12e compagnie de turcos, capitaine Vernadet, formait, avec une compagnie de tirailleurs sakalaves et une section d'artillerie, le détachement d'Ankaboka, chargé d'exécuter le mouvement tournant.

Le général Metzinger étant arrivé dans la journée du 1er mai en vue de Marowai et sachant que tout était prêt, ordonne l'attaque pour le 2 au matin.

Dès six heures du matin, le *Gabès*, escorté par le *Boéni*, arrivait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à hauteur de Marowai. Il avait voulu remonter le fleuve pour débarquer son monde à portée de fusil du village, mais il avait rencontré des bas-fonds qui l'avaient forcé de stopper à 5 kilomètres de distance environ du rova.

Malgré que cette portée fût un peu grande, le commandant Bienaimé fit immédiatement ouvrir le feu sur le fort hova par les pièces de 14 centimètres du *Gabès*. L'ennemi essaya tout d'abord de riposter à cette canonnade, mais quelques obus, qui éclatèrent dans le rova même, le réduisirent promptement au silence et le commandant Bienaimé put débarquer sa colonne près du village de Manatsinga, à 4 kilomètres au nord de Marowai.

Aussitôt à terre, l'artillerie de montagne ouvrit un feu violent contre les batteries hovas, qui ripostèrent faiblement. Il était huit heures du matin.

A peine les troupes du commandant Bienaimé commençaient-elles à s'ébranler, que le canon du général Metzinger tonnait du côté du nord-est et que l'on voyait la première ligne s'avancer compacte sur Marowai, en alternant la marche avec des feux de salve bien dirigés, si on en jugeait par l'agitation produite par eux dans le camp ennemi.

Vers neuf heures, les deux colonnes déployées se rapprochaient de la ville et échangeaient avec les Hovas une fusillade vive et continue; on était au plus fort de l'action.

Cependant la colonne d'Ankaboka était enfin parvenue à prendre pied sur la rive droite sans accident et accusait sa présence vers le sud par quelques feux de salve.

Le moment du suprême effort était venu et on pouvait espérer prendre les Malgaches dans leur rova comme dans une souricière, grâce au mouvement enveloppant de la colonne du sud.

Malheureusement, les Hovas, devinant les intentions du général

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Metzinger, n'attendirent pas que cette colonne, dont la marche, fort pénible, avait été retardée par les marais et les rizières, eût fermé le cercle autour d'eux.

Voyant leur retraite menacée, ils prirent précipitamment la fuite en abandonnant leur matériel, leurs approvisionnements et une partie de leur artillerie.

A midi, le commandant Bienaimé entrait le premier dans le rova. C'est lui qui eut l'honneur, aussi insigne que mérité, de faire hisser le drapeau français sur la première citadelle hova tombée en notre pouvoir.

L'ennemi a laissé plus de 300 cadavres sur le terrain, sans compter les blessés. De notre côté, nous avons un tirailleur algérien tué, Ouguida-ben-Hadj et cinq tirailleurs blessés. Une mitrailleuse et vingt canons en fonte restent entre nos mains.

Le brillant fait d'armes que je viens de te rapporter a fait une heureuse impression sur le général Duchesne qui en a eu tous les détails, dès son arrivée, par le général Metzinger venu à sa rencontre.

Ce n'est pas d'hier que je connais notre commandant en chef, puisque je me suis trouvé en même temps que lui au Tonkin alors qu'il était lieutenant-colonel. Je ne le trouve pas changé. Tu sais que sa qualité dominante est une ténacité à l'épreuve de tous les obstacles et de tous les coups du sort, qu'il est inébranlable dans son opinion une fois arrêtée, et intraitable sur tout ce qui est du ressort de la discipline, de la justice et de la probité. Tant par l'ordre du jour qu'il vient d'adresser aux troupes pour leur annoncer sa prise de commandement, que par son attitude et la verdeur de ses critiques au cours de la visite minutieuse de tous les services qu'il vient de faire à Majunga, le général en chef a manifesté d'une façon non équivoque sa volonté ferme d'être obéi avec exacti-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tude et célérité. On sent dans son commandement une vigoureuse énergie, et la confiance naît dans tous les cœurs.

Le débarquement des troupes bat son plein en ce moment et tu ne saurais te faire une idée de l'animation de Majunga. La rade, ou plutôt l'entrée de la baie de Bombetoke tout entière, est couverte de navires. On y voit les bateaux de guerre de l'escadre, les grands paquebots affrétés, couverts d'hommes et d'animaux attendant leur tour pour déposer leur chargement sur la plage. Et avec cela les moyens de débarquement sont à peu près nuls, car le warf projeté n'a pu être construit et les chalands destinés au déchargement sont encore en route.

Pour y remédier dans la mesure du possible, on utilise les canots à vapeur de l'escadre et toutes les embarcations qu'on a pu racoler à Majunga. On a fini par réunir cinq chalands empruntés à M. Suberbie, quatre canots à vapeur et quelques boutres. C'est avec ce matériel dérisoire qu'on procède au déchargement des navires en pleine rade. Il faut plus de quarante-huit heures pour vider chacun d'eux.

Pendant ce temps, les arrivages se succèdent sans interruption et les hommes déjà éprouvés par les fatigues d'une longue traversée, entassés sur le pont des affrétés sous un soleil de feu, s'énervent en vue de la terre, au milieu des odeurs nauséabondes et malsaines qui s'élèvent autour de tout navire au repos.

Ces complications inattendues proviennent, tout d'abord, des retards apportés dans la construction et l'envoi du matériel confectionné au Havre et à La Seyne, mais surtout des mécomptes qu'on vient d'éprouver dans la construction du warf de débarquement.

Tu sais qu'un warf en fer de 160 mètres de longueur et pourvu d'une plate-forme permettant l'accostage de deux navires à la fois, a été construit de toutes pièces en France dans les ateliers de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

marine. Il devait être installé en un point reconnu de la plage par les soins d'un ingénieur des constructions navales, qui est arrivé à Majunga avec ce matériel dans les premiers jours d'avril.

Aussitôt débarqué, l'ingénieur s'est mis immédiatement à l'œuvre; mais à peine la construction avait-elle atteint 50 mètres environ de développement, qu'il s'est aperçu qu'un fragile banc de corail succède au sable et qu'il devient impossible de pousser plus loin les travaux.

Le warf abandonné, la marine est dans l'obligation de continuer le déchargement au large, avec un matériel rudimentaire; aussi la situation empire de jour en jour, tandis que les arrivages se multiplient.

D'autre part, le nombre de coolies dont dispose la place est notoirement insuffisant. C'est à grand'peine qu'on a pu recruter environ 300 Sakalaves, alors que les travaux du port exigeraient un personnel considérable.

Sur la pointe de sable que la plage projette dans la baie, la marine dépose pêle-mêle en tas informes les sacs de farine et d'orge, les caisses de pain de guerre et de conserves de viande, les barils de vin, le matériel de l'artillerie, du génie et du service de santé, les bagages des corps et des officiers. Obligée d'opérer dans les conditions que je t'ai relatées, on ne peut bonnement exiger qu'elle classe ce matériel avec ordre et méthode. Elle le prend tel qu'il vient des cales des bateaux et le pose absolument au hasard, estimant qu'une minute perdue à le mieux disposer pourrait avoir les plus graves conséquences. Si un officier de la guerre se permet de formuler le moindre désir à ce sujet, les officiers de marine sont là pour lui fermer la bouche incontinent en prononçant le mot magique de surestaries. C'est le nom qu'ils donnent à l'indemnité qu'il faudra payer à chaque navire affrété par jour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de retard employé au déchargement, ainsi qu'il est prévu au cahier des charges.

En résumé, la marine travaille dans des conditions particulièrement difficiles, et c'est là la vraie raison de l'inextricable chaos que présente la pointe de sable, avec les amoncellements énormes de tout ce que les flancs des bateaux ont pu rejeter.

Il faut avoir vu ces montagnes de denrées et de matériel gisant à l'aventure au travers des ferrures inutilisées du warf, qui encombrent toujours la plage, pour comprendre combien la reconnaissance en est difficile pour ceux qui, d'ailleurs, faute de bras, n'arrivent pas à l'enlever assez vite. Officiers d'administration gardes d'artillerie, adjoints du génie passent leurs journées entières, les pieds dans l'eau, la tête en plein soleil, s'efforçant de retrouver et de classer le matériel qui les concerne. Et pendant ce temps, le tas augmente toujours. Le soir venu, exténués de fatigue, c'est à grand'peine s'ils sont parvenus à débarrasser le terrain tout près du bord, avant que la marée n'entraîne avec elle les objets amoncelés dont la vague baigne le pied.

Pour suppléer au manque de bras, on est obligé d'avoir recours aux troupes débarquées de la veille et à peine installées sur le plateau du gouverneur. Déplorable mesure dont la santé des hommes se ressentira à coup sûr; car l'acclimatement sur cette terre inhospitalière nécessite impérieusement un repos de quelques jours. Pour ma part, pendant la période qui a suivi mon débarquement je n'étais bon à rien, je me sentais des jambes de coton et j'avais besoin de faire appel à toute mon énergie pour me transporter d'un point à un autre. Je ne puis attribuer cette extrême lassitude qu'à un état fiévreux, qui bien certainement n'aurait fait qu'empirer par le surmenage. J'ai eu la bonne fortune de ne pas être soumis tout de suite à un travail forcé et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aujourd'hui je me sens aussi dispos que possible. Mais combien je plains les malheureux qui, sans avoir le temps de se reconnaître, sont soumis à de pénibles corvées! Nos hôpitaux à peine installés ont déjà une clientèle sérieuse... Je suis bien certain que c'est là qu'il faut en voir la première cause.

Ankaboka, 21 mai.

Le général Metzinger qui tient l'avant-garde avec toute sa bri-



La corvée de route.

gade, renforcée par le bataillon de tirailleurs sakalaves, est parti de Marowai le 12.

Au moment de se mettre en route, le général a appris qu'un parti de 2000 Hovas s'est reformé dans le poste fortifié d'Ambodimanto, au nord et non loin du village d'Androtra. Décidé à se débarrasser de ce voisinage dangereux pour ses communications, il l'a fait attaquer le 15 mai par deux colonnes, qui devaient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dessiner un mouvement enveloppant et chercher à couper la retraite aux Hovas.

La première colonne, sous les ordres du colonel Oudri, comprenait deux bataillons de tirailleurs algériens; la deuxième était formée du bataillon de tirailleurs sakalaves, commandé par le lieutenant-colonel Pardes.

Ce dernier arrive le premier en contact avec l'ennemi, qui s'est fortement retranché autour du rova d'Ambodimanto.

A la vue des Hovas, toute la vieille haine des tirailleurs sakalaves contre leurs oppresseurs se réveille brusquement. Les officiers sont impuissants à maintenir leurs hommes, qui se jettent sur les retranchements tête baissée, sans brûler une cartouche. Une terrible décharge les accueille et en couche quinze sur le sol, mais rien n'arrête les tirailleurs; en un instant ils sont au milieu de leurs ennemis, qu'ils attaquent à la baïonnette et dont ils font un affreux carnage.

Malheureusement, cette fougue intempestive des tirailleurs sakalaves a empêché le colonel Oudri d'arriver à temps sur le terrain pour cerner les Hovas, si bien que ceux-ci, comprenant toute la gravité du danger qui les menace, s'enfuient dans toutes les directions, lorsqu'ils voient apparaître sur leurs derrières la tête de colonne du colonel. Ils laissent aux mains des Sakalaves un canon Krupp, que ces derniers ramènent triomphalement après avoir tué les six porteurs. Deux cents cadavres hovas jonchent le terrain. De notre côté, nous avons perdu quinze tirailleurs; un officier, M. le lieutenant Forestou, est légèrement blessé.

Cette affaire est un brillant début pour les tirailleurs sakalaves, qui voyaient le feu pour la première fois. Ils ont fait preuve d'un entrain et d'une bravoure, qui sont assurément du meilleur augure pour l'avenir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

J'ai vu hier le lieutenant-colonel Pardes et l'ai chaudement félicité de la belle conduite de son bataillon. Il m'a montré le canon Krupp et son affût, ainsi que la vis de pointage d'une autre pièce qu'il a prise pour compléter sa collection. Il pense avoir mis trois affûts de l'ennemi hors de service.

Le général Metzinger est arrivé avec l'avant-garde à Marolambo le 18. Les difficultés du ravitaillement deviennent de plus



Charge de tirailleurs sakalaves à Ambodimanto.

en plus grandes à mesure qu'il s'éloigne de Majunga, à cause de l'insuffisance des moyens de transport. Nous avons à la vérité de la viande fraîche en abondance, grâce à la quantité considérable de bœufs qu'on a trouvés dans les gras pâturages de Marowai; mais on a toutes les peines du monde à faire arriver le pain de guerre, les petits vivres, le vin et le café.

La voie de terre ne peut être utilisée encore : ce ne sont pas

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les voitures qui manquent, mais c'est une route pour les faire circuler.

Le terrain n'est qu'une suite ininterrompue d'accidents; nous voudrions employer nos mulets comme bêtes de somme, mais étant destinés à traîner des voitures, ils sont arrivés sans bâts.

La voie fluviale qui nous reste est loin de fournir un rendement raisonnable faute du matériel nécessaire, car les chalands et les canonnières ne sont pas encore montés. Nous ne disposons que des moyens de la première heure et ils laissent fort à désirer.

Trois navires, le *Kilwa* loué au sultan de Zanzibar, l'*Ambohimanga*, unique bateau de guerre hova capturé à notre arrivée à Majunga, enfin le *Sigurd*, servent à faire la navette entre Majunga et le dépôt de vivres d'Ankaboka; ils calent trop pour remonter plus avant dans la Betsiboka. La machine de l'*Ambohimanga* est hors de service et le *Sigurd* doit lui donner la remorque. Enfin, presque à chaque voyage, il se produit des échouages dans le lit mal connu de la rivière, d'où une immobilité qui dure souvent plus de vingt-quatre heures. On voit que le système actuel de ravitaillement offre une sécurité des plus relatives.

A partir d'Ankaboka, qui est le port de Mahabo sur la rive gauche du fleuve, quelques petits canots à vapeur prennent à la remorque des chalands plats chargés de matériel et de vivres et vont les débarquer sur la rive droite à Marolambo ou autres points occupés par la 1re brigade.

Ah! que tout irait bien mieux et que de services pourrait nous rendre cette voie fluviale, si nous avions entre les mains le matériel prévu, chalands, canonnières et canots! Mais le *Brickburn*, qui nous les apportait, a été retardé dans sa marche par un abordage au détroit de Messine et nous souffrons durement de ce retard.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A l'heure actuelle, le *Brickburn* est à Majunga ; l'ingénieur et les ouvriers de la marine déploient sur leur chantier l'activité la plus grande pour hâter le montage et la mise à flot de toutes ces embarcations. On travaille fiévreusement et sans relâche, le jour sous un soleil de feu, la nuit à la lumière électrique. Mais pendant ce temps les troupes marchent, il faut assurer leur ravitaillement avec des moyens dérisoires, on avance lentement et péniblement, craignant toujours quelque mécompte.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE V

SUITE DES OPÉRATIONS MILITAIRES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE V

SUITE DES OPÉRATIONS MILITAIRES

PRISE DE MEVETANANA. — OCCUPATION DE SUBERBIEVILLE

Ankaboka, 30 mai.

C'était fête ici le 27, car la première canonnière l'*Infernale*, lieutenant de vaisseau Tracou, a fait son apparition à Ankaboka. Les troupiers, qu'on ne trompe guère et qui voient souvent très juste, ont salué l'*Infernale* de vivats enthousiastes. Pour eux la coque blanche de ce joli bateau annonçait la clôture de la période de tâtonnement, d'incubation, si l'on peut ainsi parler. Ils sentaient qu'un facteur nouveau et puissant venait d'entrer en jeu, qu'il allait donner une vigoureuse impulsion aux opérations et contribuer à les porter en avant, au delà de ces plaines basses et marécageuses, où la mort commence à faire des victimes.

C'est fête encore aujourd'hui, car un autre événement assez curieux vient de se produire, la capture du roi Sélim.

Sélim est un roi sakalave, qui règne sur toute la contrée. Il paraît servir la France, mais nous avons de bonnes raisons pour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

croire que son dévouement n'est que fictif. Nous ne trouvons pas chez ses sujets l'aide et l'assistance sur lesquelles nous sommes en droit de compter, et, ce qui est plus grave, il y aurait danger à laisser sur notre flanc, pendant que nous nous avançons dans les terres, un allié aussi tiède, qui serait peut-être demain notre ennemi. Dans ces conditions, l'enlèvement du roi Sélim a été décidé et exécuté de la manière suivante :

Le commandant d'armes d'Ankaboka, capitaine Deniau, du 200e, accompagné du lieutenant de vaisseau Pierre, qui remplit ici les fonctions de capitaine de port, du lieutenant d'artillerie Regnault et du Père Denjoy, aumônier militaire qui parle malgache et leur servira d'interprète, se rend à pied et sans escorte à 6 kilomètres d'Ankaboka, à la résidence du roi Sélim.

Ce dernier, qui a l'air d'un vénérable vieillard, les reçoit. On cause, et les Français expliquent au roi qu'il est de toute nécessité qu'il vienne de sa personne à Ankaboka. Il ne se laisse pas persuader facilement; cependant il rentre dans sa case, en disant qu'il va se préparer à suivre le capitaine, et au bout d'un moment, c'est un homme plus jeune et mieux vêtu qui en ressort, le vrai Sélim cette fois, qui avait tout écouté sans être vu et qui accompagne les officiers jusqu'au camp, suivi de quelques guerriers et de quelques hommes de sa suite. Là, devant la baraque du commandant d'armes, on lui offre des rafraîchissements, puis on lui annonce qu'il est prisonnier et on lui assigne comme logement une paillotte devant laquelle se tient un factionnaire, en lui faisant comprendre que sa vie nous répondra du bon vouloir de ses sujets.

Le commandant d'armes m'ayant invité à me rafraîchir à sa table, j'ai vu Sélim, qui a bu avec nous. C'est un homme jeune, de taille moyenne, à la barbe noire. Il est richement vêtu et son costume rappelle celui des Arabes de distinction. Il porte des pan-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

talons blancs bouffants, une veste bordée d'un galon d'or, une large ceinture de soie avec un poignard splendide. Sa tête est couverte d'un vaste turban de soie rouge. Il a huit bracelets au bras gauche et des bagues jusqu'au bout des doigts. Il ne dit mot et a l'air plutôt ennuyé. Ses gens le servent avec respect.

Ambato, 2 juin.

A présent que j'ai quitté Ankaboka, je crains de ne pas t'avoir expliqué assez clairement le rôle que doit jouer ce poste important. Ankaboka est le point terminus de la navigation des navires calant 4 mètres d'eau. Séparé par la Betsiboka du pays sillonné par les Hovas et appuyé au royaume de Sélim, dont la soumission nous est assurée, c'est un poste qui nous offre toute sécurité. Aussi est-il tout naturel qu'on ait songé à y former un sérieux dépôt de vivres, alimenté au moyen des gros bateaux. De là, les canonnières à mesure de leur mise à flot viendront, en remorquant deux chalands chacune, se charger à Ankaboka et porter dans le haut fleuve les vivres, le matériel et au besoin les hommes.

A Ambato, nous occupons les deux rives du Kamoro, près de son confluent avec la Betsiboka. Un bac a été installé pour les relier en attendant qu'un pont sur chevalets puisse être construit par le génie. Depuis Ankaboka, on trouve sur les bords de la Betsiboka des quantités de caïmans se chauffant au soleil. Ils ont jusqu'à 5 et 6 mètres de long. On leur envoie quelques coups de fusil, qui ont pour effet de les faire sauter à l'eau au plus vite. Ici ils sont tellement nombreux qu'on voit à chaque instant à la surface de l'eau comme des triangles isocèles qui se déplacent. Chacun de ces triangles, qui dépasse à peine le niveau du fleuve, est constitué par le bout du nez et les deux yeux de l'animal.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tout près du débarcadère, un immense manguier recouvre l'installation complète des services administratifs de la 1re brigade, sous-intendant militaire Pasquier. Rien de pittoresque comme ce coup d'œil. Des piles de caisses renfermant le pain de guerre encadrent le magasin de distribution où nous voyons les sacs ouverts de sucre, café, sel, haricots... A une grosse branche, qui s'étend horizontalement à 2 mètres de terre, sont pendus des quartiers de bœuf. C'est la viande fraîche abattue pour la distribution du jour. Puis la petite tente, bonnet de police du sous-intendant, contenant un petit lit de camp et une chaise pliante, une tente plus grande pour les officiers d'administration, plus loin les sacs tente-abris des hommes du détachement régulièrement tendus, les chevaux au piquet, la cuisine en plein vent. Rien ne manque à ce campement minuscule, pas même la table pliante servant de bureau sur laquelle je vois un commis établissant des états de solde. Et c'est un seul arbre qui couvre tout cela.

J'ai dîné avec le sous-intendant et j'ai trouvé à sa table, outre les officiers d'administration, deux personnages qui m'ont vivement intéressé, car ce sont des Français installés depuis longtemps à Madagascar : le docteur Lacaze, qui était médecin civil à Suberbieville avant les événements et sert actuellement dans nos rangs comme médecin de réserve, et M. Castex, contremaître de l'usine Suberbie, actuellement enrôlé dans le service des renseignements, que dirige toujours le lieutenant-colonel de Beylié. La conversation de ces deux hommes est à la fois intéressante et instructive.

La partie principale du camp est sur la hauteur. C'est là que je trouve l'artillerie avec le commandant Delestrac, le capitaine Chamblay et leurs officiers.

De l'autre côté de l'eau est établi le campement du train des équipages, capitaine Fritel, avec 300 mulets.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Construction du pont d'Ambato.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour te donner une idée de la manière dont se fait le ravitaillement, je te dirai que la canonnière l'*Infernale,* la seule que nous ayons encore vue, revient du haut fleuve où elle a poussé un chaland chargé de 12000 rations. Elle l'a laissé au camp des hauteurs dénudées, où se trouve l'avant-garde avec le général Metzinger. Dès que nous avons entendu la corne de la canonnière, nous sommes accourus sur la berge pour héler le commandant Tracou et avoir par lui des nouvelles; mais ce dernier a refusé de venir à terre et nous a répondu que le seul moyen d'obtenir des renseignements consistait à venir dîner à bord avec lui. Il a fait parvenir sur-le-champ un billet du général Metzinger au sous-intendant de la brigade et annoncé qu'il appareillerait dans la nuit. Le commandant d'armés est venu dîner à bord. Nous y avons trouvé le capitaine de vaisseau Marquez, ancien commandant du port de Majunga, aujourd'hui chef de la flottille, qui a voulu assister au premier voyage de la première canonnière, pour se rendre compte des difficultés de la navigation. Il y avait aussi le lieutenant de vaisseau Simon, officier d'ordonnance du général Duchesne, qui venait de porter les instructions de ce dernier au général Metzinger. Toi, qui as été au Tonkin, tu te rappelles la cordialité qui règne dans de semblables réunions. Il faut s'être trouvé hors de France pour s'en rendre compte. Pour ma part, une des choses qui me font aimer les campagnes coloniales, c'est cette hospitalité large et cordiale, qui se retrouve partout et toujours, quand des officiers français même inconnus se rencontrent. Et combien plus cordiale encore et plus affectueuse, quand on s'est déjà connu en France ou à l'étranger! Rien ne vaut l'intimité des soirées passées ainsi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Marololo, le 8 juin.

Je n'avais jusqu'ici circulé dans la Betsiboka que sur le *Kilwa*, le *Boéni* ou des canots à vapeur. Je viens de faire mon premier voyage en canonnière. Il semble *a priori* que rien n'est si simple que de naviguer avec un outil aussi perfectionné, qui est à fond plat et cale tout au plus 40 centimètres. Eh bien, il n'en est rien, et ce qui augmente la difficulté, c'est le chaland chargé de matériel et d'hommes, qui est fixé au flanc de la canonnière et déplace le centre de gravité de la masse. Quand il s'agit de manœuvrer dans une rivière comme la Betsiboka, pleine de rapides et de bas-fonds, on est tout surpris de la difficulté qu'on éprouve à gouverner et de voir que, malgré tous les efforts, on est parfois invinciblement poussé sur un banc de sable d'où on a toutes les peines du monde à sortir. C'est ce qui nous est arrivé. Nous nous sommes mis au plein vers 4 heures du soir et tous nos efforts pour nous déséchouer ont été infructueux. Pendant que nous épuisions en vain tous les moyens à employer en pareil cas, les indigènes de la rive gauche venaient nous examiner. D'abord nous avons vu des guerriers, le fusil sur l'épaule et la sagaie à la main. Ils ont déposé ostensiblement leurs armes avant de s'avancer tout au bord; puis sont venus des hommes sans armes, des femmes et des enfants. Tout ce monde s'est assis sur le sable, nous considérant comme un spectacle des plus curieux. Puis, pour utiliser leurs loisirs, la plupart d'entre eux se sont mis à refaire mutuellement les tresses de leurs chevelures. Chez les Sakalaves, hommes et femmes ont les cheveux tellement crépus, qu'ils ont l'habitude de les porter divisés en une infinité de tresses très fines. On comprend que dans ces conditions le soin de la coiffure absorbe beaucoup de temps, et quand on ne sait plus que faire on se coiffe.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La nuit arrive, les naturels rentrent chez eux et nous restons en rivière, fort désagréablement tourmentés par les moustiques. Au point du jour, nous reprenons nos tentatives de marche et sommes assez heureux pour démarrer.

Entre temps, la canonnière *La Brave*, portant le général en chef, nous a doublés.

Nous ne tardons pas à la suivre et à la rejoindre au confluent de la Betsiboka et de l'Ikopa; mais nous arrivons trop tard pour assister à la fusillade assez vive, qui a eu lieu d'un bord à l'autre de la Betsiboka, entre des groupes hovas et le bataillon de la légion, commandant Barre. L'ennemi est délogé, la légion et la batterie Lavail ont passé le fleuve, et nous assistons au passage à gué du 2e bataillon de tirailleurs algériens, commandant Lentonnet. Nous doublons ces derniers en canonnière et rejoignons l'avant-garde à Marololo, où elle a commencé de s'installer. Le général en chef et le général Metzinger arrivent ensemble au même point et chacun y dresse sa tente sous de beaux ombrages.

En ce moment, la 1re brigade tout entière est échelonnée de Marololo à Ambato et la 2e brigade suit le mouvement de Marolambo à Meverane.

Suberbieville, 13 juin.

Nous sommes à Suberbieville depuis quelques jours déjà et nous nous occupons fiévreusement à installer ici une deuxième base sérieuse d'opérations. Le général Duchesne a dit hier devant moi qu'il ne reprendrait la marche en avant que lorsque le magasin des subsistances posséderait une avance de cent mille rations.

Je profite de ce moment d'accalmie pour te mettre au courant des événements et du fait d'armes glorieux du 9 juin, la prise de Mevetanana.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La ville de Mevetanana, qui ne compte pas moins de 2000 habitants en temps normal, est située sur une hauteur isolée et escarpée, qui a bien 80 mètres de commandement. La crête de la colline forme un étroit plateau, qui a environ 1 kilomètre de long sur 200 mètres de large. Les flancs en sont presque verticaux à la partie supérieure, ce qui rend la position particulièrement forte.

La ville est composée en partie de maisons indiennes en briques et en partie de cases en paille et rafia. Elle se termine au nord par un rova palissadé, servant de résidence au gouverneur. Une coupure, formée par une crevasse ayant 8 mètres de profondeur et autant de large, forme un fossé naturel à l'entrée de la ville. Une autre tranchée de même profondeur sépare la ville en deux parties; on la franchit sur un pont en bois.

Quatre sentiers donnent accès à Mevetanana; mais ces sentiers fort étroits, suivant généralement la crête des contreforts, sont de plus coupés par de nombreuses crevasses. Une poignée d'hommes bien armés et abondamment pourvus de vivres aurait pu tenir indéfiniment dans une semblable position.

On savait que les généraux malgaches avaient rallié autour de Mevetanana toutes les troupes battues dans les précédents combats et qu'ils avaient en outre appelé à eux d'importantes réserves.

D'après les renseignements parvenus à l'état-major, on pouvait évaluer à plus de huit mille hommes l'effectif des troupes malgaches réunies à Mevetanana ou à Suberbieville.

Cette dernière localité avait été hâtivement fortifiée.

Suberbieville s'étend vers l'ouest, au pied même du piton de Mevetanana, jusqu'à 1 kilomètre de l'Ikopa. Ce centre industriel important comptait avant l'ouverture des hostilités 4500 habitants composés d'ouvriers indigènes, employés pour la plupart à l'usine

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Suberbie, de commerçants ou de cultivateurs. Aux premiers bruits de guerre, tous avaient gagné la brousse. Les Européens, créoles ou sujets français, s'étaient retirés à Majunga. Les Hovas, survenus après cet exode, avaient mis la ville en état de défense surtout dans le secteur nord, afin de protéger une retraite éventuelle et d'interdire à nos troupes un mouvement enveloppant entre l'Ikopa et Mevetanana.

Toute leur artillerie avait été installée sur le plateau de Mevetanana; elle comprenait, indépendamment des vieux canons en fonte couchés sur le sol et menaçant tous les points de l'horizon, deux batteries de canons-revolvers Hotchkiss, dont nous leur avions fait gracieusement cadeau en 1892; ces canons, par une bizarre ironie des événements, allaient être tournés contre nous.

Le dimanche 9 juin, à six heures du matin, les têtes de colonne de la première brigade arrivaient en vue de Mevetanana et étaient accueillies par une vive fusillade.

Cette fusillade inoffensive partait de la lisière des petits bois couronnant les mamelons ondulés, qui du pied même de la falaise de Mevetanana vont, en s'affaissant vers l'ouest, mourir sur la rive de l'Ikopa.

Le général Metzinger, après avoir rassemblé ses troupes et fait la reconnaissance du terrain, se décide à prononcer son attaque en deux colonnes.

La première, formée avec le 40e bataillon de chasseurs, commandant Massiet du Biest, attaquera la position de front, tandis que le colonel Oudri, à la tête de son régiment d'Algérie (deux bataillons de tirailleurs algériens, un bataillon de la légion étrangère), fera une attaque débordante par l'est, afin de couper si possible la retraite à l'ennemi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ces dispositions arrêtées, l'ordre de déploiement est donné. Il est huit heures du matin.

La 15e batterie de 80 de montagne, capitaine Lavail, et la 16e batterie, capitaine Chamblay, suivent respectivement le mouvement des deux colonnes.

Des feux de salve bien ajustés et quelques obus à mitraille font reculer les Hovas qui abandonnent les bois et se replient.

Nos troupes entrent dans les bois à leur tour et échangent des



Nos troupes entrent dans les bois à leur tour...

balles avec les masses ennemies qui couronnent les retranchements, en attendant que les deux batteries de montagne soient venues prendre position à 2000 mètres environ de la forteresse.

L'artillerie hova, cependant, n'est pas restée inactive. Deux batteries, établies l'une au nord du plateau, l'autre au sud, font rage contre nous. Leur tir acquiert même une précision à laquelle nos troupes ne sont pas habituées; un éclat d'obus décoiffe un officier de la 16e batterie sans l'atteindre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nos batteries ouvrent le feu à leur tour; elles réduisent promptement au silence le canon ennemi et couvrent d'obus l'étroit espace dans lequel les Hovas sont entassés. Des allées et venues précipitées, accompagnées de sourdes rumeurs dont l'écho arrive jusqu'à nous, ne tardent pas à révéler l'effet produit par notre tir dans les rangs ennemis.

Justement préoccupé de la difficulté de gravir les retranchements derrière lesquels les Hovas sont abrités, le général Metzinger prescrit à l'artillerie de chercher à ouvrir une brèche avec des obus à la mélinite.

L'ordre est aussitôt exécuté, et un premier obus lancé par la 15e batterie vient d'éclater sur la crête même du retranchement.

L'explosion de ce projectile produit un effet indescriptible. A peine le nuage de fumée noirâtre formé par l'éclatement est-il dissipé, que l'on voit les Hovas affolés courir dans toutes les directions; ils se ruent sur la porte sud en jetant leurs armes et en poussant des cris d'épouvante, que viennent augmenter encore les feux de salve du colonel Oudri. C'est un sauve-qui-peut général.

Trois autres obus à la mélinite sont tirés successivement sur la ville; après quoi le général Metzinger, jugeant le moment propice, ordonne l'assaut. Nous assistons alors à une véritable course au clocher; une admirable émulation anime nos troupes; c'est à qui aura l'honneur de faire flotter le premier les trois couleurs sur la citadelle ennemie.

Soudain un fanion tricolore se dresse sur le rova : c'est une section de la 3e compagnie de la légion, capitaine Bulot, qui, ayant mis ses sacs à terre, a pris une avance notable et a pénétré la première dans la forteresse. Elle trouve place nette.

Les Hovas se sont encore une fois dérobés avant que les deux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

colonnes aient investi la position. Ils laissent entre nos mains deux canons-revolvers, qu'ils n'ont pas eu le temps d'emmener, un grand nombre de fusils de provenance anglaise et plusieurs caisses de munitions, sans compter la grosse artillerie; deux cents cadavres environ jonchent le sol; de notre côté, nous avons deux tirailleurs légèrement blessés.

Pendant que le 40e bataillon de chasseurs entrait dans Mevetanana à la suite des légionnaires, les troupes ennemies, concentrées à Suberbieville, abandonnaient cette position et s'enfuyaient à leur tour précipitamment vers le sud, non sans avoir mis le feu à la plupart des habitations européennes, qui sont restées encore debout. La 1re compagnie du train, qui forme le convoi de la 1re brigade, voyant que le drapeau français flotte sur Mevetanana et que les défenseurs des ouvrages avancés de Suberbieville semblent avoir disparu, marche immédiatement sur la ville, où elle entre sans résistance et juste à temps pour arrêter les progrès de l'incendie et sauver quelques constructions, qui nous abritent aujourd'hui et nous sont de la plus grande utilité.

Le général Metzinger s'est installé le soir même à Suberbieville, où il a été rejoint dans la nuit par le général en chef. Ce dernier a établi son quartier général dans l'habitation de M. Suberbie. Le commandement de la place de Mevetanana est confié au lieutenant-colonel Pognard, du régiment d'Algérie.

La prise de Mevetanana et l'occupation de Suberbieville constituent un pas considérable fait dans l'œuvre de la conquête. Nous voici maîtres de tout le bas pays et de toute la partie navigable du cours de la Betsiboka et de l'Ikopa.

Cette période de la campagne, malgré le peu d'importance des événements de guerre qu'elle a provoqués, a été particulièrement laborieuse. Les fatigues parfois inutiles imposées aux troupes,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Fuite des Hovas.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aggravées encore par l'insalubrité du pays, ont fait des vides considérables dans nos rangs, et le corps expéditionnaire arrive au bout de cette première étape grandement affaibli. Pourtant les troupes ont jusqu'ici fait preuve d'un esprit de discipline, d'un entrain et d'un dévouement admirables, mais il est temps de leur donner un repos nécessaire.

Suberbieville, 25 juin.

Notre installation à Suberbieville mérite bien une courte description. Celle qui était hier la ville de l'or, et qui, je l'espère bien, le redeviendra après la campagne, n'offre plus, grâce aux incendies, que l'ombre d'elle-même.

Une longue rue, formée par la route de Marololo à Tananarive, est l'âme de la cité. Quelques maisons, espacées de droite et de gauche, sont occupées par des généraux ou des chefs de service, et tout à l'entour s'étendent les campements des troupes.

Quand on arrive de Marololo, on trouve tout d'abord l'*usine* avec ses importantes dépendances. Ce n'est pas sans un vif intérêt que j'ai vu ce qui reste de cette installation puissante et hier encore si complète. Les grands broyeurs pour le quartz aurifère, actionnés au moyen de deux turbines que met en mouvement une dérivation de l'Ikopa, sont restés sans changement; mais que de dépendances de l'usine sont saccagées, notamment le laboratoire, grand bâtiment où se faisaient les essais d'or, les analyses de terres, le traitement des minerais par le mercure et tant d'autres expériences intéressantes.

Sous des hangars très rapprochés de la route, on a installé le magasin des subsistances. C'est là que les denrées venues de l'arrière s'emmagasinent tous les jours. Leur importance va croissant, bien que l'approvisionnement soit journellement allégé par

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des distributions qui s'étendent à une brigade entière. Nous nous intéressons tous à cet accroissement, car le général Duchesne a déclaré qu'il ne reprendrait la marche en avant que lorsqu'il aurait ici une avance de 100 000 rations.

Un autre bâtiment voisin des pilons, autrefois la forge, abrite le matériel de l'artillerie. C'est un vaste atelier de charronnage, où les réparations aux voitures Lefebvre jouent déjà un grand rôle.

En suivant la rue, nous trouvons à gauche une maisonnette de deux pièces avec véranda sur trois faces. C'est là qu'est installé le service du trésor et des postes.

Plus loin, du même côté, dans une baraque qui n'a que des murs en cloison et pas de toit, nous retrouvons le service de l'Intendance de la 1re brigade.

En face, une maisonnette de quatre pièces, avec véranda, est la demeure du général Metzinger et de son état-major. A la suite, une maison plus grande est occupée par l'état-major de la division et le sympathique général de Torcy, puis une autre par le service des renseignements, colonel de Beylié.

En face, au milieu d'un parc et dominant toutes les autres, est la maison Suberbie, admirablement située, et seule pourvue d'un premier étage, véritable château qui commande la ville et les alentours. C'est la demeure du général en chef. Il y loge avec son escorte et ses officiers d'ordonnance.

Puis les maisons s'éclaircissent, et les quelques paillottes que l'on trouve encore sont des dépendances de l'hôpital. J'allais oublier trois baraques dans la direction du sud, affectées l'une au colonel Oudri, du régiment d'Algérie, l'autre au colonel Palle, directeur de l'artillerie, la troisième au lieutenant-colonel Marmier, directeur du génie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Plus au sud sont les campements des légionnaires et des tirailleurs algériens, à l'ouest celui des chasseurs à pied, à l'est, sur les pentes qui descendent de Mevetanana, celui de l'artillerie, batteries de 80 de montagne.

Pendant les premiers jours passés à Suberbieville, la viande fraîche a fait défaut; il n'était plus possible, en effet, d'acheter sur place les bœufs nécessaires, comme on l'avait fait précédemment, et cela par la bonne raison que nous ne trouvions plus ni indigènes, ni troupeaux. Force a été de recourir aux conserves de viande et de diminuer la ration. Il est vrai que le général en chef, sur la demande du service de l'intendance, a autorisé les corps à faire des battues dans le pays environnant, pour tâcher de capturer les bœufs errants échappés aux troupeaux considérables que les Hovas ont poussés devant eux. D'après les traces que nous avons relevées et les renseignements recueillis, on peut évaluer à 10 000 têtes ce que nos ennemis ont emmené pour faire le vide devant nous. Au reste, depuis le passage de la Betsiboka, nous ne trouvons plus un seul être humain. Tous les villages sont abandonnés et brûlés. Nous sommes en plein désert.

Les battues organisées ont permis aux hommes de prendre quelques bœufs, qui ont été abattus par le service des subsistances et répartis équitablement entre les divers corps. Mais ces mesures d'expédient n'ont pas été de longue durée, car les troupeaux que nous avions demandé d'urgence à l'arrière sont arrivés par convois échelonnés, et les distributions normales ont repris immédiatement.

On donne ici 500 grammes de bonne viande de bœuf par homme de troupe et par jour. Cette forte ration contribue puissamment à aider nos soldats à lutter contre l'action anémiante de la contrée.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce qui, par exemple, est bien fâcheux pour la santé des hommes, c'est le travail de la route. Le général en chef, en vue de faciliter nos communications avec la base d'opérations de Majunga, a prescrit l'établissement d'une route carrossable de Majunga à Suberbieville. Le haut intérêt qui s'attache à une œuvre semblable est hors de discussion, mais le malheur pour nous est que nous n'ayons à notre disposition ni coolies chinois, ni travailleurs annamites, pas même des noirs d'Afrique ou des Sakalaves, auxquels on puisse confier la partie matérielle et fatigante du travail. Aussi est-ce le soldat français, qui, au lieu de se reposer en se préparant à l'assaut final, est obligé de piocher en plein soleil et de creuser la route à la sueur de son front.

On ne voit pas encore ici un seul de ces mercantis qui suivent partout les armées.

L'élément civil est uniquement représenté d'abord par M. Ranchot, l'ancien résident de Tananarive, qui accompagne le général Duchesne comme délégué du ministre des Affaires étrangères, ensuite par les représentants accrédités de la presse, qui sont : MM. Fabert, de l'*Agence Havas;* Delhorbe, du *Temps*, chevalier de la Légion d'honneur; Tinayre, du *Monde illustré;* Pagès, du *Gaulois*, et Boudouresque, du *Petit Marseillais*. Inutile d'ajouter que nos relations avec ces messieurs sont des plus cordiales. Rien d'amusant comme de voir M. Tinayre se mettre en face d'un paysage avec du papier blanc et de l'encre de Chine. Il tire de ce qu'il voit des effets merveilleux, et vous campe un homme en deux coups de pinceau avec une rapidité que je ne me lasse pas d'admirer.

Le général Duchesne vit seul avec ses officiers d'ordonnance et M. Ranchot.

Le général de Torcy mange avec les officiers de l'état-major de la division. A cette table hospitalière règne une grande affa-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bilité. C'est du reste une des qualités maîtresses du général, qui joint à un grand savoir universellement reconnu l'urbanité la plus parfaite et la distinction la plus absolue.

Je ne te parlerai que pour mémoire de l'intendant Thoumazou, chef des services administratifs, car tu as dû le connaître au Tonkin. Voilà bien l'intendant comme il les faudrait tous. Il a calculé lui-même tous les nécessaires en approvisionnements pour toute la campagne, et réglé les envois dès le début, afin que chaque navire partant de France emporte un peu de tout, et que les premiers hommes débarqués ne trouvent pas certaines denrées en excès, et d'autres en déficit. Seul des chefs de service du corps expéditionnaire, il a insisté auprès du ministre pour choisir son personnel ; aussi la confiance qui règne dans l'intendance entre le chef et ses subordonnés et l'inaltérable bon vouloir de ces derniers a eu pour effet de rendre l'exécution du service absolument irréprochable. Hier encore j'entendais dire à l'état-major : « Le service qui marche le mieux de tout le corps expéditionnaire est certainement celui de l'intendance. »

Il m'est difficile de te parler de M. Émery-Desbrousses, chef du service de santé. Les fièvres ne lui ont pas encore permis de nous rejoindre. On constate chez les nombreux médecins sous ses ordres le plus absolu dévouement. Ils font de merveilleux efforts pour satisfaire à la tâche si dure qui leur incombe, mais quel malheur que leur matériel ait été si mal préparé en France, et qu'on les ait comblés d'appareils prothétiques au détriment de la quinine et des médicaments !

Je ne t'ai rien dit du général Metzinger. Tu dois te rappeler l'avoir vu à Hué, comme lieutenant-colonel, en 1885. C'est toujours, comme autrefois, l'officier énergique et parlant peu, actif et payant de sa personne dès que l'occasion s'en présente.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je ne connais pas encore assez le général Voyron pour pouvoir l'apprécier. Il a l'air d'un homme aimable, mais on sent qu'il ronge son frein de tenir l'arrière-garde.

Le colonel Oudri, qui commande le régiment d'Algérie, m'est particulièrement sympathique. Il est rare de trouver un homme aussi complet et un type d'officier plus accompli...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VI

SUITE DES OPÉRATIONS MILITAIRES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VI

SUITE DES OPÉRATIONS MILITAIRES

COMBATS DE TSARASOTRA ET DU BERITSOKA. — PRISE D'ANDRIBA

Suberbieville, 2 juillet.

Pendant que nous activons de tout notre pouvoir la construction de la route et l'arrivage des denrées et du matériel sur notre deuxième base d'opérations, nos ennemis ne perdent pas leur temps. Après la défaite de Mevetanana, les généraux hovas ont rallié leurs troupes et appelé de Tananarive de nouveaux renforts. Enhardis par notre séjour à Suberbieville, qu'ils ont considéré comme un aveu d'impuissance, entretenus soigneusement par les excitations et les renseignements mensongers de la cour d'Émyrne dans cette idée que notre marche de Mevetanana a épuisé nos forces, que nous sommes décimés par la fièvre, et qu'il leur sera facile d'avoir raison des débris du corps expéditionnaire dispersés entre Suberbieville et Majunga, ils ont résolu de tenter avec leurs meilleures troupes une attaque contre nos avant-postes.

Il faut te dire que ces derniers sont formés de trois compagnies

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

occupant la situation suivante : la compagnie de pointe au village de Tsarasotra, à 25 kilomètres au sud de Suberbieville, les deux autres au village de Behanana, à 6 kilomètres en arrière de la précédente. Ces deux postes sont organisés défensivement.

Le 29 juin au point du jour, la 6e compagnie du régiment d'Algérie, capitaine Castel, qui occupait le poste de Tsarasotra avec une section de la 16e batterie d'artillerie et un peloton du 10e escadron de chasseurs d'Afrique, était sous les armes et prenait sa formation de marche pour exécuter une reconnaissance dans les environs du poste, lorsque la section d'avant-garde, commandée par le lieutenant Augey-Dufresse, se trouva tout à coup, à peine sortie du village, en présence d'une troupe considérable de Hovas.

La pointe d'avant-garde échange avec l'ennemi quelques coups de fusil et se replie sur l'avant-garde. Celle-ci s'arrête et se déploie en dirigeant sur les Hovas des feux de salve qui couchent sur le sol quelques-uns des leurs, sans toutefois arrêter leur marche.

L'ennemi, renonçant à sa prudence habituelle, paraît avoir, cette fois, des intentions nettement offensives. Deux fortes colonnes marchent par le sud et par l'ouest à l'attaque du village de Tsarasotra et ne sont plus qu'à 500 mètres du poste. Une troisième colonne, dont on voit la tête à 3 kilomètres environ, forme réserve et dessine un mouvement tournant du côté de l'est. On ne peut pas évaluer à moins de 2000 hommes l'effectif des troupes dont nous allons avoir à repousser l'attaque.

Le commandant Lentonnet, accouru en toute hâte dès les premiers coups de feu, se rend compte de la gravité de la situation. Il expédie aussitôt une estafette à Suberbieville, appelle à lui les deux compagnies de Behanana et donne avec un admirable

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sang-froid ses ordres en vue d'une résistance désespérée dans le village même de Tsarasotra.

L'artillerie se met en batterie à la sortie du village; les cavaliers mettent pied à terre. Le périmètre de la petite terrasse sur laquelle le poste est établi se garnit en un clin d'œil de défenseurs. Les malades prennent leur fusil. Les coolies kabyles, les



Le commandant Lentonnet expédia aussitôt une estafette.

convoyeurs, sous les ordres du lieutenant Brémond, officier d'approvisionnement du bataillon, sont prêts à faire le coup de feu.

Cependant les Hovas continuent d'avancer en couvrant de balles les abords du village; l'une d'elles atteint et blesse mortellement le lieutenant Augey-Dufresse. La compagnie Castel riposte par des feux de salve, qui finissent par arrêter l'élan de l'ennemi au moment où il n'est plus séparé de nous que par une centaine de mètres.

A ce moment, le commandant Lentonnet, jugeant qu'il faut

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

profiter de l'hésitation produite par nos feux dans les rangs de l'assaillant, autorise le capitaine Aubé, du service des renseignements, qui avait sollicité l'honneur de prendre part au combat, à se jeter avec une section de vingt-cinq tirailleurs, tenue jusqu'alors en réserve, sur les têtes des colonnes ennemies. Le capitaine Aubé se précipite, l'épée haute, sur les Hovas avec ses vingt-cinq turcos, qui jouent avec ardeur de la baïonnette.

Cette irruption soudaine sème l'épouvante dans les rangs ennemis. Les deux colonnes se disloquent, tourbillonnent, se heurtent l'une contre l'autre et, finalement, les Hovas prennent la fuite dans le plus grand désordre, sans attendre que leur troisième colonne soit venue les dégager.

Nos deux pièces d'artillerie sont alors traînées à bras sur le bord même de l'escarpement, qui domine la plaine et font escorte aux fuyards avec leurs obus; la fuite devient une véritable débandade. L'attaque des Hovas est définitivement repoussée à 9 heures du matin, au moment précis où les deux compagnies de Behanana arrivent en ligne pour secourir la compagnie Castel.

Quarante cadavres hovas jonchent les abords du village; on ramasse une trentaine de prisonniers cachés dans les hautes herbes.

De notre côté nous avons à déplorer des pertes cruelles : le lieutenant Augey-Dufresse, frappé d'une balle au flanc dès le début de l'action, expire trois heures après des suites de sa blessure; le caporal Sapin, des tirailleurs algériens, a été tué sur le coup d'une balle au cœur; un canonnier et quatre tirailleurs sont blessés plus ou moins grièvement.

Cependant, le cavalier parti le matin de Tsarasotra à franc étrier arrivait à Suberbieville vers 9 heures, annonçant que le commandant Lentonnet était entouré, mais qu'il comptait repousser l'ennemi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cette nouvelle ne fut pas sans produire un grand émoi dans l'état-major. Le général en chef fit immédiatement partir, avec ordre de forcer la marche, la 4e compagnie du bataillon Lentonnet, trois compagnies de chasseurs à pied, sous le commandement du lieutenant-colonel Massiet du Biest et les deux sections restantes de la batterie Chamblay.

Ces troupes, parties à midi de Suberbieville, arrivaient à la tombée de la nuit à Tsarasotra, où le général Metzinger, qui était parti le matin en reconnaissance sur le bord de l'Ikopa avec ses officiers d'ordonnance, venait d'arriver à son tour.

La soirée du 29 juin fut employée à exécuter des reconnaissances dans toutes les directions, afin de reprendre le contact avec l'ennemi. L'une d'elles signala un gros rassemblement sur le plateau du Beritsoka, qui commande toute la plaine à 7 kilomètres à l'est de Tsarasotra.

Le général Metzinger, résolu à poursuivre le succès de la veille et à compléter la rude leçon donnée aux Hovas par le commandant Lentonnet, se décida à les attaquer au point du jour et prit ses dispositions en conséquence.

Les chasseurs à pied devaient aborder l'ennemi de front, pendant que le bataillon Lentonnet se déploierait au nord-est pour menacer son flanc droit. Les ordres furent donnés dans la nuit; les troupes s'ébranlèrent une heure avant le petit jour.

Au lever du soleil, le général Metzinger put voir un magnifique camp de trois cents tentes environ parfaitement alignées. Les Hovas, renseignés sur nos intentions par leurs émissaires, étaient déployés sur le front de bandière du camp et semblaient attendre notre attaque avec une assurance narquoise.

L'artillerie ouvre aussitôt son feu et les obus du capitaine Chamblay commencent visiblement à inquiéter les Hovas. A la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

faveur du trouble qu'ils jettent dans les rangs ennemis, les troupes du général Metzinger progressent en soulignant leur marche par des feux de salve bien dirigés, mais les progrès sont lents à cause des difficultés du terrain très rocailleux et coupé d'escarpements difficiles à gravir. On arrive cependant à 200 mètres environ de la ligne ennemie. A ce moment les chasseurs à pied, jaloux des lauriers cueillis la veille par les tirailleurs, mettent la baïonnette au canon et s'élancent au pas de course sur les Hovas.

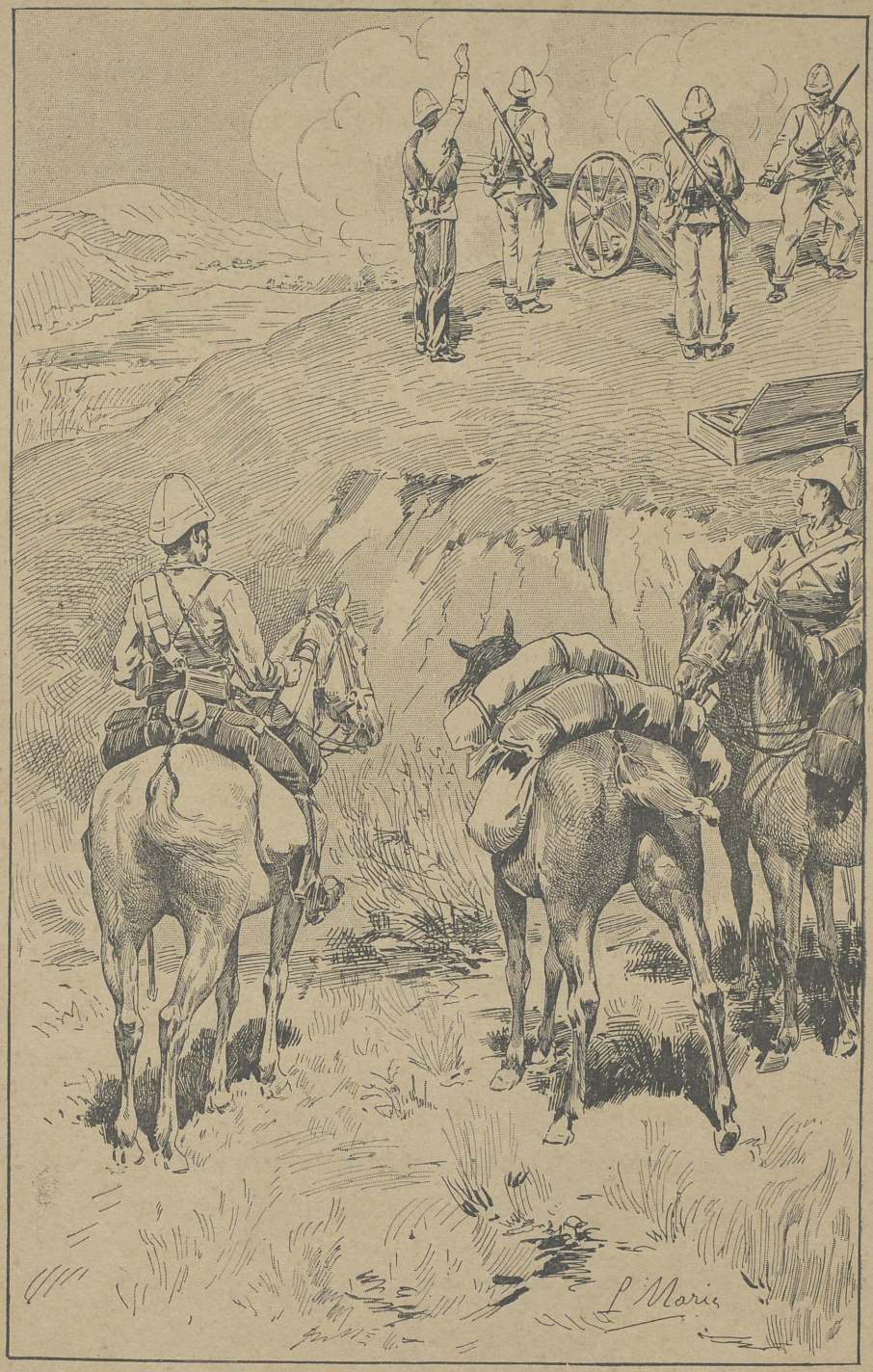
A la vue de ces trois compagnies courant à toute vitesse au cri formidable d' « En avant! » poussé par trois cents poitrines, le courage des Hovas chancelle; ils vont et viennent dans un curieux effarement et paraissent tenir conseil. Puis, soudain, une énorme débandade se produit, on voit fuir dans toutes les directions, disparaître au fond des ravins, des nuées de *lambas* [1] blancs au milieu desquels nos obus viennent répandre la confusion et l'épouvante. En moins d'une demi-heure on a fait région nette; quelques prisonniers et de nombreux blessés abandonnés par l'ennemi, restent seuls entre nos mains. Les chasseurs à pied pénètrent dans le camp : ils y trouvent des vivres et des munitions en abondance, un canon, le drapeau que la reine venait de confier au fils du premier ministre, investi récemment des fonctions de généralissime, et jusqu'aux *filanzanes* [2] des chefs. Ceux-ci, abandonnés par leurs porteurs dès les premiers coups de canon, ont dû se sauver à pied comme de vulgaires soldats.

Pendant que ce camp de trois cents tentes tombait ainsi au pouvoir des chasseurs à pied, une section de tirailleurs algériens,

1. Le *lamba* est la pièce d'étoffe qui sert de vêtement aux Hovas et dans laquelle ils se drapent.

2 La *filanzane* ou *fitacon* est un siège fort primitif pourvu d'un marchepied et fixé à deux barres de bois, que quatre porteurs mettent sur leurs épaules. L'usage de la filanzane est très répandu.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



L'artillerie ouvre le feu...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le lieutenant Grass en tête, escaladait audacieusement un plateau voisin, sur lequel se trouvait un second camp de moindre importance.

En débouchant sur le plateau, nos braves tirailleurs se voient entourés et assaillis par une multitude de Hovas. Sans se déconcerter, ils poussent des cris féroces et se ruent sur leurs ennemis, qu'ils abattent autour d'eux à coups de baïonnette ou à coups de crosse de fusil; l'un d'eux tue un chef à bout portant. Pendant ce temps, le reste de la compagnie arrive à la rescousse et les Hovas se sauvent en désordre, laissant un canon entre nos mains.

Le combat du 30 juin nous a coûté un officier et dix hommes blessés.

Suberbieville, 5 juillet

Mon cher ami,

Comme suite à ma dernière lettre, je t'envoie copie des deux documents suivants :

ORDRE DE LA BRIGADE N° 17

Avant d'adresser son rapport au général en chef, le général commandant la 1re brigade a à cœur d'adresser ses félicitations aux troupes du 2e bataillon du régiment d'Algérie, du 40e bataillon de chasseurs, de la 16e batterie d'artillerie et du 10e escadron de chasseurs d'Afrique, qui ont pris part aux combats de Tsarasotra et du Beritzoka.

Toutes ont rivalisé d'ardeur, les unes pour repousser les assauts répétés d'un ennemi très supérieur en nombre, les autres pour se porter sur la position ennemie, malgré la fatigue d'une marche de nuit.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

D'importants résultats ont été la récompense de leurs efforts. Outre ses nombreux morts et blessés, l'ennemi a perdu les tentes de ses deux camps, son drapeau, un de ses deux canons, et tous ses approvisionnements en vivres, munitions, effets, etc.

Le succès aurait été complet, s'il n'y avait pas à déplorer la perte de M. le lieutenant Augey-Dufresse et du caporal Sapin, du 1er tirailleurs, et les blessures du lieutenant Audierne, de l'adjudant Miche, du sergent-major Constantini, des caporaux Valentin, Palluel et Quay, du chasseur Méjevan, du 40e bataillon de chasseurs à pied, du canonnier Raz, de la 16e batterie, du sergent Larbi-Mohamed-ben-Chabar, du caporal Camisard et des tirailleurs Cadi-Mohamed-ben-Moktar, Chaban-ben-Sliman, Mohamed-el-Haoussin et Saïd-ben-Mohamed, du 2e bataillon du régiment d'Algérie.

Tsarasotra, le 30 juin 1895

Le Général commandant la 1re brigade,

METZINGER.

ORDRE GÉNÉRAL N° 48

Le général en chef cite à l'ordre du corps expéditionnaire pour leur belle conduite dans les combats des 29 et 30 juin autour de Tsarasotra :

Service d'état-major. — Infanterie de marine : M. le capitaine Aubé, du service des renseignements, pour avoir sollicité le commandement de la principale contre-attaque, l'avoir dirigée avec la plus grande énergie et avoir réussi à conserver jusqu'à l'arrivée des renforts un point très important pour sa défense (combat du 29 juin).

Régiment d'Algérie. — M. le commandant Lentonnet, pour l'in-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

telligente énergie avec laquelle il a défendu le poste confié à son commandement (combat du 29 juin).

M. le lieutenant Grass, pour être arrivé des premiers sur la crête derrière laquelle se trouvait le second camp hova, s'être jeté avec quelques hommes sur un groupe ennemi qu'un chef ramenait au combat et avoir tué ce chef d'un coup de revolver (combat du 30 juin).

M. le sous-lieutenant Kacy, pour avoir conduit une des contre-attaques et avoir fait subir à l'ennemi des pertes importantes en tués, blessés et prisonniers (combat du 29 juin).

Les sergents Chéreau, Moktar-ben-Daïf et Brochet, les caporaux Redersdorf et Mohamed-M'Ahmed, pour avoir des premiers escaladé une crête rocheuse, défendue par un ennemi très supérieur en nombre, l'avoir chargé à la baïonnette et l'avoir coupé de son camp.

Le caporal Camisard, pour, étant blessé à l'attaque d'une crête défendue par un ennemi supérieur en nombre, avoir poussé son escouade en avant sans se préoccuper de rester seul (combat du 30 juin).

40e bataillon de chasseurs à pied. — M. le capitaine Delanney, pour avoir poussé la chaîne qu'il commandait jusqu'à 200 mètres de l'ennemi sans riposter et, après quelques feux bien dirigés, l'avoir résolument chargé à la baïonnette (combat du 30 juin).

10e escadron de chasseurs d'Afrique. — M. le lieutenant Corhumel, pour avoir défendu, avec ses hommes à pied, une des faces du camp et avoir, par son sang-froid, arrêté l'ennemi qui le prenait d'écharpe (combat du 29 juin).

Le maréchal des logis Millet, le brigadier Clavère, pour avoir très vigoureusement secondé leur officier de peloton, qui défen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dait avec ses hommes à pied une des faces du camp (combat du 29 juin).

16e batterie. — M. le capitaine Chamblay, pour avoir, après une longue marche de jour et de nuit, amené sa batterie au combat en triomphant de tous les obstacles du terrain, et avoir réussi à éteindre par son feu celui de l'ennemi (combat du 30 juin).

Le maréchal des logis Lesage, pour avoir montré une grande énergie dans la conduite de sa pièce et le réglage du feu, donnant à tous le meilleur exemple de sang-froid et de bravoure (combat du 30 juin).

Fait au quartier général à Suberbieville, le 3 juillet 1895.

Le Général commandant en chef,
CH. DUCHESNE.

Suberbieville, 16 juillet 1895.

Mon cher ami,

Nous avons eu ici un 14 juillet des plus brillants, et je m'en réjouis, car cette fête a produit chez nos hommes une utile diversion aux pertes journalières causées par la maladie et a permis de remonter leur moral et d'exalter leur patriotisme.

Dès 7 heures du matin, toutes les troupes de la garnison étaient en place pour la revue.

Un soleil radieux, dont l'ardeur n'était pas encore assez vive pour incommoder les hommes, éclairait joyeusement la vaste prairie, dans laquelle évoluaient, au pied même des derniers contreforts du piton de Mevetanana, les bataillons et les batteries.

Le cadre choisi pour cette parade était merveilleusement fait pour en rehausser l'éclat.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A droite, en sortant de Suberbieville, on voit se dresser à l'horizon le piton rocheux de Mevetanana, avec ses pentes abruptes et ses hautes falaises, au pied desquelles s'étagent des contreforts mamelonnés, dont la haute végétation et la sombre verdure se détachent sur la terre rouge.

A gauche, des bois d'un vert tendre, nuancé par la diversité même des essences qu'ils renferment, s'étendent à perte de vue le long de l'Ikopa, dont on voit de distance en distance miroiter les flots argentés à travers les clairières des taillis.

Devant soi s'étale la prairie, dans laquelle se massent les troupes et comme fond de tableau, la succession de mamelons arides et dénudés que nous avons dû parcourir en venant de Sakoabé.

Il est 6 heures et demie; des cavaliers sillonnent la pelouse au galop de leurs montures, les officiers d'état-major vont et viennent affairés, les commandements retentissent, répétés par l'écho des bois.

Les baïonnettes scintillent au soleil en un mélange d'uniformes, dont la diversité, malgré le peu d'éclat de la tenue coloniale, fait le plus saisissant effet.

Bientôt chacun est à sa place dans un ordre de bataille et un alignement irréprochables.

On y voit des chasseurs à pied, des tirailleurs algériens, des artilleurs avec leurs pièces, des sapeurs du génie, des chasseurs d'Afrique, le train avec ses convoyeurs kabyles et ses conducteurs sénégalais, qui, la main à la bride de leur mulet, se font remarquer par leur attitude martiale et impassible.

A 7 heures précises, le général Duchesne, à cheval, entouré de son état-major et des chefs de service, apparaît. Tous les clairons sonnent aux champs et jettent au vent leur joyeuse fanfare.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'éclat de cette sonnerie à 2000 lieues de la terre de France fait vibrer tous les cœurs; quelque chose comme un frisson court sur le front de la ligne de bataille, qui présente les armes et se fixe en une immobilité de pierre.

A l'aspect de ces soldats, la tête haute, le regard fier, malgré l'empreinte que les misères subies ont laissée sur leurs mâles visages, on se sent étreint par une profonde émotion, un légitime sentiment d'orgueil.

Le général Duchesne passe sur le front des troupes. Celles-ci défilent ensuite avec un ensemble parfait et à 8 heures regagnent d'un pas léger et clairons en tête leurs divers campements.

L'après-midi a été consacré à des jeux de toute sorte organisés par des officiers et destinés à mettre un peu de joie dans le cœur des troupiers en leur rappelant la chère France.

Ce fut d'abord une pêche miraculeuse à la dynamite dans le bassin d'amenée des turbines, organisée et présidée par le capitaine d'artillerie Baquet. Après avoir admiré les magnifiques gerbes d'eau produites par l'explosion, on jeta sur l'herbe de beaux poissons, dont la chair savoureuse alla le soir enrichir l'ordinaire du soldat.

On organisa ensuite, dans la grande rue de Suberbieville, des courses de bagues pour cavaliers montés en chevaux arabes, des courses à la cruche pour Sénégalais et Kabyles montés sur des mulets, enfin des courses de vitesse rappelant les fantasias arabes, auxquelles les Kabyles prenaient part avec toute l'ardeur qu'ils mettent à ces espèces de joutes.

Le soir, après dîner, un punch réunissait tous les officiers chez le général en chef.

Le général Duchesne n'avait pu qu'à grand'peine trouver assez de verres pour en offrir un à chaque invité; il en avait de toutes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les formes et de toutes les dimensions, ce qui, du reste, n'avait fait qu'augmenter le pittoresque de la réunion, sans rien lui enlever de sa cordialité.

Le général en chef a parlé avec la rondeur et le chic militaire dont il a le secret. Après s'être excusé sur la variété des récipients, que dans son dénuement il était obligé d'offrir à ses convives, il a manifesté le regret de n'avoir pas autour de lui tous les officiers du corps expéditionnaire sans exception, pour leur dire qu'il est fier de les commander et pour les remercier, au nom de la France, des beaux exemples de dévouement, d'abnégation et de vaillance qu'ils n'ont cessé de donner depuis le commencement de la campagne.

Puis il a terminé ainsi :

« En ce moment, il est nécessaire que nous nous sentions les coudes. Rappelons-nous qu'aujourd'hui la France a l'œil sur nous. Nous serons dignes d'elle.

« Messieurs, je bois à la France, au Président de la République, à tous les chefs de notre armée, et aussi à nos familles, à tous ces braves gens qui nous portent tant d'intérêt. »

Je termine ma lettre, mon vieil ami, sur ces mots simples mais partant du cœur, qui ont su trouver un écho dans l'âme de tous les assistants.

Camp du Beritsoka, 28 juillet.

Hourrah! mon cher ami, nous avons repris la marche en avant. Sur la réclamation du général Voyron, commandant la 2e brigade, le général en chef vient de décider que chacune des deux brigades du corps expéditionnaire prendra alternativement la tête et tiendra l'avant-garde. Il a prescrit en outre à chaque

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bataillon d'exécuter, sur le point même où il se trouve, un tronçon de route de deux à trois kilomètres de longueur, pendant que le service de l'intendance, aidé par le train, échelonnera en arrière des dépôts de vivres pour alimenter les troupes.

On comprend combien, dans ces conditions, la marche est lente et pénible pour des hommes déjà éprouvés par le labeur incessant des premiers mois et par les rigueurs du climat, mais nous avançons et cela seul relève le moral.

Il m'est arrivé cette nuit une bien bonne histoire. Ma tente était dressée dans un endroit un peu isolé, sur le plateau rocheux du Beritsoka. Grâce à l'absence de terre végétale, les piquets tenaient mal dans les cailloux. Bref, au milieu d'une nuit des plus noires et pendant que je dormais profondément, le vent est devenu tout à coup assez violent et j'ai senti brusquement mon lit mis en batterie et ma tente renversée. Je suis sorti de là-dessous comme j'ai pu et me suis mis en quête de mon ordonnance, ce qui n'était pas chose facile. Enfin, l'ayant réveillé, j'ai voulu le ramener sur le lieu du sinistre; mais le plus drôle de l'affaire est que je ne pouvais plus le retrouver. Je ne voyais autour de moi que des rochers blanchâtres, qui se ressemblent tous; ma tente, aplatie, se confondait avec eux et ce n'est qu'au bout d'un temps assez long que nous avons pu la reconnaître. Le vent était froid et mon costume des plus légers. Enfin l'édifice a été redressé, consolidé tant bien que mal et j'ai repris mon somme. Il était temps.

ORDRE GÉNÉRAL N° 59

Au moment où, suivant la disposition du programme général de marche du corps expéditionnaire, la 2e brigade, retenue trop longtemps contre son gré dans la zone de l'arrière, prend à son

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tour la tête du mouvement en avant, le général commandant en chef tient à exprimer à la 1re brigade sa satisfaction pour la façon dont elle a accompli depuis près de trois mois sa mission d'avant-garde. Il associe tout particulièrement à ses félicitations les compagnies du génie, qui ont accompli sur le chemin déjà parcouru des travaux techniques considérables et ont subi, par ce fait, de cruelles réductions d'effectif.

L'une et l'autre des deux brigades du corps expéditionnaire vont maintenant alterner périodiquement dans ce rôle, que rend singulièrement plus laborieux l'obligation de poursuivre sans relâche la construction de la route. Elles rivaliseront de zèle dans ce travail pénible mais indispensable au succès final, et continueront de faire preuve de l'esprit de dévouement et de l'ardeur au travail qu'elles n'ont cessé de montrer dans le secteur affecté à chacune d'elles depuis qu'il est devenu nécessaire de le leur imposer.

Le général en chef ne laisse pas ignorer d'ailleurs à MM. les Ministres de la guerre et de la marine l'étendue des efforts et des sacrifices que cette obligation impose aux troupes du corps expéditionnaire.

Camp des Sources, le 2 août 1895.

Le Général commandant en chef,

CH. DUCHESNE.

Camp des Sources, 4 août.

Le pays a complètement changé d'aspect. De Majunga à Marololo, c'est la plaine avec quelques ondulations de terrain. De Marololo à Tsarasotra, les ondulations s'accentuent, mais on ne s'élève guère au-dessus de 100 mètres. En escaladant le Beritsoka, nous entrons dans une région absolument nouvelle; par delà, ce n'est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus qu'une succession ininterrompue, je ne dirai pas de collines, mais de pitons en nombre incalculable, et qui se dressent dans toutes les directions. C'est à travers cette forêt de pics qu'il faut nous aventurer sans que rien nous guide, si ce n'est une énorme masse granitique qu'on voit de très loin, dès qu'on parvient à une hauteur suffisante, et qui est, paraît-il, la *montagne d'Andriba*.

Tous les pitons que nous voyons sont à pentes raides et abruptes. Les vallées qui les séparent ressemblent à des entonnoirs, au fond desquels il n'y a pas à songer à faire une route, et la seule solution pour continuer notre marche consiste à escalader successivement tous les sommets qui se présentent, sans trop nous écarter de la direction générale. Et c'est dans un pareil milieu qu'il faut tracer une voie carrossable, au travers des granites et des argiles dures qui alternent sous nos pioches.

Du camp, situé sur une hauteur dénudée, nous voyons une herbe verte dans les fonds à droite et à gauche; mais il faut suivre des sentiers de chèvre pour y puiser l'eau qui nous est nécessaire, et ce sont de tels casse-cou, qu'on hésite à y envoyer chevaux et mulets.

Andjiéjié, 20 août.

La misère augmente tous les jours, cher ami. Nous sommes de plus en plus jaunes et, bien que nous séjournions sur des pitons, la fièvre continue son œuvre de mort. Tous les corps sont réduits dans des proportions fantastiques, les Européens surtout. Je viens de voir le colonel Bizot, qui commande le 200e. Il me dit que sur 2 400 hommes qu'il a embarqués de France, il en a à peine 900 capables de combattre. Le bataillon de chasseurs présente un déchet analogue. Ne parlons pas du génie, car il y a bel

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Leurs cadavres, qu'on n'a pas le temps d'enterrer, répandent sur la route une odeur nauséabonde.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

âge que certaines compagnies sont anéanties. Celle qui a été chargée de construire le pont sur la Betsiboka comptait 200 hommes au départ de Marseille. A Suberbieville, elle n'en avait plus que 17, cadres compris. Aujourd'hui, grâce à un sérieux renfort venu de France, son effectif est remonté à une soixantaine d'hommes. L'artillerie est fort éprouvée. La légion étrangère l'est moins. Enfin les troupes noires, tirailleurs algériens, haoussas, sénégalais, tiennent bon. Par exemple, ce qui n'a aucune consistance, ce sont les conducteurs kabyles enrôlés pour la campagne. La plupart d'entre eux tombent faibles sur la route ou au camp, encombrent les ambulances, loqueteux, misérables, et, quand il faut marcher, se couchent et abandonnent le service.

Les chevaux arabes, quoique amaigris, soutiennent bien leur rôle. Les mulets, vivant beaucoup de privations, ont les flancs écorchés par le bât. Beaucoup crèvent en route, et leurs cadavres, qu'on n'a pas le temps d'enterrer, répandent sur la piste que nous suivons une odeur nauséabonde. Heureux quand ils ne tombent pas dans un ruisseau, dont ils empoisonnent l'eau que, confiants, nous buvons ensuite.

Il ne faudrait pas te figurer cependant que la misère nous porte au noir. Jamais de la vie. Ce serait mal connaître le troupier français. On rit et on plaisante de tout. On s'invite d'une popote à l'autre, et on se donne des dîners qui, ma foi, avec un peu d'astuce, arrivent à présenter une certaine mine. C'est toujours le bœuf qui en fait le fond, mais il y a une telle variété dans cet animal ! cervelle, rognons, foie, filet, pieds, cela devient même embarrassant. Quant aux plats sucrés, le triomphe c'est le baba au rhum des légionnaires. Ingrédients : pain de guerre, tafia réglementaire, et sucre cristallisé de la distribution. Rien de plus. J'en ai goûté, et je puis t'affirmer que lorsqu'on a bien faim on ne le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trouve pas absolument indigeste. Là franchement, ce n'est pas très bon, mais enfin ça change, ça étonne, ça amuse, et c'est tout ce qu'il faut.

J'ai fait hier une nouvelle connaissance, elle n'est pas banale : une tête couronnée, s'il te plaît. Je veux parler du prince *Saïdina-Hassan-ben-Sultan-Saïd-Omar*, des îles Comores. Il a bien voulu venir prendre l'absinthe à ma popote, et comme il ne boit pas de liqueurs fortes, je lui ai fait servir en remplacement une tasse de thé.

C'est un homme de vingt à trente ans, mince et bien découplé, parlant le français, et aussi l'anglais et l'arabe. Il est coiffé du fez rouge, porte un pantalon noir et une redingote de même avec la croix de grand officier de l'ordre royal d'Anjouan. Sa tenue est complétée par un sabre oriental assez beau et un riche poignard.

Il m'a expliqué que son frère aîné est sultan de la Grande Comore, son second frère sultan d'Anjouan.

L'archipel des Comores se compose de quatre îles principales, dont je viens de citer les deux plus grandes. La troisième, Mayotte, appartient à la France, et la quatrième, Mouély, est à une petite reine catholique, actuellement en pension à Bourbon.

Cette petite reine est la fille d'un Hova, qui, vivant en mauvaise intelligence avec les grands de la cour d'Émyrne, résolut de s'expatrier et vint chercher fortune à Mouély avec une bande d'aventuriers. Il se présenta en voyageur de marque, fit des cadeaux aux ministres et finalement s'empara du pouvoir. Pendant que la petite reine est en pension, la régence est confiée à son frère aîné ; mais on ne veut pas de lui pour roi, car il est trop cruel. On lui reproche de mettre ceux qui lui déplaisent en prison et de les faire mourir en trois jours. Le climat de Mouély est le plus malsain de l'archipel.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le prince Saïdina est venu nous rejoindre pour se présenter au général Duchesne et mettre sa noble épée au service de la France. Comme je lui demandais ce qui l'avait déterminé à quitter sa famille pour accomplir cet acte de dévouement à notre cause, il m'a répondu avec beaucoup de feu : « Je ne saurai jamais reconnaître assez les honneurs que la France a prodigués à ma famille, car mon père et mon frère sont chevaliers de la Légion d'honneur. »

J'avoue que je voudrais voir beaucoup de Français attacher un aussi grand prix au ruban rouge.

Le prince appartient à la religion musulmane.

A Anjouan comme à Tananarive, la noblesse est conférée par les femmes. Le prince Saïdina nous explique que ce procédé est le seul rationnel. En effet, nous dit-il, un prince trouve une femme quelconque à son goût, il l'achète et en a un fils. Vous ne voulez pas, je pense, que ce soit un prince, car il a du sang d'esclave dans les veines. Une princesse, au contraire, ne se mésalliera jamais avec un esclave et ne pourra supporter que la société d'un homme noble. Il y a donc beaucoup plus de garanties.

J'enregistre cette appréciation qui ne me paraît pas trop mal formulée et je ne puis m'empêcher de penser à un autre Oriental qui me disait un jour avec bonhomie : « Je laisserai mon héritage au fils de ma sœur, car je suis absolument certain qu'il est mon neveu et qu'il a de mon sang dans les veines ; pour mes propres fils, je ne puis avoir que des présomptions. »

Ambodiamontana, 25 août.

Nous venons de parcourir assez vivement les étapes d'Antsiafabositra, du camp de la Cascade et d'Ambodiamontana. Nous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sommes au pied du pic d'Andriba, cette énorme masse de granit, qui nous a servi de point de direction depuis un mois.

Nos ennemis, qui avaient placé là une batterie, avaient accumulé de part et d'autre du sentier qui passe au pied du pic, et sur toutes les hauteurs avoisinantes, des ouvrages de défense de toute espèce.

C'est la brigade Voyron qui, le 20 août, tenant l'avant-garde, vit tout à coup devant elle ce luxe de redans, de lunettes et de blockhaus. La quantité de terre ainsi remuée accusait un travail de main-d'œuvre considérable.

L'ancien marché d'Andriba, centre commercial des plus importants, où se réunissaient chaque semaine des milliers d'indigènes avant l'ouverture des hostilités, est situé au sud d'une plaine mamelonnée affectant la forme d'un cirque circulaire de 6 kilomètres de diamètre. Ce cirque est entouré d'une ceinture d'assez hautes montagnes, dans laquelle un ruisseau tributaire de la rivière Kamolandy au nord, et la rivière Mamokomita au sud ouvrent deux étroits passages.

Dans la plaine et à l'ouest se dresse le pic d'Andriba, surmonté d'une étroite terrasse dominant au loin le col et la vallée du Kamolandy. L'altitude du sommet est de 880 mètres. La région était autrefois placée sous l'autorité d'un 14e honneur, qui résidait à Malatsy.

La position, formée par le pic d'Andriba à l'est et les hauteurs d'Ambontana à l'ouest, est très forte par elle-même et commande le défilé donnant accès dans le cirque.

Les Hovas, sur les indications de l'Anglais Graves, avaient encore augmenté la force naturelle de cette position par les travaux de défense ci-après :

Une ligne de tranchées avait été ouverte dans le défilé pour en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

interdire l'entrée. Le pic d'Andriba avait été garni de plusieurs batteries, flanquées elles-mêmes par une grande batterie construite au pied du pic et enfilant le défilé. A l'ouest, un important ouvrage de campagne avait été installé sur les hauteurs situées en arrière d'Ambontana, afin de prendre des vues sur la vallée du Kamolandy et de battre tout le terrain des approches du côté du nord. J'ajoute que ces défenses devaient forcément être attaquées de front en raison même des hauteurs abruptes, qui leur servaient de point d'appui à gauche et à droite.

Le 21 août au matin, la brigade Voyron arrive en vue des retranchements ennemis, où l'on aperçoit une multitude de soldats hovas couronnant les crêtes.

Le général Voyron déploie aussitôt ses troupes et descend dans le lit du Kamolandy. Il a à sa gauche le bataillon de tirailleurs sakalaves et le bataillon de tirailleurs haoussas, sous les ordres du colonel de Lorme, tandis que le colonel Bouguié commande à droite une colonne composée de deux bataillons du 13e régiment d'infanterie de marine. Ces deux colonnes sont appuyées par les 8e et 9e batteries de montagne de l'artillerie de marine; une compagnie du génie, capitaine Ferrand, marche en tête de la première colonne; un peloton de chasseurs d'Afrique surveille l'aile gauche de la ligne de bataille et cherche à s'élever sur le flanc droit de la position ennemie.

Après une marche des plus pénibles à travers des rochers et des fondrières, la première colonne débouche du fond de la vallée du Kamolandy et arrive à portée de fusil du village d'Ambodiamontana occupé par les Hovas.

Accueilli par une vive fusillade, le colonel de Lorme lance sur le village les tirailleurs sakalaves; ceux-ci s'en emparent, mais pas assez tôt pour empêcher les Hovas d'y mettre le feu. Dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leur ardeur, les Sakalaves poussent l'ennemi jusqu'au village d'Ambontana, qu'il évacue avec la même précipitation. Il est en ce moment deux heures. Le général en chef, qui observe le combat, voyant que les troupes sont dans un état de lassitude extrême, ordonne de surseoir à l'attaque des ouvrages et de prendre quelques heures de repos.

Les Hovas, enhardis par ce répit inespéré, font ouvrir le feu à toutes leurs batteries. Des obus arrivent dans le village d'Ambontana ; l'un d'eux tue un tirailleur sakalave et en blesse un autre. C'est le seul mal que nous ait fait cette artillerie, dont les détonations se multiplient avec une rapidité qui tient du prodige. C'est un épouvantable vacarme. Une masse de projectiles arrive sur nous et vient mourir ou éclater à 500 ou 600 mètres en avant de nos lignes. La plupart sont dirigés contre la 9e batterie, capitaine Bergeret, qui a pris position à hauteur d'Ambodiamontana et qui se dispose à lutter seule contre toutes les batteries hovas. Un combat d'artillerie s'engage alors. Malgré les effets meurtriers de nos obus, dont les balles vont frapper les Hovas derrière leurs retranchements, ceux-ci ne font pas mine de cesser le feu ; pourtant la nuit arrive et met fin à la lutte.

Pendant ce temps, la brigade Metzinger est arrivée sur le théâtre de l'action ; le commandant en chef a sous la main toutes ses forces disponibles, pour attaquer le lendemain au point du jour la ligne fortifiée des Hovas ; il donne ses ordres en conséquence.

Le 22 au matin, la brigade Voyron s'ébranle ; les tirailleurs haoussas marchent en tête ; ils ont pour objectif le grand ouvrage, qui appuie le flanc de la ligne ennemie. Ces braves africains s'avancent en rampant sans brûler une amorce, cherchant le corps à corps ; mais les retranchements, si bruyants la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

veille, restent muets. Arrivés à 100 mètres de l'ouvrage, ils se précipitent à l'assaut; pas un coup de fusil ne se fait entendre du côté de l'ennemi et les Haoussas constatent avec un désappointement curieux à voir que l'ouvrage est vide. Il n'y a pas un seul Hova en vue; l'armée ennemie a déménagé à la cloche de bois et s'est encore une fois dérobée devant nos troupes.

Cette retraite, du reste, était à prévoir, car pendant la plus grande partie de la nuit, les Hovas ont incendié les nombreux villages qui entourent le marché d'Andriba et bien des gens ont pensé avec raison que ces actes de vandalisme pouvaient être le prélude du plan de campagne héroïque cher au premier ministre et qui consiste à battre en retraite prudemment en faisant le vide devant nous.

La prise d'Andriba a fait tomber entre nos mains un canon-revolver, de nombreuses pièces sans affût, des munitions en grand nombre, des fusils, des sagaies, etc. Malheureuscment les Hovas ont détruit ou emporté tous les approvisionnements en riz et en paddy, que l'on comptait trouver dans le pays. C'est une déception grave et faite pour donner à réfléchir, eu égard à la distance qui sépare le corps expéditionnaire de sa base de ravitaillement.

Si, en effet, les Hovas sont décidés à tout brûler et à tout détruire derrière eux, il ne faut plus songer à vivre sur le pays, lorsqu'on sera entré dans les riches plaines de l'Imérina, et il faut de toute nécessité réunir à Andriba les vivres nécessaires pour permettre aux troupes de gagner Tananarive d'une seule traite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VII

SUITE DES OPÉRATIONS MILITAIRES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VII

SUITE DES OPÉRATIONS MILITAIRES

LA COLONNE VOLANTE. — PRISE DE TANANARIVE

Camp de Mangasoavina, 8 septembre.

C'est décidément à Mangasoavina, à 6 kilomètres au sud de l'ancien marché d'Andriba, que s'opère la concentration des hommes, des mulets et des vivres, destinés à former la colonne volante et à tenter le suprême effort sur Tananarive.

L'endroit est merveilleusement choisi au confluent du Mamokomita et du Fierengalave. Un plateau dénudé au centre de la position est consacré au magasin des subsistances, et c'est là que nous avons la distraction journalière de voir arriver avec la plus grande méthode les denrées destinées aux convois de la colonne. Comme la place ne manque pas, elles sont alloties, dès leur arrivée, par journée de consommation et devront comporter 25 jours de vivres pour tout l'effectif, hommes et animaux. Cette disposition a pour but de permettre de placer en tête de chaque convoi les mulets porteurs du premier jour, puis ceux du deuxième et ainsi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de suite. Elle aura l'avantage de mettre les distributions à faire à l'abri de tout gaspillage et de tout mécompte. Il est entendu, en outre, que, si par suite d'accident, la charge d'un ou plusieurs mulets est compromise, la ration du jour correspondant sera réduite en conséquence, mais qu'on ne touchera jamais aux vivres du lendemain. On libérera ainsi méthodiquement un nombre de mulets à peu près connu d'avance et on les renverra à date fixe sur l'arrière pour servir aux ravitaillements ultérieurs.

Autour de ce magasin aux vivres, auquel tout le monde ici s'intéresse et où chacun vient journellement voir l'état d'avancement des lots, sont installés sur les hauteurs voisines tous les corps qui ont successivement rallié la tête de colonne.

Chacun d'eux a bien souffert et n'est plus que l'ombre de lui-même ; mais, malgré tout, ces débris sont heureux de se revoir, de se sentir les coudes. L'escadron de cavalerie, jadis si brillant, ne compte plus qu'une quinzaine de cavaliers parmi lesquels deux trompettes, qui nous ont joué hier soir l'extinction des feux en fanfare. Tu ne saurais croire combien cette musique, que nous n'avions pas entendue depuis longtemps, nous étreignait le cœur, et comme ces notes cuivrées sont bien faites pour exalter l'ardeur du soldat.

Le dernier coup de pioche a été donné à la route qui s'arrête ici. Enfin ! Que de morts seraient encore en vie parmi nous, si ce travail néfaste avait pu cesser plus tôt !

ORDRE GÉNÉRAL N° 68

Officiers, sous-officiers, caporaux, soldats et marins,

Les éléments mobiles du corps expéditionnaire viennent, grâce à d'énergiques et persévérants efforts, en refoulant l'ennemi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

partout où celui-ci a tenté de les arrêter, d'atteindre l'extrémité sud de la plaine d'Andriba. J'ai décidé de ne pas pousser plus loin le travail de construction de la route carrossable, qui s'imposait jusqu'ici comme une conséquence inévitable du mode de constitution de nos convois, et de poursuivre les opérations contre



Un Kabary

Tananarive avec une colonne dotée d'effectifs et de moyens de transport réduits.

Cinquante lieues de France, à peine, nous séparent de Tananarive, vingt-cinq environ traversent encore une zone montagneuse et à peu près déserte; le reste est en Émyrne, province très cultivée, très peuplée, où sont concentrées presque toutes les ressources de l'île. Si donc la première partie de la marche nous prépare encore des difficultés matérielles et des privations, nous pouvons espérer trouver dans la seconde des facilités relatives et quelques compléments de bien-être.

Quoi qu'il en soit, la France compte sur nous pour mener à bien la tâche commencée et au succès de laquelle ses intérêts et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

son honneur sont engagés comme les nôtres ; elle continue à nous suivre avec une sympathie passionnée, dont les télégrammes du gouvernement m'apportent presque journellement la preuve.

Vous élèverez vos cœurs à la hauteur des nécessités d'une situation qui n'exige plus que quelques semaines d'énergie physique et morale, aux termes desquelles vous aurez, outre la satisfaction d'un grand devoir, simplement et laborieusement rempli, celle d'avoir accompli une tâche que la nature du pays rendait plus difficile qu'on n'eût pu l'attendre, celle d'avoir ajouté une belle page à nos annales militaires et de vous être préparé de glorieux et impérissables souvenirs personnels.

La nécessité de proportionner ce dernier effort à nos moyens matériels, celle aussi de maintenir la chaîne des transports si péniblement créée et entretenue entre Majunga et Andriba, m'oblige à laisser ici et en arrière beaucoup d'entre vous qui aspiraient aussi à l'honneur de monter de haute lutte à Tananarive. Je partage le regret qu'ils en éprouvent. J'apprécie très haut les services qu'ils nous ont déjà rendus et que continuent à nous rendre tous ceux qu'un austère devoir retient à des titres divers sur cette longue ligne d'étapes. Je connais leurs énergiques et persévérants efforts, qui seuls nous permettent d'entreprendre la marche accélérée qui va nous mener en Émyrne, et je compte que tous sauront les poursuivre.

Je n'oublierai ni les uns, ni les autres, en faisant connaître au gouvernement au prix de quels dévouements, de quels efforts, de quels sacrifices nous aurons mené à bien notre mission, et la France es confondra dans un même sentiment d'estime et de gratitude.

Fait au quartier général de Mangasoavina, le 8 septembre 1895.

Le Général commandant en chef,
CH. DUCHESNE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mangasoavina, 10 septembre.

Le moment approche où la colonne volante va s'ébranler. Je profite du répit d'aujourd'hui pour te donner quelques détails sur l'organisation et le fonctionnement de la ligne d'étapes.

Ainsi qu'il était facile de le prévoir, la route construite entre Majunga et Marololo, faite au prix de si cruels sacrifices, n'a plus été utilisée du jour où le matériel fluvial a été en état de pourvoir au ravitaillement du corps expéditionnaire, en sorte que la véritable ligne d'étapes, suivie par les divers convois, n'embrasse, en réalité, que la portion de la route comprise entre Marololo, point terminus de la navigation fluviale et Andriba.

Tu remarqueras qu'après certaines hésitations l'idée de former à Suberbieville la base secondaire d'opérations a été abandonnée, le jour où il a été démontré que les canonnières ne pouvaient qu'accidentellement, et de loin en loin, atteindre ce poste. A partir de ce jour, le magasin aux vivres de Suberbieville n'a plus été affecté qu'aux besoins de cette place et de celle de Mevetanana, et la base secondaire s'est constituée à Marololo avec des approvisionnements considérables.

De Marololo à Andriba la ligne d'étapes a été divisée en neuf tronçons séparés par les gîtes ci-après :

1° Marololo, point initial ;
2° Beratsimanana ;
3° Behanana ;
4° Le Ponceau, gîte principal ;
5° Camp des Sources ;
6° Andjiéjié ;
7° Antsiafabositra, gîte principal ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

8° Camp de la Cascade;

9° Kamolandy;

10° Mangasoavina (6 kilomètres au sud d'Andriba), troisième base de ravitaillement.

A chaque gîte est affectée à titre permanent une section de ravitaillement, qui fait journellement la navette d'un gîte à l'autre. Les approvisionnements sont ainsi transportés de l'arrière à l'avant, de proche en proche et par bonds successifs.

La route carrossable est desservie par des voitures Lefebvre, attelées généralement à un mulet. Quelquefois on en attelle deux, mais on trouve d'ordinaire plus avantageux de garder les attelages à un seul mulet et de diminuer le chargement. La section de ravitaillement, qui fait le service entre Antsiafabositra et La Cascade, bien que n'ayant qu'une distance réduite à franchir, ne comporte plus que des mulets de bât, en raison des difficultés particulières du terrain.

Les postes du Ponceau et d'Antsiafabositra, où l'on a organisé des magasins de transit importants, sont qualifiés de gîtes principaux d'étape. Enfin c'est à Mangasoavina que les convois déposent les vivres destinés à la colonne légère. Ce poste est donc bien une troisième base d'opérations, en vue de la marche décisive sur Tananarive.

Étant donné l'effectif des hommes appelés à prendre part à la colonne légère et qui dépassera 4000 rationnaires, c'est un stock de 250 à 300 tonnes de vivres, qu'il a fallu, en un rien de temps, concentrer à Mangasoavina.

Tâche si difficile, eu égard aux entraves apportées journellement dans les transports par les voitures Lefebvre, que l'on est à se demander comment on a pu en venir à bout.

D'un poste à l'autre, en effet, la route est encombrée par les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

débris de ces véhicules. On en voit dans tous les fossés, au fond de tous les ravins, les brancards cassés, la caisse d'un côté, les roues de l'autre. Certainement, on peut évaluer à plus de 3000 le nombre de ces voitures complètement hors de service. Celles qui roulent ont toutes des brancards de circonstance, faits avec des arbres coupés le long de la route.

Et cependant les transports s'effectuent, les denrées arrivent, chacun comprend si bien l'importance du moindre retard que les soldats, de terrassiers se font convoyeurs. Fantassins, cavaliers, artilleurs s'offrent d'eux-mêmes pour transborder le chargement des voitures, bâter les mulets, aider en un mot de tout leur pouvoir et avec un admirable esprit de solidarité les braves soldats du train des équipages, dont on ne saurait trop vanter le zèle et le dévouement.

Certes, les troupes ont fait jusqu'ici tout leur devoir, plus même que leur devoir, mais les hommes du train se sont distingués entre tous par une indomptable énergie dans l'exécution d'une besogne aussi ingrate que modeste.

Sans eux, et aussi pour rendre à chacun la justice qui lui est due, sans l'intelligente activité et l'habile direction du service de l'intendance, nous ne verrions pas aujourd'hui le plateau de Mangasoavina couvert de vivres de toute espèce, parfaitement allotis et prêts pour le départ. Et puisque je viens de parler de ces bons tringlots, qui constituent le premier cadre de toutes ces navettes de ravitaillement, je me hâte d'ajouter que, par suite des vides considérables, faits par les fièvres et la dysenterie, ils ont dû être doublés et triplés en officiers et en hommes, venus de batteries d'artillerie ou de compagnies d'infanterie désorganisées, que chacun de ces convoyeurs d'emprunt a rivalisé de zèle et mérite les mêmes éloges; enfin, et par-dessus tout, il faut rendre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

hommage au zèle éclairé et à l'intelligente initiative du colonel Palle, qui, quittant la direction supérieure de l'artillerie pour celle du service des étapes, a su inculquer à tout ce personnel son ardent patriotisme et en obtenir des prodiges.

De semblables résultats sont d'autant plus admirables que l'état sanitaire des troupes est devenu des plus lamentables.

Malgré l'abaissement de la température dans les régions élevées où l'on est parvenu, la fièvre et la dysenterie sévissent cruellement et font tous les jours de nouvelles victimes.

Les 4 000 hommes de relève récemment envoyés de France ont bien relevé les effectifs, mais cet appoint passe inaperçu en présence du nombre sans cesse croissant de malades, qu'il faut laisser en arrière et renvoyer à Majunga, par le voyage de retour des navettes, pour les rapatrier.

Aussi quelle déception pour former la colonne volante!

Le 200e de ligne ne peut fournir qu'un seul bataillon comptant 240 hommes valides à l'effectif.

Les chasseurs à pied ont jeté leur dernier feu au combat du Beritzoka. Les déchets produits dans leurs rangs par la marche sur Andriba sont tels, qu'on ne peut humainement leur demander un nouvel effort. Deux de leurs compagnies sont échelonnées sur la ligne d'étapes; les deux autres, composées d'hommes anémiés, à peine en état de porter les armes, resteront à Mangasoavina.

Seuls les tirailleurs algériens et les deux bataillons du régiment colonial (Sakalaves et Haoussas) peuvent encore faire bonne figure.

En résumé, 4 000 combattants valides vont marcher sur Tananarive; tout ce qui reste en arrière est frappé par la maladie ou l'épuisement et ne peut être utilisé comme troupes actives.

C'est au point qu'ici, où on va laisser 1 200 hommes une fois

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la sélection faite, on aura peine à trouver des soldats assez vigoureux pour monter la garde dans les postes qu'on a dû établir autour du camp, afin de le mettre à l'abri d'une surprise.

Tananarive, 6 octobre.

Mon cher ami,

Nous sommes à Tananarive, maîtres de la capitale du peuple hova, et cette campagne si dure et si meurtrière a reçu enfin son digne couronnement. Mais avant de te décrire le pays d'Imerne[1] et de te narrer en détail la prise de Tananarive, je reprends mon récit à notre départ d'Andriba.

La colonne volante formée en trois groupes est partie de Mangasoavina les 14, 15 et 17 septembre.

Le 16, au matin, la brigade Metzinger, qui tenait l'avant-garde, rencontre au défilé de Tsinainandry, cinq à six mille Hovas, fortement établis avec neuf canons et de nombreux ouvrages. On se lance à l'attaque, les tirailleurs algériens et sakalaves escaladent les pentes sous le feu de l'ennemi et le délogent. Ce dernier laisse entre nos mains un canon et quatre-vingts morts. Nous avons eu un Sakalave et deux légionnaires grièvement blessés.

Le lendemain, après ce brillant fait d'armes, dans lequel les Hovas se sont mieux défendus que de coutume, la colonne se remet en marche, et gagne Kinadjy à travers des sentiers à pic; elle arrive en vue des monts Ambohimena, dont les hautes falaises se dressent devant nous, d'un bout à l'autre de l'horizon, comme un formidable rempart protégeant le sol sacré de l'Imérina contre l'invasion étrangère.

1. Imerne, Imerina ou Emyrne, plateau central, pays hova.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La température s'est notablement abaissée en approchant du plateau central; les nuits sont froides, on respire un air pur et vivifiant, qui ragaillardit les hommes et ramène un peu de gaieté sur leur visage.

Nous avons devant nous un inextricable chaos de hautes montagnes; trois sentiers permettent d'en faire l'ascension. Le sentier central est le meilleur; il est suivi par la colonne, qui chemine péniblement au milieu de rochers gigantesques, en côtoyant à chaque instant d'affreux précipices.

La marche est lente et pénible.

A peine l'avant-garde a-t-elle commencé à gravir les premiers contreforts de la chaîne, qu'elle se trouve en présence de quinze mille Hovas abrités derrière une ligne formidable d'ouvrages barrant la route et couronnant les crêtes environnantes. On peut évaluer à six ou sept kilomètres le développement de cette ligne de retranchements.

L'apparition de nos troupes est saluée par une violente canonnade, qui selon l'habitude ne nous fait aucun mal.

Le général en chef fait serrer sur la tête de la colonne et envoie des officiers reconnaître le front de la position ennemie. Les rapports de ces reconnaissances sont peu rassurants; les dispositions prises par l'adversaire annoncent une résistance préparée de longue main; tous les ouvrages sont garnis de lambas blancs et les Hovas auront la partie belle, s'ils ont un peu de cœur, au milieu des innombrables défilés dont ils occupent les crêtes, pour faire pleuvoir sur la colonne une grêle de projectiles.

Les conjonctures sont, on le voit, des plus graves; cependant le général en chef n'hésite pas; il se rappelle que dans les précédentes rencontres, les Hovas ont toujours pris la fuite sous la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

menace d'un mouvement tournant et il se décide à tenter à nouveau cette manœuvre.

Un détachement composé de deux compagnies et d'une section d'artillerie est aussitôt formé; il reçoit l'ordre de prendre le sentier de droite, qui permet, à la faveur d'un long détour, de tourner par la gauche toutes les positions retranchées de l'ennemi et de menacer ses communications.

Pendant ce temps, la colonne se déploie et engage sur toute l'étendue du front un combat traînant. Suivant leur coutume, les Hovas mènent grand tapage avec leurs canons et leurs fusils. La lutte traîne ainsi quatre heures durant, notre ligne progressant lentement et sans grandes pertes; quelques tirailleurs et légionnaires seulement sont légèrement blessés.

Tout à coup, le bruit de plusieurs feux de salve se fait entendre à la gauche des Hovas. Leur canon se tait aussitôt comme par enchantement, leur fusillade cesse et l'on peut voir les lambas blancs courir à l'envi, en fuyant de crête en crête. La manœuvre a réussi : les Hovas craignant d'être tournés se sauvent à toutes jambes, abandonnant cette redoutable porte de l'Imérina, qu'une poignée de braves gens aurait suffi à défendre contre une armée entière.

La colonne s'élance à leur poursuite et vient camper sur le faîte même de la montagne, d'où elle peut enfin contempler à loisir cette terre promise, but de si héroïques efforts.

Le succès de cette journée, dont chacun redoutait le matin l'issue fatale, fait luire dans tous les cœurs un rayon d'espoir. Le troupier se dit, avec son gros bon sens, qu'il n'y a pas grand'chose à craindre de la part de gens qui ont laissé échapper une aussi belle occasion de nous infliger un irréparable échec. Il ne sait pas au juste ce qui l'attendait sous les murs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de Tananarive, mais son visage reflète la confiance. En regardant cette vaste plaine ondulée, au-dessus de laquelle émergent dans la brume du lointain des lignes mal définies de verdoyantes collines, il devine que les creux des vallons cachent de populeux et riches villages et se laisse aller à la réconfortante pensée qu'il touche à la fin de ses misères.

Le lendemain, la marche est reprise, le général en chef sent qu'il faut payer d'audace et ne pas laisser aux Hovas un instant de répit; il décide qu'on marchera sur Tananarive sans arrêt.

A mesure qu'on avance dans l'Imérina, les belles et florissantes cultures se multiplient, les maisons et les villages de belle apparence deviennent de plus en plus nombreux; plus on s'enfonce dans ce pays, dont la fertilité et la richesse s'accusent à chaque pas, plus on comprend le soin jaloux des Hovas d'en interdire l'entrée aux autres populations de l'île.

La colonne pousse l'armée ennemie devant elle et il ne se passe guère de jour, où l'avant-garde ne soit obligée d'escarmoucher; il semble que le mot d'ordre chez les Hovas soit d'entraver notre marche, en nous tendant journellement des embuscades.

C'est ainsi, qu'en arrivant près du village de Sabatsy, le 25 septembre, une section d'infanterie, commandée par le lieutenant Zaigle, est assaillie par une bordée de coups de fusil, tirés à bout portant; le lieutenant et 5 tirailleurs sont blessés; la section se met aussitôt en défense; mais les agresseurs se sauvent à la vue de la compagnie accourue en hâte pour dégager sa section compromise.

Ce même jour, la colonne arrive au point de croisement de deux routes, non loin du village de Nosivola. La première, suivie jusqu'ici par nos troupes, conduit à Tananarive par l'ouest. A

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

partir de la bifurcation, cette route s'engage dans des rizières basses et marécageuses, qui en rendent le parcours très difficile et qui s'opposent au déploiement des troupes. La deuxième passe par Ambohimanga, la ville sainte, et contourne Tananarive par le nord. Elle est défilée des vues de la place et débouche au nord-est. Ce côté est celui où sont accumulées les principales défenses des Hovas; mais, par contre, une série de crêtes dominantes nous permettra de trouver de belles positions de bombardement pour l'artillerie. C'est donc sur le chemin d'Ambohimanga que le général en chef engage ses troupes le 25 septembre.

Le 26, au matin, au moment où la tête de colonne arrive près du village de Nosivola, l'avant-garde se heurte tout à coup à un fort parti ennemi, qui l'accueille à coups de fusil.

Cette fusillade est suivie bientôt d'une canonnade enragée; on se trouve en présence de l'armée hova, fortement retranchée dans des positions avantageuses.

La colonne se déploie et le combat s'engage. Les ouvrages ennemis sont balayés par nos obus et par des feux de salve nourris, mais les Hovas font bonne contenance; ils n'abandonnent leurs abris que successivement, en battant en retraite de crête en crête ce n'est que vers quatre heures du soir, qu'ils évacuent toutes leurs positions et qu'enfin la route libre s'ouvre devant nous jusqu'à Tananarive, après toute une journée de combat, où nous avions dû conquérir le terrain pour ainsi dire pied à pied.

Nous n'avions eu dans cette affaire qu'une dizaine de blessés, grâce à la maladresse des tireurs hovas; mais la fatigue de nos troupes était telle, que le général jugea prudent de leur laisser un jour de repos, en prévision de l'engagement décisif, qui allait très prochainement avoir lieu sous les murs de la capitale.

La colonne, après s'être reposée le 27, en vue d'Ambohimanga,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

se remit en marche le 28 et arriva le 30 juin au point du jour devant Tananarive.

Malgré la démoralisation que la rapidité de notre marche et des défaites presque journalières avaient fait naître chez les Hovas et dans l'entourage même de la reine, le premier ministre ne désespérait pas encore et redoublait d'activité.

Plus éclairé que tous les porte-galons, qui servaient de chefs à ses troupes, Rainilaiarivony organisait avec une hâte fiévreuse la défense de la capitale et cherchait, dans son impuissance à arrêter notre marche victorieuse, à produire une utile diversion en faisant attaquer nos convois.

Il avait dans ce but levé, à Tananarive même, un corps de deux mille hommes avec des canons, dont il avait confié le commandement à un gros banquier de la ville, qui sut montrer en cette circonstance plus d'aptitude militaire que tous les généraux hovas réunis.

Ce corps, parti de Tananarive le 24 septembre, vint prendre position sur notre flanc gauche, surveillant attentivement notre marche et épiant une occasion favorable de s'emparer de notre convoi.

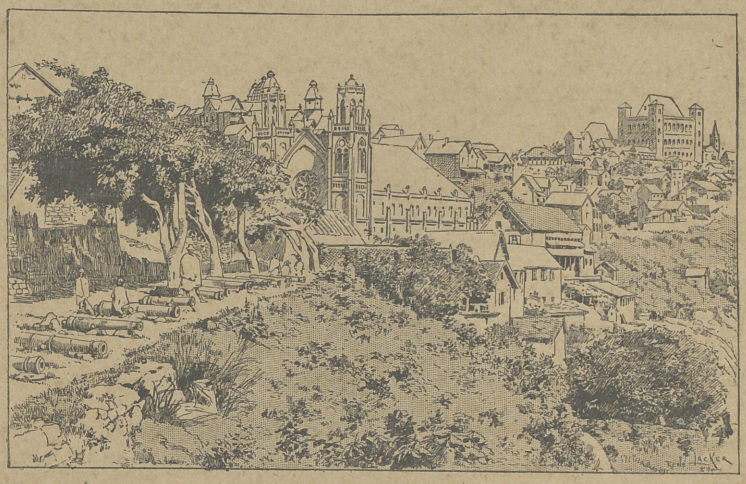
Heureusement, sa présence fut éventée le 28; ordre fut aussitôt donné au colonel de Lorme de ne pas le perdre de vue. Tandis que nous prenions nos dispositions pour attaquer la ville, le corps hova attaquait nos convois. Le colonel de Lorme eut juste le temps d'accourir. Une action s'engagea aussitôt; les Hovas nous blessèrent quelques hommes, mais ils furent bientôt forcés de battre en retraite, en présence d'une contre-attaque vigoureuse du colonel.

La ville de Tananarive est bâtie sur une hauteur isolée de 3 kilomètres de long sur 700 mètres de large. Les pentes de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

colline sont couvertes de maisons en briques, ce qui lui donne l'aspect d'une ville européenne. A la partie supérieure se trouvent le palais de la reine et celui du premier ministre. La ville est entourée au nord, à l'ouest et au sud par l'Ikopa, dont les eaux canalisées submergent de superbes rizières, qui forment dans cette portion du périmètre un obstacle infranchissable.

Elle n'est abordable que par le nord-est et l'est; encore est-



Vue de Tananarive.

elle protégée de ce côté par un mamelon sur lequel se trouve l'Observatoire, construit par les missionnaires français.

Sur toute l'étendue du front d'attaque, les Hovas avaient élevé de nombreuses et puissantes défenses. Les maisons extérieures avaient été en grande partie démolies et leurs matériaux employés à la construction d'une multitude de barricades étagées, barrant l'entrée de toutes les rues et armées avec du canon.

Là, comme au passage des monts Ambohimena, c'était un luxe de retranchements, une profusion d'ouvrages, dont l'aspect seul eût été terrifiant, si les récents événements n'avaient été de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nature à nous rassurer sur la vigueur avec laquelle les Hovas sauraient les défendre.

Ici cependant le général en chef avait de graves raisons pour concevoir de réelles alarmes, car, outre que la reine avait confié la défense de sa capitale à ses meilleures troupes, la situation était en cas de défaite sans issue pour les soldats hovas. Privés de tout moyen de retraite, ils étaient forcés de vaincre ou de déposer les armes, et il se pouvait que cette perspective ranimât leur courage et en fît de redoutables adversaires.

Quelle que fût, au surplus, l'attitude des Hovas, l'heure n'était point aux réflexions amères et décevantes; il fallait accepter la situation telle qu'elle était, et triompher quand même, quoi qu'il en dût coûter, puisque aussi bien un échec était tout aussi décisif pour nous que pour les Hovas, en ce sens qu'il aurait entraîné la ruine du corps expéditionnaire tout entier. La victoire était pour nous, à cette heure suprême, l'unique moyen de salut.

Le général en chef le savait; aussi ce fut avec la ferme volonté de vaincre, en repoussant énergiquement de son esprit la possibilité d'une défaite, qu'il prit ses dispositions d'attaque.

L'avant-garde, sous les ordres du général Metzinger, fut déployée face au côté sud-est de la ville, sur une première crête près du village d'Ilafy. Le gros de la colonne s'établit à droite de l'avant-garde, dont elle prolongea la ligne vers le nord, face à l'Observatoire.

L'avant-garde se déploya sans trop de peine. Elle était en position vers neuf heures du matin, mais son artillerie éprouvait de sérieuses difficultés à gravir les pentes donnant accès sur la première crête, et l'ordre avait été donné de ne pas engager l'action avant que les canons ne fussent prêts à soutenir l'attaque. Elle attendait donc, l'arme au pied, l'arrivée de son artillerie et l'entrée

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en ligne du général Voyron, dont les têtes de colonne commençaient déjà à apparaître, lorsque se produisit un fâcheux incident, qui faillit tout compromettre.

Une compagnie de tirailleurs algériens, n'écoutant que son ardeur et cédant à une impatience que rien ne pouvait à ce moment justifier, descend comme une trombe les pentes de la crête d'Ilafy; elle marche hardiment sur les ouvrages hovas, qui l'accueillent par un feu roulant des plus efficaces et des plus meurtriers. En un clin d'œil une vingtaine de tirailleurs sont par terre. La compagnie se déploie, riposte et cherche à se maintenir, mais ses efforts sont vains, le feu de l'ennemi devient tel qu'elle est obligée de reculer. Ce mouvement de recul ayant été aperçu par les troupes restées en arrière, une deuxième compagnie de tirailleurs vole au secours de la première, en se faisant appuyer elle-même par une compagnie de légionnaires.

Ce renfort rétablit le combat; la compagnie ramenée s'arrête et se remet face en tête; les trois compagnies dirigent sur les lignes hovas un feu nourri et meurtrier, mais elles ne peuvent progresser et sont obligées de se cramponner au terrain, en attendant de nouveaux renforts et l'entrée en ligne de l'artillerie.

Cette attaque intempestive, exécutée sans ordres, aurait pu avoir les plus funestes conséquences avec des adversaires entreprenants. Heureusement, les Hovas n'osent pas bouger de leurs retranchements et se contentent de diriger sur les troupes ainsi aventurées, un feu violent, qui leur cause de sérieux dommages, car elles perdent en peu de temps une soixantaine d'hommes, blessés légèrement pour la plupart.

Enfin, l'artillerie se montre : deux batteries, capitaine Chamblay et capitaine Bergeret, couvrent aussitôt de leurs obus les ouvrages ennemis, au milieu desquels ils portent la ruine et la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mort. Les Hovas, vivement impressionnés par les terribles effets de nos projectiles, ralentissent leur feu, signe infaillible d'un commencement de découragement. Le général Duchesne en profite pour donner ses ordres en vue de l'attaque décisive. Il prescrit de former six colonnes d'assaut, qui devront, lorsque la ligne de bataille aura gagné l'Observatoire et la crête d'Andrinariva au sud-est, se lancer dans la ville par les rues principales. Il est en ce moment midi. L'infanterie tout entière déployée depuis plusieurs heures a progressé lentement. L'artillerie en a profité pour venir prendre position sur une crête plus rapprochée, d'où l'on peut à l'aise bombarder la ville et appuyer l'assaut.

Le général en chef allait donner l'ordre de procéder au bombardement, lorsqu'un envoyé de la reine se présente en parlementaire; il parle de capitulation, mais déclare ne pas avoir de pouvoirs pour traiter.

Le général le renvoie aussitôt en l'invitant à faire connaître à la reine que si dans une heure la place n'est pas rendue, il ordonnera le bombardement.

Ce délai de grâce s'étant écoulé sans qu'on eût d'autres nouvelles, ordre est donné aux trois batteries de tirer sur la ville en prenant pour objectif le palais de la reine, celui du premier ministre et les maisons les plus en vue. Les premiers obus lancés allument quelques incendies, sans que l'effet produit semble devoir, cependant, modifier l'attitude des Hovas.

Le général prescrit alors de tirer à la mélinite sur le palais royal. Le tir étant réglé par la canonnade précédente, le premier projectile arrive par un hasard heureux dans le palais même où il éclate. A peine le nuage de fumée noirâtre produit par l'explosion est-il dissipé, que le pavillon de la reine, dont les plis flottaient au vent au sommet du palais, est amené et rem-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

placé par le drapeau blanc. Presque aussitôt le feu cesse dans les lignes ennemies.

Notre cœur bat avec force; serait-ce la capitulation?

C'est elle, en effet, car trois parlementaires, munis cette fois de pleins pouvoirs, arrivent en hâte près du général en chef et lui



Panorama de Tananarive.

annoncent que le gouvernement hova se met à sa discrétion; il est en ce moment quatre heures du soir.

Les pourparlers ne sont pas longs. Le général Duchesne, après s'être assuré que les pouvoirs des négociateurs sont en bonne et due forme, donne l'ordre de cesser le feu. Il prend acte de la capitulation et leur fait connaître que la ville va être immédiatement occupée par une partie des troupes, en attendant qu'il fasse lui-même son entrée solennelle, fixée au lendemain 1er octobre à huit heures du matin.

Le général Metzinger, auquel le général en chef a voulu

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

réserver l'honneur d'entrer le premier dans la capitale hova, reçoit l'ordre d'en prendre aussitôt possession avec ses troupes et de procéder, sans le moindre délai, au désarmement des défenseurs.

Le général en chef reste en dehors de la ville avec le général Voyron; il passe la nuit sur les positions conquises, prêt à recommencer le bombardement à la moindre alerte.

La reddition soudaine de la place, n'a pas été sans causer dans nos rangs une grande surprise. Ce fut un coup de fortune que rien ne pouvait faire prévoir ni espérer et dont on eut l'explication le soir même.

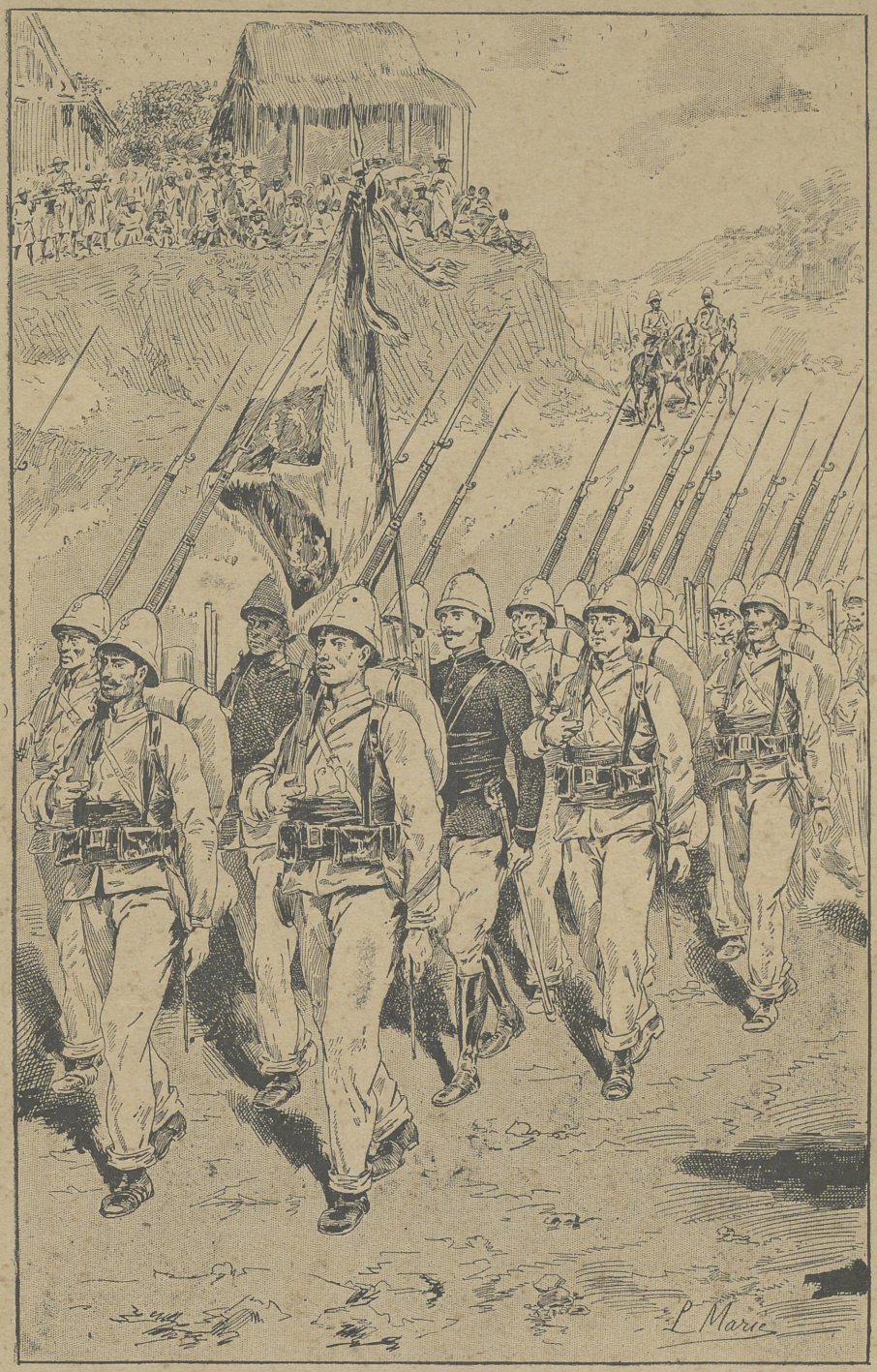
Le premier obus à la mélinite, lancé par l'artillerie pendant le bombardement, était tombé dans une cour du palais de la reine, où se trouvaient réunis un grand nombre d'esclaves. Vingt d'entre eux avaient été tués sur le coup. De plus, l'explosion avait eu lieu tout près d'un magasin à poudre, contenant une grande quantité de munitions. L'effroi dont la souveraine fut saisie à la nouvelle de cette hécatombe, faite si près d'elle, la détermina à capituler sans condition. Elle ordonna de hisser le drapeau blanc sans perdre un instant.

C'est donc à l'explosion d'un projectile heureux que le général Duchesne a dû sa victoire et la colonne son salut.

Singulière ironie du destin, qui semble parfois prendre à tâche de démontrer la fragilité des combinaisons humaines, en livrant leur succès ou leur échec à la merci de l'incident le plus futile en apparence, et aussi marque insigne de faveur que la fortune, toujours capricieuse, devait bien cette fois à l'homme, dont les plus cruelles vicissitudes n'avaient pu abattre l'indomptable énergie et l'inébranlable confiance dans ses troupes.

L'entrée solennelle du général en chef eut lieu le lendemain, 1er octobre, à huit heures précises du matin, au milieu d'une mul-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Entrée des Français à Tananarive.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

titude de Malgaches de toute classe et de tout rang, avides de contempler de près leurs vainqueurs.

La foule se pressait en silence, plutôt timide qu'effrayée. Elle ne pouvait détacher ses regards de ces fiers soldats à l'allure martiale et décidée, défilant en cadence au son du clairon. Le défilé achevé, les Malgaches attendaient toujours le gros de l'armée, se figurant que ce qu'ils venaient de voir n'était qu'une avant-garde; on ne peut se figurer leur stupéfaction, lorsqu'ils apprirent qu'ils avaient tout vu.

Le général Duchesne descendit à la Résidence générale, où les notables de Tananarive vinrent en pompe lui remettre les clefs de la ville.

La cérémonie terminée, il se transporta au Palais d'Argent, pour soumettre à la signature de la reine le traité dont il était porteur. Puis un *Te Deum*, auquel furent conviés tous les officiers du corps expéditionnaire et les notabilités catholiques de la population, fut chanté dans la cathédrale, après quoi, le général s'occupa d'organiser le stationnement des troupes, et prescrivit de cantonner tous les corps dans les villages de la banlieue, au lieu de les loger dans la capitale.

Cette mesure offre plusieurs avantages. Tout d'abord elle conserve les hommes dans la main de leurs chefs, considération très importante au point de vue du maintien de la discipline; puis elle les empêche de prendre avec la population urbaine un contact dangereux. Enfin, elle a pour effet d'enfermer la capitale dans un étroit cordon de surveillance, constituant la meilleure sauvegarde contre toute tentative de trahison de la part du gouvernement hova.

Le service de santé seul est installé à Tananarive même.

A ces sages précautions, le général Duchesne a joint les pres-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

criptions les plus rigoureuses en ce qui concerne le respect dû aux personnes et aux biens des indigènes. Désireux de maintenir le bon renom de ses troupes, convaincu d'autre part que la maraude est le plus actif dissolvant de la discipline, il se montre d'une rigueur inflexible pour tout acte de *chapardage*. Il s'est



La reine Ranavalo III.

souvent assuré lui-même que la volaille qui cuit dans la marmite d'une escouade a bien été payée.

Les troupiers, au surplus, libres de prendre enfin un repos conquis au prix de si rudes épreuves, trouvent dans ce riche pays des ressources de toute sorte, qui leur font vite oublier le pain de guerre et les légumes secs. Les volailles les plus variées, les porcs, les moutons, les légumes frais, les fruits s'achètent à des prix

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

étonnants de bon marché. Sauf le pain et le vin, on vit dans l'abondance.

ORDRE GÉNÉRAL N° 87

Le général en chef cite à l'ordre du corps expéditionnaire les officiers et hommes de troupe des armées de terre et de mer dont les noms suivent :

Armée de terre.

Le capitaine Delbousquet, du régiment d'Algérie, a fait preuve de vigueur et de sang-froid en se portant, sous un feu très vif, au soutien d'une compagnie obligée de se replier devant un ennemi fortement retranché et supérieur en nombre; a été blessé dans cet engagement.

Le capitaine Brundsaux, du régiment d'Algérie, a fait preuve d'un rare sang-froid et d'une bravoure exceptionnelle aux combats des 15, 26 et 28 septembre; magnifique attitude au feu.

Le capitaine Perrot, du régiment d'Algérie, étant d'arrière-garde, a protégé efficacement, dans des conditions difficiles et malgré les blessés qui alourdissaient sa marche, un convoi attaqué par un ennemi bien posté et supérieur en nombre.

Le capitaine Courtois, du régiment d'Algérie, a montré beaucoup d'initiative et d'énergie en plusieurs rencontres, notamment aux combats des 15, 26 et 28 septembre.

Le lieutenant Larbi-ben-Amar, du régiment d'Algérie, assez grièvement blessé au combat du 30 septembre, est resté à son

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

poste jusqu'à ce que le médecin ait exigé son transport au poste de secours.

L'adjudant Philibert, du régiment d'Algérie, pour le sang-froid et la bravoure brillante avec lesquels il a conduit sa section au combat du 30 septembre.

Le capitaine d'artillerie Gendron, a rendu les meilleurs services à la tête d'une compagnie indigène du train, et le convoi qu'il conduisait étant attaqué, l'a défendu très énergiquement avec ses conducteurs sénégalais.

Le capitaine Aubier, commandant le 10e escadron du 1er chasseurs d'Afrique, a toujours su, avec un faible peloton, éclairer efficacement la colonne légère, et a énergiquement conduit d'utiles poursuites.

Le capitaine Iraçabal, commandant la 5e compagnie du train, pour le zèle, l'activité incessante et l'énergie dont il a fait preuve durant toute la marche, depuis Majunga jusqu'à Tananarive, et pour avoir toujours obtenu des convois qu'il commandait le rendement maximum.

Armée de mer.

Le colonel de Lorme, du régiment colonial, a parfaitement commandé, le 30 septembre, les troupes d'arrière-garde attaquées par un ennemi très supérieur, et a dirigé avec succès une contre-attaque qui a brisé l'élan des Hovas, et fait tomber leurs canons entre nos mains.

Le commandant Ganeval, du régiment colonial, a conduit à trois reprises, pendant la campagne, avec beaucoup d'intelligence et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONÉSIEN
BIBLIOTHÈQUE

d'audace, des attaques débordantes qui ont aidé au succès et l'ont confirmé.

Le capitaine Staup, du régiment colonial, a parfaitement dirigé sa compagnie, qu'il a amenée la première sur la batterie de l'Observatoire, y a pris trois pièces de canon, et a contribué à retourner le feu de l'une d'elles sur la ville.

Le capitaine de Fitz-James, du régiment colonial, a fait preuve, dans toutes les actions de la campagne où il a assisté, d'un entrain et d'une activité remarquables; attitude superbe au feu.

Le capitaine Aubé, du service des renseignements, pour l'entrain et l'intelligence des choses de la guerre avec lesquels il a su remplir les nombreuses missions d'avant-garde qui lui ont été confiées pendant toute la campagne.

Le lieutenant Dominé, du bataillon malgache, blessé assez sérieusement au bras à l'attaque du piton d'Ankatso, pour le bel exemple de courage et d'énergie qu'il a donné en continuant, malgré sa blessure, à commander son peloton à l'attaque de la batterie.

Le sergent Leroux, du régiment colonial, commandant un groupe de tirailleurs haoussas, au milieu desquels éclata un obus qui tua 2 hommes, a su, par sa belle attitude, soutenir le moral de ses hommes, et a continué à commander des feux de salve avec un rare sang-froid.

Fait au quartier général à Tananarive, le 15 octobre 1895.

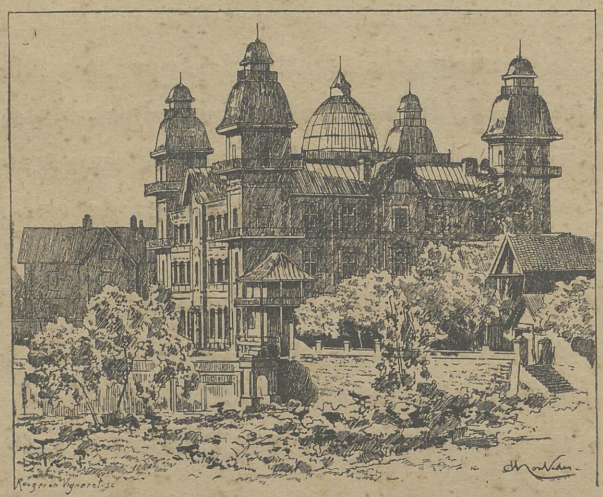
Le Général en chef,

CH. DUCHESNE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tananarive, 17 octobre.

Le général en chef a fait arrêter le premier ministre, et a éloigné de la reine tous ceux dont les conseils et les intrigues ont contribué à prolonger la résistance. Cette mesure, inspirée par M. Ranchot, l'ancien résident de Tananarive, qui a fait toute la



Palais du premier ministre à Tananarive.

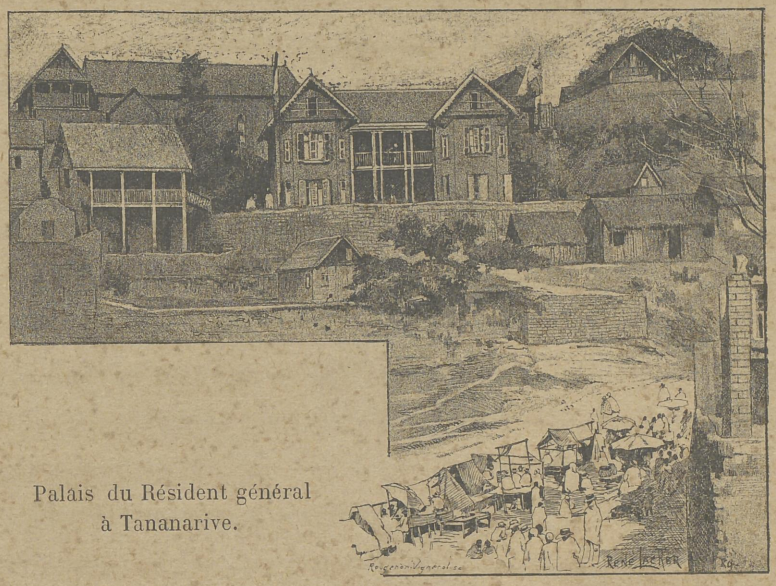
campagne aux côtés du général Duchesne comme attaché civil, a été très bien accueillie par nos partisans, qui craignaient, non sans raison, d'être un jour ou l'autre victimes des rancunes de Rainilaiarivony.

Une autre mesure, plus sévèrement jugée dans le corps expéditionnaire, a été le rétablissement dans leurs fonctions des anciens gouverneurs de province. On semble oublier que ces misérables, qui sont nos pires ennemis, étaient tous des créatures du premier ministre. Les populations sakalaves notamment disent assez haut que ce n'était pas la peine de combattre à nos

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

côtés pour subir à nouveau l'arrogante tyrannie de leurs anciens maîtres.

Enfin, les soldats de l'armée de terre vont être rapatriés, à l'exception de deux bataillons de tirailleurs algériens, de la 16e batterie d'artillerie, de deux compagnies du génie et de trois compagnies du train. Ces troupes vont gagner Majunga sous la conduite du général Metzinger, qui ralliera à son passage les



Palais du Résident général à Tananarive.

hommes échelonnés dans les divers postes de la ligne d'étapes devenue désormais inutile, à la suite de la détermination prise par le commandant en chef de ravitailler la garnison de Tananarive par la voie de Tamatave. Le ravitaillement, du reste, ne comporte plus que trois denrées, l'orge, le vin et la farine, le pays étant, pour le reste, abondamment pourvu.

Beaucoup d'entre nous ont vu avec peine cet abandon de la route, qui nous a coûté tant d'efforts; mais il est à remarquer que nous n'avons plus assez de mulets valides pour assurer le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mouvement régulier des convois entre Andriba et Tananarive et que la saison des pluies va rendre très prochainement la route impraticable sur une grande partie de son parcours. D'autre part, on a sous la main à Tananarive de nombreux « bourjanes », porteurs de profession, faisant métier de louer leurs bras et leurs épaules à tous les commerçants de Tamatave et de la capitale. Ces bourjanes sont venus en masse, dès la première heure, offrir leurs services au général et il semble naturel de les utiliser.

Ce changement de front, dans l'œuvre du ravitaillement, est, du reste, rendu possible par les mesures que le directeur des services administratifs a eu l'heureuse inspiration de prendre de son propre mouvement. L'intendant Thoumazou, que le général en chef avait laissé à Suberbieville avec mission de présider à toutes les expéditions vers l'avant, en prévision soit d'un hivernage dans le Boéni, soit d'un ravitaillement par la côte orientale, a constitué, d'une part, six mois de vivres à Marololo et expédié, de l'autre, un chargement considérable de denrées de toute sorte à Tamatave, où il a établi une sous-intendance. Remarquable exemple de prévoyance, qui prouve combien la tâche du commandement devient facile, lorsqu'il est secondé par l'initiative intelligente de ses subordonnés.

Majunga, 30 novembre.

Le général Metzinger est parti de Tananarive le 18 octobre avec les hommes à rapatrier et est arrivé le 2 novembre à Andriba. Là, nous avons retrouvé les camarades qui n'ont pas eu comme nous la bonne fortune de voir Tananarive, et à leur tête le colonel d'artillerie Palle, qui, depuis le départ de la colonne volante, a

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

exercé le commandement supérieur de l'arrière avec une autorité et un dévouement des plus remarquables.

Le 4 novembre, le général a quitté Andriba à la tête des troupes, laissant derrière lui pour former l'arrière-garde le colonel Palle avec le sous-intendant Pasquier et le commandant Deyme, du train des équipages. L'arrière-garde a pour mission de replier la ligne d'étapes. Tout ce qui reste en fait d'approvisionnements de toute nature est chargé sous leurs yeux et reprend péniblement le chemin de la côte.

La section de 80 de campagne, que l'on était parvenu, grâce à des efforts considérables, à hisser jusqu'à Andriba, et qui n'a pas tiré un seul coup de canon, prend les devants et fait route sur Majunga.

Dans chaque poste, la colonne Palle se grossit d'une nouvelle caravane composée d'hommes malades, de voitures disloquées, d'animaux à demi morts d'épuisement. C'est un triste spectacle. Pendant que nous prenons les devants, l'arrière-garde arrive le 22 novembre à Marololo, juste à temps pour n'être pas bloquée par la saison des pluies. Chemin faisant, elle a essuyé quelques-uns de ces orages tropicaux, qui enlèvent tout sur leur passage et transforment en torrents infranchissables les plus minces ruisseaux.

Plus d'une fois, on a conçu des craintes sérieuses, en présence d'un cours d'eau passé jadis inaperçu et devenu tout à coup une véritable rivière; tous les obstacles cependant ont été vaincus avec un rare bonheur et on a pu atteindre Marololo sans encombre.

La colonne n'était toutefois pas au bout de ses perplexités, car il fallait franchir la Betsiboka et replier le pont, dont deux travées déjà avaient été fortement ébranlées par les eaux. On se hâta de passer sur la rive droite, laissant aux canonnières le soin

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'enlever les denrées qu'on n'avait pu emmagasiner convenablement à Marololo, et on replia le pont. Il était temps, car deux jours après survint une crue subite, qui l'aurait sûrement emporté.

Les magasins de Marololo ont été laissés à la garde d'une section d'infanterie, prélevée sur les deux compagnies de tirailleurs sakalaves, qui doivent tenir garnison à Mevetanana pendant l'hivernage.

Malgré les orages qui redoublent tous les jours, les derniers éléments de la colonne ont pu arriver à Majunga dans les derniers jours de novembre et on a hospitalisé les invalides, en attendant l'arrivée des bateaux demandés en France pour les rapatrier.

Sur toute la ligne d'étapes, on ne maintient qu'un seul poste, celui de Mevetanana. Une canonnière reste armée pour assurer tous les quinze jours son ravitaillement; le reste de la flottille fluviale est à Majunga en voie de désarmement.

Le départ du général Metzinger et des troupes de la guerre va réduire à bien peu de chose l'effectif commis à la garde de notre nouvelle conquête. La répartition des troupes d'occupation sera faite comme il suit :

A Mevetanana, deux compagnies du bataillon sakalave avec une section détachée à Marololo ;

A Majunga, les deux autres compagnies du bataillon avec une compagnie du train;

A Tamatave, devenue base de ravitaillement, deux compagnies du bataillon d'infanterie de marine stationné à la Réunion et une batterie d'artillerie de marine. La garnison de Tamatave détache une section à Andevorante et une autre à Vatomandry.

Toutes les autres troupes tiennent garnison à Tananarive.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

J'ai éprouvé, en parcourant de nouveau la ligne d'étapes, une impression que je ne saurais oublier.

Les postes que j'avais vus à peine ébauchés présentaient tous, au retour, l'apparence de véritables camps reliés par une belle route. Ce magnifique ruban, œuvre admirable, qui nous a coûté tant de peines, tant de fatigues et tant de morts, est sans doute déjà coupé à l'heure actuelle sous l'action des orages tropicaux, raviné par les torrents, morcelé et presque détruit. Je ne puis y songer sans un serrement de cœur.

Je suis resté stupéfait en arrivant à Marololo. On se serait cru dans une ville au milieu des superbes baraques qui abritent quantité d'approvisionnements de toute nature.

A Ankaboka, le spectacle est moins gai. Je remarque en arrivant une multitude de piquets noirs qui couvrent toute une croupe déboisée. En m'approchant, je reconnais des croix. Je suis dans le cimetière. Hélas! au mois de mai, il y avait trois tombes à Ankaboka. Aujourd'hui, j'en vois plus d'un millier...

Majunga a absolument changé d'aspect. C'est une grande ville en construction. De larges percées rectangulaires rendent les communications faciles. Des baraques très confortables servent de logement aux troupes de passage et une église, complètement construite en planches, embellit la cité.

La transformation de Majunga est due en partie à l'initiative de l'aimable colonel Bailloud, que j'ai eu le grand plaisir de revoir au passage. Délégué par le commandant en chef à la première base d'opérations pendant toute la durée de la campagne, il a été l'âme de tous les mouvements sur l'avant, tout en restant le trait d'union entre le général en chef et la France. Malgré ces importantes fonctions, l'aménité exquise de son caractère a été appréciée par tous ceux qui l'ont approché.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

. . . . . .

Je ne te surprendrai pas en t'annonçant que j'ai retrouvé ici la température étouffante des plaines basses; vraiment, plus on se rapproche du littoral, et plus on éprouve, quand midi arrive, un impérieux besoin de faire la sieste.

J'étais dans cette disposition d'esprit. J'avais pu m'allonger sur un fauteuil de bord et j'allais fermer l'œil, quand un vacarme assourdissant, qui se rapproche de plus en plus, me fait sauter sur mes pieds.

Je ne suis pas peu surpris de voir une foule compacte d'indigènes passer devant ma porte avec une grande lenteur et un bruit épouvantable.

Il ne s'agit rien moins que du cortège d'une reine sakalave, ramenant en pompe dans ses États les cendres de ses ancêtres, que les Hovas avaient emportées avec eux avant la guerre, comme gage de sa soumission à leur cause.

La souveraine marche à pied, perdue au milieu de quatre-vingts chanteuses, qui crient de toute la force de leurs poumons et gesticulent à qui mieux mieux. De temps à autre, le cortège s'arrête et les cris redoublent. Toutes ces chanteuses sont vêtues de soies voyantes. La reine, non moins élégamment mise, se distingue par l'ombrelle qu'on tient au-dessus de sa tête. Elle aussi est couverte de soie, mais cette fois avec la coupe des robes françaises, peut-être un peu surannées. Sur sa tête est un chapeau garni de plumes à l'européenne, qu'une de nos paysannes endimanchées n'aurait garde de dédaigner.

Enfin la foule s'éloigne et je peux me livrer aux douceurs du sommeil.

Vers cinq heures, comme je passais devant la baraque du général Metzinger, je retrouve mon cortège, mais silencieux et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

arrêté cette fois. La reine tient un *kàbàry* avec le général devant sa porte. On lui a offert une chaise. Ils sont assis tous les deux et causent avec le secours d'un interprète. Pendant ce temps, la suite se tient aux alentours, assise sur ses talons.

Je me suis arrêté et je regarde encore ce spectacle avec toute la curiosité dont je suis capable, afin de le bien graver dans mon esprit. Songe donc, je vais m'embarquer pour la France, et après il serait trop tard.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VIII

MADAGASCAR APRÈS LA CONQUÊTE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VIII

MADAGASCAR APRÈS LA CONQUÊTE

Majunga, 3 décembre.

Hourrah! cher ami, une bonne surprise vient de m'arriver. Comme je croyais la partie finie et m'apprêtais à m'embarquer pour la France avec les camarades, je reçois l'ordre d'aller en mission à Tamatave. Je suis enchanté, car je vais enfin voir un coin de Madagascar que je brûle de connaître et qui n'est pas des moins intéressants.

J'embarque demain sur le *Djemmah*, paquebot des Messageries maritimes.

A bord du *Djemmah*, 5 décembre.

Nous avons levé l'ancre hier soir a quatre heures et nous nous sommes réveillés ce matin en vue de Nossi-Bé. L'aspect extérieur de cette île française est des plus riants. C'est une succession de collines boisées d'un beau vert. Au pied de l'une d'elles se trouve Helville, siège du gouvernement, avec le trésor, la poste, la caserne, l'hôpital, le cercle. Une jolie promenade, régulièrement plantée, se trouve au centre de la ville, qui d'ailleurs ren-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ferme peu de colons. Le pays est humide, car une mousse verte est collée au tronc des arbres. Une Française, qui tient un magasin, me dit que le pays est fiévreux. A peu de distance d'Helville, se trouve le village indien et commerçant d'Ambanoro; il paraît avoir une tout autre animation que la ville française. Ses maisons, bien étagées sur le flanc de la colline, sont du plus curieux effet.

Nous partons à cinq heures du soir et passons entre Nossi-Bé et Nossi-Cumba. Cette dernière île paraît consister uniquement en une montagne couverte d'arbres au sommet de laquelle on a installé le fameux sanatorium, qui a coûté si cher et si peu servi. Nous y apercevons une douzaine de baraques fort bien aménagées. On nous dit que chacune d'elles a été payée 22 000 francs en France. Il faut compter autant pour le transport et l'installation, soit un demi-million. On n'a soigné là que 1 800 malades dont 200 sont morts.

6 décembre.

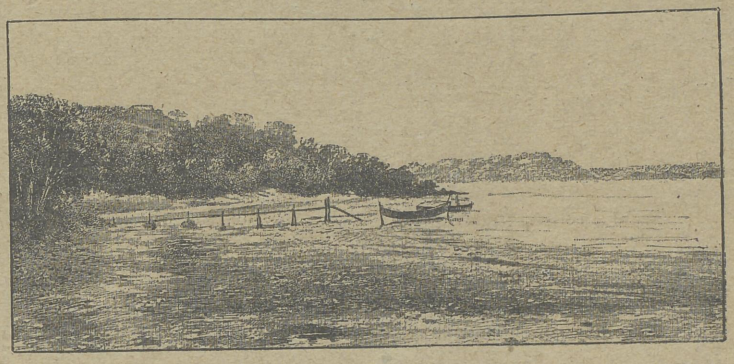
Quelle rade incomparable que celle de Diégo-Suarez! C'est une véritable mer intérieure, à laquelle on accède par un étroit goulet et dans laquelle on est à l'abri de toutes les tempêtes du large. Par exemple le cap d'Ambre, qui forme la pointe extrême nord de Madagascar, n'est pas commode à doubler, car il y règne un courant de cinq nœuds. Les navires qui ont une bonne vitesse peuvent seuls en venir à bout.

La ville qui est devant nous, et qui est le siège du gouvernement de Diégo-Suarez, se nomme Antsirane. Le pays est beaucoup moins vert qu'à Nossi-Bé, faute d'eau, mais la ville est bien plus importante. On y voit des casernes coloniales fort bien comprises, le palais du gouvernement, la direction de l'intérieur, etc. Tout au bord de l'eau, au point où nous allons accoster, un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

groupe de femmes en lambas voyants, rouges, blancs, roses, verts, jaunes, fait absolument l'effet d'un bouquet de fleurs. Mais c'est de loin qu'il faut les voir, car de près on est bien obligé de constater que leurs traits sont d'une laideur repoussante, sans parler du teint noir de la race sakalave, assez peu attrayant par lui-même.

Après avoir écrit pendant une heure, je remonte sur le pont du bateau. Une jolie passagère, jeune fille de la Réunion, passe près de moi. Je remarque un bouton de corail vissé à son oreille et



La baie de Diégo-Suarez en 1885

je m'aperçois qu'il lui sied à ravir. Malgré moi, je pense combien je trouvais ridicules, il y a quelques mois, les femmes sakalaves, qui ont la manie de fixer une pièce de quatre sous sur l'un des lobes du nez. Après tout, j'avais tort, car pour un observateur impartial, il ne saurait y avoir une bien grande différence entre les deux procédés.

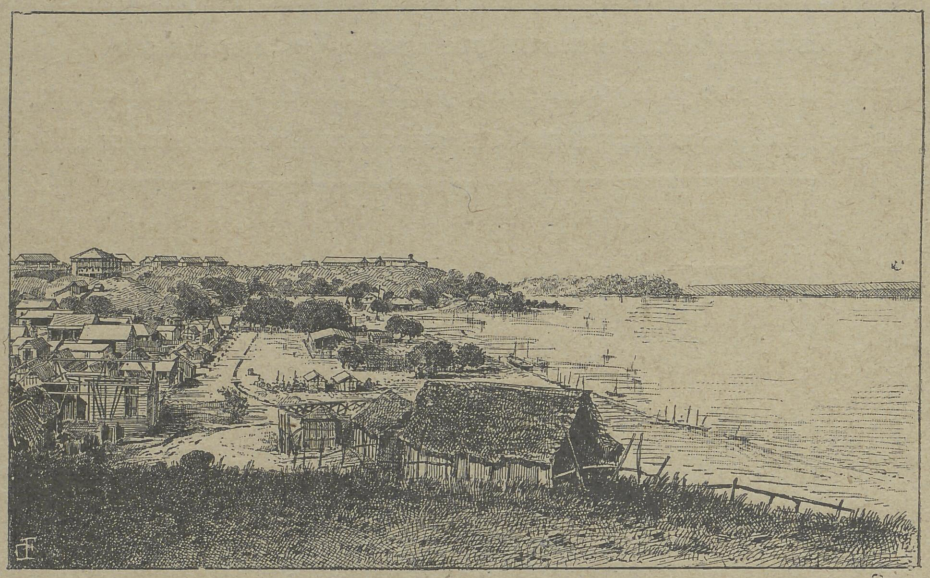
3 décembre.

Arrivée à Tamatave, ville coquette et fleurie. On voit qu'elle est occupée depuis longtemps par des Français. Quel charmant séjour avec ces grands et beaux arbres, ces fleurs et ces papillons merveilleux! Par malheur le climat est bien chaud, fiévreux et humide, et on marche dans le sable, ce qui est extrêmement fatigant. Je trouve ici des commerçants chinois. C'est une bonne

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aubaine, car ces gens-là vendent tout à bon compte et sont fort honnêtes. Je les avais déjà appréciés au Tonkin, et je m'empresse de faire chez eux une bonne provision de vanille de Madagascar.

Je trouve ici l'amiral Bienaimé, le lieutenant-colonel Belin de



La baie de Diégo-Suarez en 1887.

l'infanterie de marine, le résident Besson, le sous-intendant militaire Bordes-Pagès, le sous-commissaire de la marine Rauch.

Tamatave, 21 décembre.

Nous avons reçu tout un stock d'officiers et d'hommes venant de Tananarive pour être rapatriés par le plus prochain paquebot. Naturellement, ils apportent avec eux des masses de nouvelles et de racontars. Je t'envoie le dessus du panier.

D'abord une histoire de brigands, qui malheureusement n'en est pas moins vraie, et qui prouve bien que les *Fahavalos* constituent un danger sérieux pour la sécurité du pays. Leurs bandes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ont pris un développement tel, depuis l'ouverture des hostilités, qu'elles finiront, si on n'y prend garde, par entraver le fonctionnement de tous les rouages administratifs et compromettre notre conquête.

Formés avec le ramassis de tous les gens sans aveu, mendiants, déserteurs, esclaves évadés, les fahavalos vivent de meurtre et de pillage et ne reconnaissent d'autre autorité que leur bon plaisir.

Il n'est pas d'atrocité qu'ils ne soient capables de commettre. N'ont-ils pas, il y a quelques jours à peine, massacré un missionnaire anglais et sa famille à 40 kilomètres de la capitale?

Dans un village se trouvaient un père jésuite français et un missionnaire anglican. Ils furent prévenus à temps qu'un parti considérable de fahavalos, évalué à un millier, parcourait le pays, relevant les anciennes idoles et parlant de mettre à mort tous les Européens qui tomberaient sous sa main. Cédant aux sollicitations puissantes de ses amis, le père jésuite est rentré à Tananarive, mais le missionnaire protestant est resté sourd à toutes les exhortations, disant que puisqu'il n'avait jamais fait de mal à personne, il n'avait rien à craindre de ces gens-là. Mal lui en a pris, car le lendemain les fahavalos, après l'avoir attaché ainsi que sa femme dans une chambre de sa maison, écartelèrent ses enfants dont ils jetèrent les membres pantelants au visage du père et de la mère, avant de leur donner la mort.

Le commandant en chef, prévenu en toute hâte, envoya à la poursuite de cette bande trois compagnies d'infanterie de marine sous les ordres du commandant Ganeval, qui parvint à les rejoindre. Les fahavalos attendirent le choc de nos troupes et ne prirent la fuite qu'après avoir laissé sur le sol trois cents des leurs.

Pendant que ces faits se passent à l'intérieur, plusieurs points

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de la côte sont l'objet d'agressions aussi soudaines qu'imprévues. C'est ainsi que plusieurs villages sont assaillis, pillés et incendiés dans les environs d'Andevorante où les Hovas sont établis en grand nombre.

Le 15 décembre, un parti de trois cents Antanalas se présentait en armes devant le bourg de Vatomandry, port de relâche et de commerce très fréquenté par le petit cabotage de la côte. Le capitaine Durand, de l'infanterie de marine, se trouvait en ce moment dans le village avec sa compagnie.

Informé de la présence de cette troupe et de ses intentions hostiles, le capitaine s'avance au-devant des assaillants. Il fait mettre ostensiblement bas les armes à ses hommes, jette son sabre et va à la rencontre des Antanalas, accompagné seulement de son interprète, qui les invite en son nom à un kabary.

Ils forment aussitôt le cercle autour du capitaine.

« Pourquoi venez-vous, leur dit-il?

— Pour tuer tous les Hovas.

— Ceci est à voir plus tard, mais pour le moment, c'est moi qui commande ici, et vous venez contre moi les armes à la main comme des fahavalos. La France n'est pas votre ennemie. Agir comme vous le faites est une trahison. Jetez votre turban, mettez-vous à genoux et demandez pardon. La France saura reconnaître votre soumission et vous traitera comme ses enfants. »

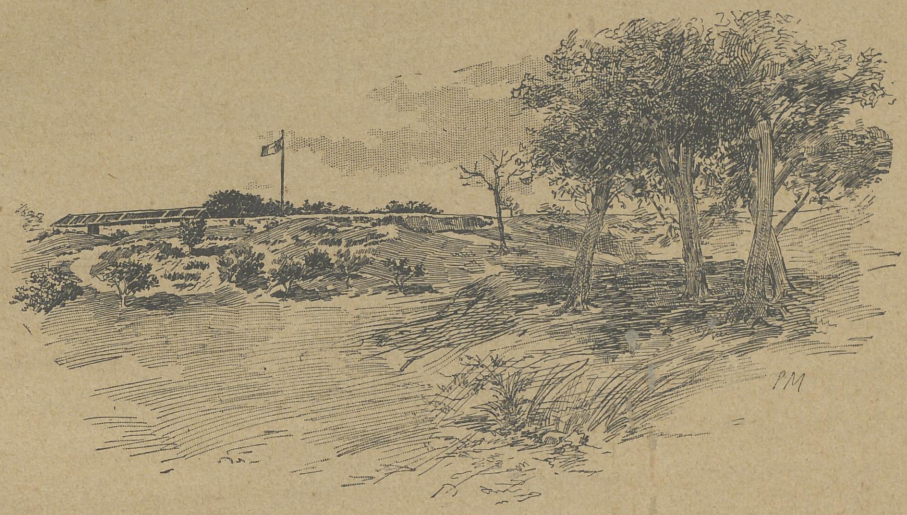
Les Antanalas se consultent du regard, puis jetant leurs turbans, ils se mettent à genoux en demandant pardon et se retirent ensuite.

On voit par cet incident combien l'attitude énergique et intelligente d'un officier peut éviter de malheurs, et combien il importe de persuader à ces peuplades que l'état de choses dont elles se plaignent est absolument provisoire, et qu'elles trouveront tou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

jours auprès des troupes et des représentants de la France aide et protection contre les vexations dont elles seraient l'objet de la part des fonctionnaires malgaches.

Il est indispensable, en effet, de tenir compte de l'excessive duplicité des Hovas, qui répandent dans la campagne, auprès des indigènes, dont la crédulité est incroyable, les bruits les plus absurdes, travestissant tous les événements à leur profit. Ils disent



Le fort hova à Tamatave.

notamment que la reine n'a jamais été battue, et ce qui le prouve, c'est qu'elle est toujours la reine. Parce qu'elle est bonne, et par commisération pour les Français, qui se sont montrés vaillants, elle a consenti à les laisser entrer à Tananarive, etc.

Il faut bien reconnaître que les autorités des provinces sont de la plus grande habileté. Qu'un ordre arrive signé du commandant en chef, s'il ne plaît pas aux gouverneurs, ceux-ci s'empressent de dire : « Voyez, l'ordre n'est pas signé de la reine, n'obéissez pas. » Si, au contraire, l'ordre est signé de la souveraine elle-même, c'est, disent-ils, que la reine a été forcée. N'obéissez pas.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

De la sorte, ils sont toujours les maîtres absolus du pays, et s'imposent, par la terreur qu'ils inspirent, aux malheureux habitants. Je ne puis m'empêcher de trouver de plus en plus fâcheux pour notre domination que de pareils hommes soient restés au pouvoir.

Tamatave, 25 décembre.

Ma mission est terminée, mon cher ami.

Je vais m'embarquer pour la France, et quitter définitivement cette colonie naissante; crois bien que ce n'est pas sans un certain regret, car je trouve que Madagascar offre un champ d'exploitation aussi vaste que fécond, et le pays m'intéresse au plus haut point.

Au point de vue agricole, toutes les cultures peuvent y être introduites avec succès, aussi bien celles des tropiques, comme le café et le coton, que celles des climats tempérés, telles que le blé et la vigne. Les forêts peuvent être, par l'exportation des essences précieuses, la source de gros revenus. L'élevage bien entendu donnerait de remarquables résultats.

On y trouve tous les métaux, depuis le fer jusqu'aux métaux les plus précieux. L'or surtout y a été répandu par la nature avec une générosité peu commune.

Exploitées par des colons industrieux et entreprenants, toutes ces richesses, si elles ne faisaient retour à la mère patrie, trouveraient, en raison même de l'admirable situation géographique de l'île, des débouchés d'exportation certains, soit sur les côtes d'Afrique, soit dans les colonies du Cap, soit même dans les Indes. Les superbes baies qui découpent la côte en capricieuses échancrures se prêtent merveilleusement au développement du commerce

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

maritime; tout, en un mot, concourt à faire de Madagascar la perle de l'océan Indien entre les mains d'un peuple colonisateur.

Serons-nous ce peuple?

Il est difficile de l'affirmer, en présence de notre histoire coloniale et du spectacle de ce qui se passe depuis dix ans au Tonkin.

Ce n'est pourtant pas que notre génie national soit réfractaire à la colonisation. Dupleix et La Bourdonnais suffiraient à prouver le contraire; mais ce qui nous manque, c'est cet esprit de suite, cette persévérance qui fait qu'à chaque jour suffit sa tâche, cette convergence des efforts vers le but commun qui empêche la déperdition des forces, et hâte le résultat.

Tandis qu'en Angleterre les mêmes hommes, qu'ils soient civils ou militaires, sont rivés à leurs fonctions pendant de longues années, en France c'est un perpétuel va-et-vient de fonctionnaires ou d'officiers qui vont aux colonies ou en reviennent. Tel résident général, tel commandant de troupes arrive avec un plan préconçu, un programme arrêté d'avance, trouve détestable ce qu'a fait son prédécesseur, et se hâte de démolir, pour reprendre par la base la construction de l'édifice, si bien que la maison, véritable toile de Pénélope, n'est jamais habitable.

Et puis, il faut bien le dire, ce qui fait la grande supériorité des Anglais sur nous, ce qui explique la rapidité avec laquelle leurs colonies deviennent prospères, c'est que le gouvernement local protège toujours les sujets anglais dans toutes leurs entreprises, et s'efforce de leur aplanir toutes les difficultés. Chez nous c'est tout différent. Les agents du gouvernement se montrent complètement indifférents à la ruine ou à la prospérité de leurs compatriotes, et cette neutralité bienveillante semble pour eux le dernier mot de la sagesse. heureux s'ils n'en sortent pas sous l'empire

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'une mesquine jalousie à l'égard du colon qui réussit. Mais laissons cela. Nos braves troupiers viennent d'ajouter un nouveau fleuron à notre domaine colonial; il me reste à souhaiter qu'après eux les hommes qui seront appelés à diriger et organiser notre nouvelle conquête nous fassent de bonne et utile besogne.

. . . . . .

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS 7

CHAPITRE PREMIER

LA TRAVERSÉE

Journal du 29 mars au 23 avril. 11

CHAPITRE II

HISTORIQUE DE LA QUESTION DE MADAGASCAR

Lettre du 1er mai. 41

CHAPITRE III

L'ILE DE MADAGASCAR

Orographie, hydrographie, ressources du pays, villes importantes, climat, exploitation des forêts, cultures, élevage, animaux nuisibles, richesses minérales du pays, ethnologie, mœurs des Hovas, gouvernement hova, armée hova. Lettre du 13 juillet. 57

CHAPITRE IV

OPÉRATIONS MILITAIRES

Prise de Tamatave et de Majunga. Premiers combats de l'avant-garde. Lettre du 7 mai. — Prise de Marowai. Lettre du 8 mai. — Reprise de la marche en avant. Combat d'Androtra. Difficultés du ravitaillement. Lettre du 21 mai. 91

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE V

SUITE DES OPÉRATIONS MILITAIRES

Pages.

Prise du roi Sélim. Lettre du 30 mai. — Le camp d'Ambato. Lettre du 2 juin. — La canonnière l'*Infernale*. Passage de la Betsiboka. Occupation de Marololo. Lettre du 8 juin. — Prise de Mevetanana. Lettre du 13 juin. — Installation à Suberbieville. Lettre du 25 juin. 119

CHAPITRE VI

SUITE DES OPÉRATIONS MILITAIRES

Combats de Tsarasotra et du Beritsoka. Lettres des 2 et 5 juillet. — Fête du 14 juillet à Suberbieville. Lettre du 16 juillet. — Reprise de la marche en avant. Lettre du 28 juillet. — Le Boéni. Lettre du 4 août. — La 2e brigade prend l'avant-garde. Lettre du 20 août. — Prise d'Andriba. Lettre du 25 août. 143

CHAPITRE VII

SUITE DES OPÉRATIONS MILITAIRES

Le camp de Mangasoavina. Lettre du 8 septembre. — Fonctionnement de la ligne d'étapes. Lettre du 10 septembre. — La colonne volante et la prise de Tananarive. Lettre du 6 octobre. — Mesures administratives et militaires prises au sujet de Madagascar. Lettre du 17 octobre. — Repliement de la ligne d'étapes. Lettre du 30 novembre. 173

CHAPITRE VIII

MADAGASCAR APRÈS LA CONQUÊTE

Voyage de Majunga à Tamatave. Journal du 5 au 8 décembre. — Tentatives de révolte. Fahavalos. Lettre du 21 décembre. — Avenir de la colonie. Lettre du 25 décembre. 211

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IMPRIMÉ

PAR

PHILIPPE RENOUARD

19, rue des Saints-Pères

PARIS

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques